



PB-PP
BELGIE(N) - BELGIQUE

JOURNAL DE L'ALPHA N°212

L'INTERCULTUREL



1^{er} TRIMESTRE 2019

PÉRIODIQUE TRIMESTRIEL

N° D'AGRÉATION : P201024

BUREAU DE DÉPÔT : BRUXELLES X

LIRE ET ÉCRIRE COMMUNAUTÉ FRANÇAISE

RUE CHARLES VI, 12 - 1210 BRUXELLES



L'interculturel

Le penser et le vivre au quotidien



Le **JOURNAL DE L'ALPHA** est le périodique de Lire et Écrire.

Créée en 1983 par les mouvements ouvriers, Lire et Écrire agit au quotidien, en Fédération Wallonie-Bruxelles, pour :

- attirer l'attention de l'opinion publique et des pouvoirs publics sur la persistance de l'analphabétisme, sur l'urgence d'en combattre les causes et d'y apporter des solutions;
- promouvoir le droit effectif à une alphabétisation de qualité pour tout adulte qui le souhaite;
- développer l'alphabétisation populaire dans une perspective d'émancipation, de participation et de changement social vers plus d'égalité.

Le Journal de l'alpha a pour objectif de produire et de diffuser réflexions, débats et pratiques de terrain sur des thèmes pédagogiques et politiques liés à l'alphabétisation des adultes.

RÉDACTION Lire et Écrire Communauté française asbl

Rue Charles VI, 12 - 1210 Bruxelles - tél. 02 502 72 01

journal.alpha@lire-et-ecrire.be - www.lire-et-ecrire.be/journal.alpha

SECRÉTAIRE DE RÉDACTION Sylvie-Anne GOFFINET

COMITÉ DE RÉDACTION Aurélie AUDEMAR, Duygu CELIK, Justine DUCHESNE,
Daniel FLINKER

COMITÉ DE LECTURE Catherine BASTYNS, Frédérique LEMAÎTRE, Cécilia LOCMANT,
Véronique MARISSAL, Christian PIRLET

ÉDITRICE RESPONSABLE Sylvie PINCHART

ABONNEMENTS Belgique : 30 € - Étranger : 40 € (frais de port compris)

COMMANDE AU NUMÉRO Belgique : 10 € - Étranger : 12 € (frais de port compris)

À verser à Lire et Écrire asbl - IBAN : BE59 0011 6266 4026 - BIC : GEBABEBB

DÉPÔT LÉGAL : D/2019/10901/02

Les textes publiés par le Journal de l'alpha n'engagent que leurs auteurs.

Les auteurs du Journal de l'alpha ont la liberté de décider si la nouvelle orthographe est ou non appliquée, en tout ou en partie, à leur texte. Ils sont libres également d'adopter ou non, en tout ou en partie, l'écriture inclusive.

Sommaire

ÉDITO

L'interculturel, une pépite... 7

À ne vendre aux enchères pour rien au monde!

Sylvie PINCHART, directrice

Lire et Écrire Communauté française

Appréhender le monde par les images et les formes géométriques 10

Bénédictte VERSCHAEREN

Collectif Alpha, centre de Molenbeek

Découvrir sa ville par la ferronnerie 24

Travailler le fer et réfléchir à l'apprentissage

Bénédictte VERSCHAEREN

Collectif Alpha, centre de Molenbeek

> Article en ligne (www.lire-et-ecrire.be/ja212)

**Le cimetière, un lieu culturel qui peut aussi ouvrir à la rencontre
interculturelle**

Bénédictte VERSCHAEREN

Collectif Alpha, centre de Molenbeek

« Notre groupe, les cultures se rencontrent » 31

Els DE CLERCQ, chargée de projets en éducation permanente

Hispano Belga asbl

Muriel BERNARD, médiatrice culturelle

Article 27 # Bruxelles asbl

Les ambassadeurs de la chanson 50

Ce qu'ils nous disent du métissage et de l'interculturel

Sylvie-Anne GOFFINET

Lire et Écrire Communauté française

À partir de la brochure « Les ambassadeurs de la chanson »

publiée par l'asbl EYAD à la suite du projet éponyme

**Quelques balises pour rendre plus interculturel un projet
d'intégration à dimension collective** 69

Dr. Dina SENSI

DisCRI

« Toi, moi et tous les autres, tissons le vivre ensemble »	78
Claire KUYPERS Lire et Écrire Communauté française	
L'interculturel, une exigence à vivre	86
Charlotte FAURE, animatrice Par Chemins	
« Où sont les Belges ? »	94
<i>Pour se connaître, encore faut-il pouvoir se rencontrer</i> Pascale MISSENHEIM, animatrice EYAD asbl	
Rencontres interculturelles et intergénérationnelles à la bibliothèque	106
Bouchra EZZAHIR, formatrice CTL – La Barricade	

> Article en ligne (www.lire-et-ecrire.be/ja212)

Les voisins sont solidaires !

Lionel DEFRAIGNE, responsable du Service Sensibilisation et Vivre Ensemble
Convivial – Mouvement d'Insertion des Réfugiés

Au-delà de l'interculturel et de la diversité, nous libérer d'abord nous-mêmes !	115
Mathieu DANERO, coordinateur du service pédagogique Lire et Écrire Bruxelles	

Sélection bibliographique	124
Eduardo CARNEVALE – Centre de documentation du Collectif Alpha	



ÉDITO

L'interculturel, une pépite...

À ne vendre aux enchères pour rien au monde !

Avant toute autre considération liée à ses usages – trouver ou garder un emploi, gagner en autonomie, découvrir et vivre dans un nouveau pays, accompagner ses enfants dans leurs apprentissages... –, l'alphabétisation est une pratique culturelle. Il s'agit d'un processus d'acquisition de la maîtrise des langages fondamentaux – l'écrit, l'oral, les mathématiques – et des savoirs de base constitutifs d'une culture, en l'occurrence celle des « lettrés », plutôt à tendance francophone de Belgique...

Le besoin de souligner cette évidence s'inscrit dans un contexte politique où l'alphabétisation peine à préserver ce qu'elle est. Plusieurs *Journaux de l'alpha* y ont déjà fait écho, au travers des politiques linguistiques liées à l'accueil des personnes étrangères ou des politiques d'activation liées au « tout à l'emploi ». En Région wallonne, l'actuelle réforme des APE¹ remet à nouveau en question tant le financement d'une partie de l'offre d'alphabétisation que son ancrage dans les politiques culturelles.

La dimension multiculturelle traverse l'ensemble des espaces d'alphabétisation. Ils sont lieux de rencontre de personnes de 18 à plus de 65 ans, aux origines géographiques et culturelles diverses, qui ont chacune leur propre parcours personnel et familial, leurs croyances philosophiques et religieuses... Ce sont des espaces où « l'ensemble des références culturelles

¹ Le dispositif APE (Aides à la Promotion de l'Emploi) octroie une aide aux employeurs du secteur non marchand, des pouvoirs locaux (communes, CPAS, etc.) et de l'enseignement pour l'engagement de travailleurs. La réforme en préparation aboutira à une importante diminution de l'emploi dans ces secteurs, au détriment notamment des actions culturelles (voir : www.unipso.be/spip.php?rubrique773).

par lesquelles une personne, seule ou en commun, se définit, se constitue, communique et entend être reconnue dans sa dignité»² sont mises en mouvement.

S'alphabétiser, c'est passer d'une culture de l'oral à celle de l'écrit, s'approprier un nouveau rapport à l'apprentissage, vivre des expériences avec et dans un groupe, réfléchir et questionner le monde, s'autoriser et s'accorder la confiance de comprendre et d'agir, individuellement et collectivement. S'alphabétiser, c'est vivre une expérience culturelle et sociale.

En alphabétisation populaire, la multiculturalité n'est pas en dehors ou à la marge des rapports sociaux. La dimension multiculturelle est intriquée dans les rapports socioéconomiques, de genre, de génération... et ces rapports sociaux se sont joués et se jouent aujourd'hui encore en mode inégalitaire, voire de relégation. La culture n'est pas émancipatrice en soi, elle est aussi outil d'humiliation et de domination.

Dans ce *Journal de l'alpha*, vous trouverez à la fois des apports théoriques qui font état de recherches en ce domaine, des contributions réflexives développées à partir de différentes pratiques professionnelles et des récits d'expériences. Ces réflexions et pratiques ont en commun d'avoir mis l'interculturalité au centre du travail. Celle-ci conduit au partage des savoirs, à la connaissance des modes de vie et de pensée de l'autre, à une imbrication et à une interpénétration mutuelles. Que ce soit sur les modes de l'expression d'identités multiples, des pratiques d'expression et de créativité, de découvertes culturelles, des cimetières et rites funéraires à la réalisation d'un livre..., elles ont de nombreuses choses en commun.

La mise en œuvre de l'interculturalité au sein d'un groupe nécessite une posture particulière du formateur ou de la formatrice, qui implique sa propre culture dans l'échange, qui est garant-e de la place en dignité de chacun-e, qui pose le cadre du travail et le réajuste au fil de l'action, qui mobilise

² Déclaration de Fribourg sur les droits culturels (2007), p. 5 (téléchargeable : <https://droitsculturels.org/wp-content/uploads/2012/07/DeclarationFribourg.pdf>). Cette déclaration rassemble et explicite les droits culturels qui étaient déjà reconnus, mais de façon dispersée, dans de nombreux textes internationaux.

des passerelles entre le groupe d'apprenant·e·s et son environnement... Elle nécessite également une grande attention aux processus de la délicate « dialectique du différent et du semblable », aux ressources individuelles et collectives qui construisent toujours plus de dignité, que ce soit dans l'échange ou la confrontation. Elle nécessite enfin de donner de la place, beaucoup de place au désir, à la curiosité, la découverte, l'étonnement... et l'imprévu.

Que ces pratiques sont belles, rares et précieuses !

Sylvie PINCHART, directrice
Lire et Écrire Communauté française

Appréhender le monde par les images et les formes géométriques

L'atelier nommé *Histoire* du Collectif Alpha de Molenbeek se caractérise par la découverte de notre environnement, proche ou lointain, notamment par des visites d'expositions et du patrimoine urbain de Bruxelles. L'objectif est de partir à la recherche d'éléments qui permettent de répondre à une des préoccupations des apprenants, celle de mieux comprendre la société belge, et ce par une analyse notamment historique.

Dans ce premier article, je vous relaterai une démarche liée à la découverte de parcs et jardins peu connus des habitants de Bruxelles, et pourtant le reflet d'influences culturelles intéressantes à décrypter¹.

Par Bénédicte VERSCHAEREN

¹ Deux autres démarches réalisées dans le cadre de l'atelier *Histoire* sont présentées dans ce dossier : l'une dans l'article suivant, l'autre dans l'article *Le cimetière, un lieu culturel. Un lieu qui peut aussi ouvrir à la rencontre interculturelle*, en ligne (www.lire-et-ecrire.be/ja212).

Depuis quand la Belgique existe? Depuis 1830? Et avant? Il n'y avait rien?» Souvent les apprenants ont des questions sur l'histoire de la Belgique. Dès lors, l'idée de proposer un atelier² sur ce thème pour mieux la connaître et y réfléchir ensemble paraissait intéressante.

À la rentrée 2016, une quinzaine de personnes se sont inscrites à cet atelier. Elles venaient des cinq groupes de français en formation dans notre centre de Molenbeek, hommes et femmes, certains maîtrisant très bien la langue, d'autres moyennement et d'autres pas du tout. Sur les quinze personnes, une était afghane, une guinéenne, trois syriennes et les autres d'origine marocaine.

Dans l'atelier, si quelqu'un ne comprend pas, d'autres se chargent de lui expliquer, et ce en français puisqu'ils n'ont pas tous la même langue maternelle. Et si on explique dans sa langue maternelle, pourquoi pas? Cela permet de mieux développer le contenu, l'idée que le participant veut exprimer. L'option est aussi de ne pas travailler sur base d'écrits, mais bien sur l'analyse visuelle de documents.

La demande des apprenants rimait surtout avec la découverte de différents lieux bruxellois jusqu'alors inconnus ou méconnus. Ils appréciaient être éblouis par un lieu qu'ils n'avaient jamais visité: c'est à cet aspect « magique » que je me suis attelée.

Des images pour comprendre le monde

Cette année-là, pour débiter l'atelier, nous avons visité la Grand-Place et ses alentours. Trois personnes du groupe ne la connaissaient pas; les autres leur ont expliqué où on était et ce qu'étaient tous ces bâtiments. Lorsque nous sommes passés devant la Bourse, plusieurs personnes se sont étonnées de voir des sculptures de femmes nues! Pourquoi? Bonne question! Pourquoi?

Cette question méritait qu'on s'y attarde. En effet, en Occident, la représentation est caractéristique de notre culture. Mais il n'en va pas de même

² Dans le jargon du Collectif Alpha, un atelier est un cours choisi parmi plusieurs propositions: maths, théâtre, bibliothèque, communication, histoire, jeux, parents-enfants...

partout. Lire une image est aussi un apprentissage qui appartient à la spécificité de notre association. Je pense particulièrement à tous ces livres avec lesquels nous travaillons au quotidien³. Une image est-elle réelle pour autant ? À quelle réalité se réfère-t-elle ?

Le Musée de la Ville de Bruxelles allait nous montrer de beaux exemples tirés du passé de la cité. Ce musée a l'avantage d'exposer un ensemble d'œuvres d'art très variées : de la vaisselle, des tableaux, des sculptures, des tapisseries, des retables... Lors de cette visite, les apprenants ont été sensibles aux objets qui éveillaient des souvenirs positifs de leur passé : pour l'un, c'était la plaque de fonte de son premier travail ; pour une autre, le travail de son père évoqué par une carafe en argent ; pour un troisième, les plats « *bons pour les tajines au poisson!* » après avoir vu des plats en forme de poisson. Tous et chacun regardaient attentivement dans tous les sens tous ces objets. Certains disaient « *ces dessins sont magnifiques!* » et bombardaient de photos ces objets merveilleux. N'a-t-on pas tous besoin de voir du beau ? Regarder le beau, être attentif à la beauté : n'est-ce pas un enjeu existentiel pour chacun d'entre nous ? Mokthar a demandé si c'était possible de revenir seul, et Fatima a montré ses photos aux cours de l'après-midi en vantant la visite au point d'émerveiller les compagnes de classe. Une visite d'un musée, c'est aussi créer des liens entre soi et ce qu'on voit. Chacun le fait à sa façon, moi comprise ; chacun crée ses ponts à lui entre sa sensibilité, son histoire personnelle et les objets exposés.

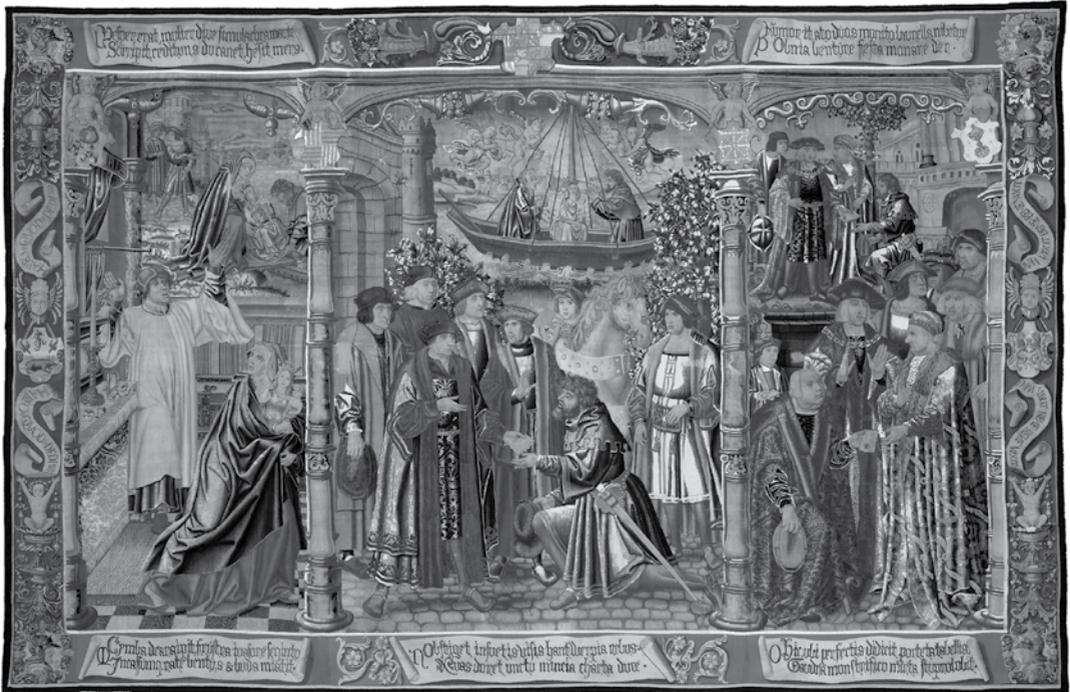
Certains objets du musée représentent une iconographie réaliste, une vue du parc de Bruxelles sur un vase en porcelaine, un oiseau aux plumes multicolores ou encore une mouche sur une pêche. Plus loin, un tableau de Breughel représente une scène de mariage dans nos régions au 16^e siècle. Rapidement, on décrypte l'évènement, on repère les personnages.

Avec la grande tapisserie racontant la légende de l'église Notre-Dame du Sablon, on change de genre, on n'est plus dans une représentation réaliste,

³ Au Collectif Alpha, le livre est en effet très présent. De nombreux groupes vont régulièrement en bibliothèque. Il est également présent dans les groupes où les démarches mises en œuvre s'inspirent du livre de Patrick Michel : *Du sens au signe - Du signe au sens. Une méthode intégrative pour apprendre à lire et devenir lecteur à l'âge adulte*, Collectif Alpha, 2013.

on est en plein récit religieux. Les personnages sont représentés de façon réaliste, mais le contenu raconte une histoire fabuleuse, un récit moyenâgeux.

Cette légende retrace l'histoire du vol, en 1348, d'une vierge miraculeuse dans une église d'Anvers par une certaine Béatrice Soetkens qui l'amena à Bruxelles, à la chapelle des Arbalétriers. Suite à l'afflux de pèlerins, cette chapelle devenue trop petite sera démolie et remplacée aux 15^e-16^e siècles par l'église Notre-Dame du Sablon. Observez aussi la bordure qui comporte notamment des éléments végétaux et abstraits.



La grande tapisserie relatant l'histoire de Notre-Dame du Sablon. © Musée de la Ville de Bruxelles - Maison du Roi

L'histoire étonne les apprenants mais « *c'est la religion* », diront-ils. La tapisserie les inspire beaucoup: ce travail fait de fils de laine est bien connu, le tissage est apprécié de tous. La décoration florale est également appréciée, sans doute parce que plus réaliste ou simplement plus familière.

Continuant dans le registre religieux, le retable de Saluces est un travail d'ébéniste de haute qualité ; il impressionne tant par tous ses petits personnages que par sa couleur où l'or domine. Une série de caisses où sont représentés des personnages en trois dimensions raconte cet événement biblique. Un travail fabuleux de représentation d'une histoire et de ses personnages !

Ce retable dispose de deux paires de volets qui lui permettent de se présenter aux yeux des spectateurs de trois façons très différentes dont la troisième, ici illustrée, raconte des moments importants de la vie de Marie, avec comme thème central la nativité.



Le retable de Saluces. © Musée de la Ville de Bruxelles - Maison du Roi

Avec le retable de Saluces, nous sommes au cœur de la société occidentale qui depuis des siècles jongle avec ces figures et ces codes qui permettaient de mieux comprendre le message religieux. Si ces représentations appartiennent à l'histoire de la religion, elles appartiennent également au savoir-faire des artisans locaux des 16^e et 17^e siècles. Quelle différence avec l'islam où pas ou peu d'images existent !

De retour au Collectif, la semaine suivante, peu se rappellent ce retable. Cette « *armoire avec des statues que l'on ferme comme un livre et que l'on ouvre certains jours dans les églises* » vient en dernier lieu lorsqu'on parle de la visite. Pourquoi ce souvenir si évasif ? S'agit-il d'un sujet trop tabou ? Parler de religion, n'est-ce pas soulever un passé trop douloureux ou faire référence à une actualité difficile à vivre ? Parler de religion catholique, n'est-ce pas un interdit inconscient du public ? Ou est-ce simplement le peu de liens à faire avec sa propre histoire ?

Quoi qu'il en soit, cette visite a été un maillon important dans le cheminement du travail de cette année. La culture occidentale façonne des images destinées à être comprises, et ce depuis des siècles. Elles mettent en scène tant des récits que le savoir-faire des époques précédentes.

Parcs et jardins : des petits coins de paradis

Nous continuons nos découvertes bruxelloises et nous nous consacrons aux parcs et jardins. Mais avant de se plonger dans les parcs et jardins bruxellois, je propose un détour par les jardins arabes. « Pourquoi ? », me direz-vous. Oui, pourquoi ? ... Pourquoi ne pas créer des liens entre nos aménagements de jardins contemporains et la culture musulmane présente à Bruxelles ?

« *Le jardin, c'est la plus petite parcelle du monde et puis c'est la totalité du monde.* »⁴ Cette phrase de Michel Foucault éveille beaucoup de commentaires dans le groupe et œuvre pour une pensée universelle. Personnellement, j'aime ce genre d'axe de pensée qui nous propose d'élargir notre mental à la place de le réduire à une et une seule vérité.

Le départ de notre démarche est donc la plus petite parcelle du monde pour chaque membre du groupe et, petit à petit, nous élargissons cette parcelle à la totalité du monde. Tout en restant à Bruxelles et dans ses jardins !

La démarche proposée s'articule en plusieurs étapes.

⁴ Michel FOUCAULT, *Des espaces autres*, Conférence au Cercle d'études architecturales, 14 mars 1967, in *Architecture. Mouvements. Continuité*, n°5, octobre 1984, pp. 46-49 (en ligne : desteceres.com/heterotopias.pdf).

1. Mon jardin idéal

Chacun dessine son jardin idéal, « sa plus petite parcelle du monde ». La plupart des apprenants du groupe ont vécu à la campagne et connaissent bien les jardins. Ils sont quelque peu surpris par cette consigne. Ils s'exécutent néanmoins... Leurs dessins nous parlent de fleurs, de légumes, de maisonnettes, de personnages, d'enfants... et de soleil. Ces dessins sont pleins de bonheur. Certains sont de véritables jardins anglais, beaucoup de plantes se mélangent dans des jardins épais et touffus ; d'autres sont tracés au cordeau : de superbes jardins à la française !



Chacun nous parle de sa représentation qui souvent reflète le jardin de son enfance, qui souvent fleurte avec ses rêves d'un jardin idéal.

Cette première étape permet de se plonger dans un univers où le beau, la représentation du beau pour chacun est mise en évidence.

2. Les jardins musulmans

Nous visionnons plusieurs diapositives de jardins musulmans, de l'Espagne à l'Inde. Cette étape de la démarche se propose de titiller la curiosité et de nommer ce que l'on voit.

Quand je demande dans quels lieux ces photos ont été prises, tous sont étonnés que des jardins aussi verts se situent en Inde. Nous cherchons quelques indices et découvrons des éléments de la culture islamique qui peut ainsi être nommée. De-ci de-là, on aperçoit des décors géométriques, des dessins floraux sur les murs, un bâtiment avec une coupole ou des badauds habillés à la manière musulmane.

3. Voir de près!

Un par un, jardin par jardin, nous les décryptons. C'est-à-dire que nous observons tous les éléments qui les composent. Petit à petit, nous en tirons des fils pour découvrir que tous ces jardins sont construits selon le même plan. On y retrouve le grand canal et ses bassins, ses fontaines, les carrés et les formes géométriques, les arbres et fleurs aux couleurs multiples, un palais ou une habitation. Et le tout divisé en quatre parties qui correspondent aux quatre éléments sacrés : l'air, la terre, l'eau et le feu – éléments inspirés des jardins persans, antérieurs à la religion musulmane⁵, et que l'on retrouve également dans la religion chrétienne. Ces éléments d'observation constituent une première analyse de ces jardins. L'objectif était de mieux comprendre leur structure et leur modèle qui a été reproduit dans de nombreux pays. Le travail d'ingénierie lié à la gestion de l'eau, le travail du botaniste, de l'agronome ainsi que l'apport des mathématiques par l'aspect géométrique

⁵ La civilisation perse est en effet antérieure à la civilisation musulmane. Fondé en 550 avant J.-C., l'Empire perse, qui s'étendra à tout le Moyen-Orient, ne sera conquis qu'au 7^e siècle après J.-C. par les troupes musulmanes.

du plan nous renvoient à l'excellence de la civilisation musulmane. Par les temps qui courent, ce type d'analyse est peu présent dans notre quotidien.

4. Mentaliser ce qui a été observé

Je propose d'observer attentivement une diapositive montrant un de ces jardins. Ensuite, diapositive éteinte, je demande d'en dessiner le bassin central. Mentaliser ce qui a été observé fait partie de notre travail pédagogique quotidien. Le bassin a une forme que nous retrouvons dans de nombreux jardins musulmans et qui nous est également familière car nous la retrouvons aussi aujourd'hui à Bruxelles.

5. Le mot « jardin »

Nous nous attardons un moment sur le mot « jardin » qui en persan signifie « paradis ». Les représentations du paradis riment dès lors avec celles du jardin. Le paradis est un concept bien connu des apprenants car présent dans leur religion. Évoquer le paradis renvoie non seulement à leur religion – ils racontent spontanément l'histoire d'Adam et Eve –, mais également à la culture indo-européenne qui a façonné les religions juives, chrétiennes et musulmanes. Néanmoins, que l'histoire d'Adam et Eve soit partagée par plusieurs religions étonne certains apprenants.

Le jardin dans l'iconographie musulmane est très présent, le tapis en est un élément important connu de nous tous. Il est en quelque sorte un jardin mobile et miniature. Les tapis sont à l'origine de la diffusion et de la reproduction de jardins. La calligraphie, la littérature, la musique font également référence au jardin. Nous faisons donc un petit détour par toutes ces disciplines.

6. Pourquoi analyser les jardins musulmans ?

À Bruxelles, nous pouvons découvrir de nombreux jardins, mais un a attiré mon attention, c'est celui de la Cité administrative. Nous partons donc à sa découverte.

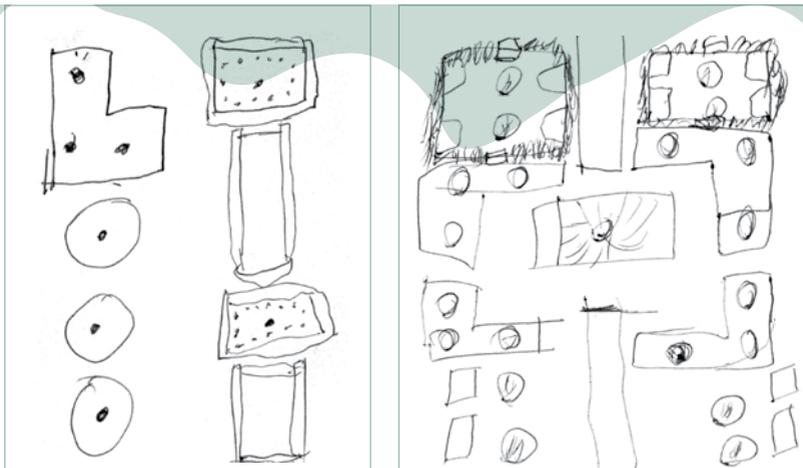
Après avoir déambulé au hasard des fontaines et des fleurs du jardin de la Cité administrative, nous nous positionnons en hauteur, à proximité de la



Le jardin de la Cité administrative.

Alfred de Ville de Goyet, Bruxelles Urbanisme et Patrimoine, Monuments et Sites – licence CC BY-SA 4.0

colonne du Congrès. Cet endroit nous donne une vue d'ensemble remarquable. Nous dessinons le plan de ce jardin, et forts de l'analyse des jardins musulmans, nous retrouvons facilement tous les éléments observés précédemment : le grand canal, la fontaine et ses jets d'eau, les carrés et les fleurs. « *Un jardin musulman à Bruxelles!* », disent les apprenants. En voilà une découverte pour chacun du groupe!



L'architecte-paysagiste René Pechère, auteur de ce jardin terminé en 1977, a longuement étudié les jardins du monde, et particulièrement les jardins persans. En 1973, il partit en Iran pour étudier le jardin de Firuzabad, jardin connu pour être un des plus anciens du monde. Ses structures séculaires seront source d'inspiration...

En effet, la tradition des jardins est persane, les Arabes ramèneront dans leurs bagages de nombreux éléments de la culture perse qui seront repris par la civilisation musulmane. Cette influence se retrouve depuis l'Espagne jusqu'en Inde. Chaque époque est porteuse de sa philosophie, de ses croyances et les jardins en sont un reflet. En d'autres termes, étudier les jardins, c'est tisser des liens entre différentes cultures, entre différentes époques pour mieux se comprendre aujourd'hui, et ce en toute humilité.

Tisser des liens entre les cultures, observer le bien commun « donné » à chaque habitant bruxellois est un réel enjeu de citoyenneté. N'est-ce pas un beau lien qui s'offre à nous dans notre paysage quotidien ?

7. D'autres parcs

Dans la foulée, nous visitons le jardin du Botanique à Saint-Josse, réaménagé par le même architecte de jardins, René Pechère, lors de la création du tunnel Botanique en 1957. Nous y retrouvons les bassins et les fontaines, les formes géométriques...

Suite à l'enthousiasme du groupe face à la beauté des jardins, nous visitons dans la foulée les serres royales de Laeken. Tous apprécient ces sorties qui riment avec le plaisir de voir la beauté si près de nous. Le feedback de cette visite est largement positif car les apprenants disent « *voir de belles choses, on en oublie tous les problèmes* ». N'est-ce pas offrir une autre dimension à notre public, celle de créer des ponts entre émotion et réflexion ?

Pour terminer, nous parcourons le monde pour découvrir d'autres jardins, anciens et contemporains – jardins japonais, anglais, français dont Versailles – et nous terminons notre périple à Anderlecht avec la visite du jardin d'Erasmus, reflet des jardins du Moyen Âge.



Le jardin du Botanique. Ddr~commonswiki – licence CC BY-SA 3.0

8. Les zelliges

Après ces analyses de jardins géométriques et autres jardins, je propose au groupe de se replonger dans l'art géométrique typiquement arabo-musulman, bien éloigné de la conception occidentale découverte au Musée de la Ville de Bruxelles. Ces retables, ces tapisseries qui nous content des histoires: des images pour mieux comprendre le message. Je propose un temps d'arrêt sur l'art au Maroc: les zelliges, bien connus de notre public.

À gauche : morceau de mur de la médersa Abu Inaniya (Fès, Maroc). Orientalist – domaine public
À droite : détail d'un mur recouvert de zelliges (Marrakech, Maroc). Maupie – licence CC BY-SA 3.0



Utilisés pour revêtir les murs, les fontaines et parfois aussi les sols, les zelliges, carreaux de céramique aux couleurs multiples, sont présents principalement au Maroc et constituent une des caractéristiques essentielles de l'art mauresque.

Le groupe a beaucoup de plaisir d'entendre et de voir des vidéos valorisant cet art local souvent oublié dans le quotidien bruxellois. Ces ensembles géométriques nous offrent aussi une ouverture philosophique à la beauté car aucun élément ne prévaut sur ses voisins, c'est bien l'ensemble qui donne sens à la réalisation finale.

En guise de conclusion

Lors de la visite au Musée de la Ville de Bruxelles au début de l'année, une apprenante qui est depuis peu en Belgique s'est approchée de moi timidement et m'a demandé: «*Est-ce que c'est ça un musée? Ma fille va visiter un musée avec sa classe, elle viendra donc ici?*» Je lui ai alors expliqué qu'il y a plusieurs musées à Bruxelles et que nous pouvons nous aussi aller visiter le musée que sa fille ira voir. Malheureusement, cette apprenante n'est pas restée au Collectif et ce projet n'a pu prendre forme.

Pour moi, le travail en alpha consiste à créer des ponts entre le quotidien des apprenants, leurs questionnements et nos objectifs de formation. Il est essentiel de partir des problématiques des personnes et de leurs centres d'intérêt pour construire nos cours et nos ateliers. Les connaître se fait au travers de démarches adaptées, mais également lors des moments conviviaux autour d'une tasse de café, à la pause ou lors des sorties. Répondre aux préoccupations des apprenants de mieux comprendre la société est bien l'optique de ce travail.

Si au départ, la question sur la représentation de femmes nues – sculptures en pierre – dans la ville était importante, elle a pu être abordée à travers l'analyse de l'iconographie lors des visites. Ce n'est pas toujours évident de voir une image – une femme nue – et de comprendre qu'elle ne représente pas la réalité, qu'elle représente autre chose qu'elle-même. Ce concept de l'allégorie, qui évoque l'aspect d'une idée, rime souvent avec l'idéal du beau. Cette question de la recherche du beau est une question universelle. Elle a été le fil rouge des animations durant toute l'année.

Pour terminer, je vous propose quelques réflexions puisées dans le livre de Charles Pépin, *Quand la beauté nous sauve*⁶, qui dit que la beauté est indispensable car chacun s'y pose, y pose son regard et cela fait du bien ; devant la beauté, on ne se soucie plus de l'utilité des choses. Face à la beauté, les apprenants eux aussi disaient : « On ne pense plus au quotidien, on oublie nos problèmes, cela fait du bien ».

Charles Pépin parle de la beauté en termes de promesse de bonheur partagé ; le beau au-delà de la culture vise l'universel, un désir d'harmonie avec les autres : « *Nous avons besoin de la beauté aujourd'hui plus que jamais (...). Alors que les produits de consommation et les flux financiers sont mondiaux, on voudrait paradoxalement nous faire croire que les barrières sociales et culturelles sont infranchissables, que c'est 'chacun ses goûts', 'chacun sa culture', que tout est relatif à la classe sociale, à la religion, à l'âge... Fréquentez la beauté le plus possible, multipliez les expériences esthétiques, les occasions d'éprouver la morsure délicieuse de ce pur élan vers les autres, vers tous les autres, vers l'universel: l'émotion esthétique, c'est l'arme de résistance massive au relativisme.* »

Proposer à notre public de poser son regard autrement me semble important même si ce n'est qu'une goutte d'eau dans les marées de la pensée humaine. Au travers de cet atelier *Histoire*, nous avons parcouru bien d'autres chemins que celui qui s'articule autour du mot *Histoire*. L'Histoire est donc un concept bien plus large qu'il n'y paraît.

Bénédicte VERSCHAEREN
Collectif Alpha, centre de Molenbeek

6 Charles PÉPIN, *Quand la Beauté nous sauve*, Robert Laffont, 2013.

Découvrir sa ville par la ferronnerie

Travailler le fer et réfléchir à l'apprentissage

Ce projet sur le travail du fer mené avec le groupe de l'atelier nommé *Histoire*¹ du Collectif Alpha de Molenbeek alliait la découverte du patrimoine culturel bruxellois (visite d'expositions), la réalisation d'un objet artisanal (être dans la création), pour terminer par une réflexion « méta » sur son propre apprentissage. Ces objectifs multiples croisaient différents axes de notre travail en alpha.

Cette activité a permis à chacun de faire des liens avec le patrimoine de son pays d'origine, ses connaissances, voire ses compétences et le patrimoine bruxellois dans lequel il vit quotidiennement. Affirmer sa propre culture n'est pas une chose facile au quotidien. Oser exprimer ces liens, c'est aussi de la transculturalité, et par l'enchevêtrement de ces différents patrimoines se forge une nouvelle identité culturelle.

Par Bénédicte VERSCHAEREN

1 Voir article précédent.

À la découverte de la ferronnerie

Lors de la visite de l'exposition *Moi Gustave Strauven* aux Halles Saint-Géry en septembre 2016, nous découvrons le travail de ferronnerie de cet architecte Art nouveau. Lire la ville est tout un programme, les façades qui composent les rues nous offrent de beaux échantillons de l'architecture bruxelloise. La plupart des façades qui sont à voir dans l'exposition sont situées à Schaerbeek. Quelqu'un du groupe dit: « *Je connais bien l'endroit, je n'ai jamais vu cela, j'irai voir.* »



Un exemple de l'architecture de Gustave Strauven vue à l'exposition: la maison Van Dijk, boulevard Clovis n°85-87, à Bruxelles.

Un des intérêts de cette exposition était de pouvoir notamment manipuler des gros blocs de tissu permettant de recomposer des façades avec tous leurs détails.

Pour approcher de plus près le travail du fer et d'autres métaux, fin novembre, nous visitons l'exposition *Les apprentis du feu* à La Fonderie², rue Ransfort à Molenbeek. L'objectif est non seulement de découvrir une expo, un lieu culturel, mais également d'observer des objets parfois bizarres, parfois agencés de manière étonnante.



Deux des œuvres exposées à La Fonderie³.

Cette exposition donne à voir les œuvres des stagiaires qui ont suivi des formations durant l'été sur le site de La Fonderie : il s'agit de l'assemblage de métal, fonderie de bronze, forge et orfèvrerie. Les liens entre pays d'origine et objets exposés offrent de belles perspectives d'affirmation de sa propre culture. Souvent, les apprenants connaissent ces techniques pour les avoir vues au pays. Ils peuvent en parler avec beaucoup de bonheur. Plusieurs nous racontent comment on faisait les bijoux dans leur pays, quel était le travail de l'oncle qui travaillait la forge... Ce furent de très beaux moments de parole et d'écoute !

² Le musée *La Fonderie* nous offre de très belles expositions, sur des thèmes liés à l'histoire. Voir : lafonderie.be

³ D'autres objets sont visibles à la page : molenbeek.blogs.sudinfo.be/album/les-apprentis-du-feu

Plusieurs objets exposés ont séduit les apprenants... Suite à leur enthousiasme, je leur propose d'organiser une séance de ferronnerie. Je prends alors contact avec Michel Mouton, maitre du feu⁴, qui nous permettra de nous mettre en projet dans un secteur qui semble bien éloigné de la lecture et de l'écriture... Et pourtant!

J'ouvre une petite parenthèse sur l'importance du faire, de créer. Les projets où le faire se conjugue avec l'art ou l'artisanat me semblent toujours intéressants. Être dans le faire nous offre toujours de beaux moments de créativité. C'est aussi, dans ce projet, une autre façon d'apprécier la ville. Proposer des activités qui lient le travail artistique à la pensée humaine est pour moi primordial.

Une matinée de décembre, nous voici donc tous dans la forge, hommes et femmes tous preneurs, néanmoins un rien étonnés du travail que nous allons accomplir. La matinée entière est consacrée à cet art sous la houlette de notre maitre du feu. Tous, on chauffe notre métal, on le tape, on le rechauffe, on le tape à nouveau, on le redépose sur le feu et on le tape encore... Dans cette ambiance particulière où les odeurs de charbon, de forge, de fer, de feu se dégagent, nous modelons notre matière. Le tout dans un grand silence.

Certains connaissent très bien cette technique pour l'avoir travaillée au pays. Rare collaboration entre chacun des membres du groupe! En final, tous sont émerveillés du travail réalisé! Les photos sont une preuve étonnante de ce travail individuel réalisé dans l'entraide...



Apprenants au travail... et résultat du travail du groupe.

⁴ De l'asbl *Feu et Fer!* (www.feuetfer.be).

Comment on apprend ?

De retour au Collectif, je propose de réfléchir au travail que nous avons réalisé, « *comment apprendre à travailler le fer ?* », pour arriver ensuite à la question « *apprendre le fer et apprendre le français, quels sont les points communs ?* ». Ce travail méta sur l'apprentissage permet de faire des ponts sous le dénominateur commun « apprendre », de dégager ce qu'est l'apprentissage par le truchement d'une autre activité où le faire est davantage conscient.

Les réponses à la question « *comment apprendre le fer ?* », méritent qu'on s'y arrête :

- « *Il faut penser à ce qu'on fait.* »
- « *Il faut réfléchir pour ne pas faire d'accident.* »
- « *Il faut faire attention.* »
- « *Il faut travailler doucement.* »
- « *On travaille en silence, car on est tous concentrés [on entend la musique du métal].* »
- « *Il faut bien écouter ce que dit Michel.* »
- « *Il faut bien regarder ce qu'il nous montre.* »

Ensuite, nous regardons les photos que j'ai faites lors de la matinée de travail avec Michel Mouton. Les apprenants précisent :

- « *Les photos nous montrent nos visages concentrés sur notre travail.* »
- « *On voit les gens qui réfléchissent.* »
- « *On regarde attentivement ce que montre Michel.* »
- « *On regarde pour enregistrer comment il faut faire.* »
- « *Tout le monde est calme.* »
- « *Personne n'est fâché, on est tous contents de faire de belles choses.* »
- « *Ça se voit sur les photos que tout le monde travaille bien.* »

Parler à présent du lien entre apprendre dans la classe de français et apprendre le fer : le groupe trouve ces liens évidents. « *C'est la même chose* »,

disent-ils et ils reprécisent le travail qui se fait en classe au regard du travail de la forge :

- « *On écoute Michel, on écoute le prof.* »
- « *On réfléchit, on pense.* »
- « *On réfléchit et on pense à ce qu'on fait.* »
- « *Doucement, calmement, pas s'énerver.* »
- « *On travaille seul, sans parler avec les voisins.* »
- « *On travaille ensemble.* »
- « *Le GSM n'est pas présent pour apprendre.* »
- « *On est concentrés et on le voit. Les yeux sont sur le travail.* »
- « *On regarde attentivement, on est attentifs.* »
- « *Le cerveau travaille, il enregistre ce qu'il faut faire.* »
- « *Le cerveau retient, c'est la mémoire qui travaille.* »
- « *On travaille en silence, on est tous concentrés.* »
- « *On est contents, on n'est pas fâchés.* »

Chacun de ces items énoncés par le groupe sont à inscrire dans une démarche d'apprentissage et certainement dans celle de la lecture et de l'écriture que nous proposons au Collectif. Un travail, celui de la forge, semble au départ éloigné de nos préoccupations et pourtant l'analyse des apprenants nous propose de nombreux ponts avec notre spécificité. Outre un travail d'éducation permanente, la réflexion pédagogique est le centre de notre travail et, menée avec les apprenants, elle participe bien à la formation de base.

Le projet aurait dû continuer par la réalisation d'une ferronnerie pour le balcon du Collectif Alpha à Molenbeek, ainsi que par des activités de découverte de ce patrimoine bruxellois. Malheureusement, nous n'avons pas pu mener à bien ce travail de création et nous ne nous sommes finalement que très peu attardés sur la découverte des balcons en ferronnerie. L'idée était de parcourir des quartiers bruxellois, d'y repérer et observer les balcons en ferronnerie, principales réalisations de fer forgé qui s'offrent au regard un

peu partout dans la ville. Des visites sur des thèmes précis et particuliers conduisent toujours à s'approprier sa ville d'une autre façon, poser son regard autrement, redécouvrir son propre quartier et l'apprécier⁵...

Bénédicte VERSCHAEREN
Collectif Alpha, centre de Molenbeek

⁵ En 2010-2011, nous avons travaillé sur les sgraffites que l'on peut observer sur des façades bruxelloises construites autour de 1900. Comme pour la ferronnerie, ce projet mêlait ancrage dans le milieu de vie et ancrage dans sa culture d'origine avec, à la clé, la réalisation d'un sgraffite dans la cour de l'association. Pour en savoir plus, voir : Bénédicte VERSCHAEREN, **Ancrage local à Molenbeek et ancrage dans sa culture d'origine**, in *D'une langue à l'autre. Cultures d'origine et apprentissages*, Actes du colloque organisé par Initiales, Reims, 7 octobre 2016.

« Notre groupe, les cultures se rencontrent »

Une fin de journée du mois de mai 2018, sous les projecteurs d'un centre culturel bruxellois, c'est les mains moites et le trac au ventre qu'un groupe d'adultes d'origines et d'âges divers s'apprêtait à présenter son livre au public pour la première fois. Ce moment d'échange était l'aboutissement d'un projet de huit mois initié par Hispano Belga et mené avec Article 27 # Bruxelles.

Retour sur cette expérience riche à tous niveaux...

Par Els DE CLERCQ et Muriel BERNARD

Les graines de la rencontre

Tout au départ de l'aventure, il y avait la volonté d'un groupe de onze adultes en alphabétisation à Hispano Belga d'écrire et de lire leurs propres histoires. Cinq hommes et six femmes, âgés de 20 à 55 ans, originaires de Djibouti, de Guinée, du Maroc, de Mauritanie, du Portugal et du Congo, désireux de faire des découvertes culturelles et de vivre de nouvelles expériences.



« Pour l'image de la couverture, il y a des visages de diverses origines. On voit des Africains, des blancs, des Belges, des Marocains,... Chacun sa culture. » (Tlaitmas)

Madeleine, la formatrice en alphabétisation, et Els, l'animatrice chargée de mettre en place des projets avec ce groupe, ont imaginé une démarche qui pourrait allier apprentissages et exploration de la culture... Elles se sont tournées vers l'association Article 27 # Bruxelles, convaincues que son action de médiation culturelle avec des publics similaires viendrait enrichir la proposition¹. C'est alors que Muriel a rejoint le groupe en tant que médiatrice culturelle. Dès le départ, nous avons également proposé au Centre culturel

¹ Voir : Le positionnement d'Article 27 # Bruxelles dans les projets culturels à court, moyen et long termes, in *Réseau en réflexion*, n°5, 2018, pp. 8-10, www.article27.be/bruxelles/IMG/pdf/art27_rr05_50dpi2.pdf

Jacques Franck (situé non loin d'Hispano Belga à Saint-Gilles) de devenir partenaire de notre démarche, ce qu'il a accepté.

C'est ainsi qu'a commencé une aventure passionnante...

À la découverte de la « culture »

De septembre 2017 à mi-mai 2018, nous nous sommes rencontré-e-s toutes les semaines. Jusqu'à décembre, les séances ont été consacrées à l'exploration de la culture de manière assez large. Toutes ses dimensions ont été abordées : la culture de la terre, les traditions liées à la naissance, au mariage, diverses formes d'expression artistique telles que la danse, le théâtre, le cinéma...

Une fois par mois, c'est dans les locaux du Centre culturel Jacques Franck que nous nous sommes retrouvé-e-s. Nous en avons visité tous les recoins, nous avons fait connaissance avec les personnes qui y travaillent. Nous avons même été programmateur-ric-e-s d'une séance de cinéma adressée à un public associatif et scolaire.



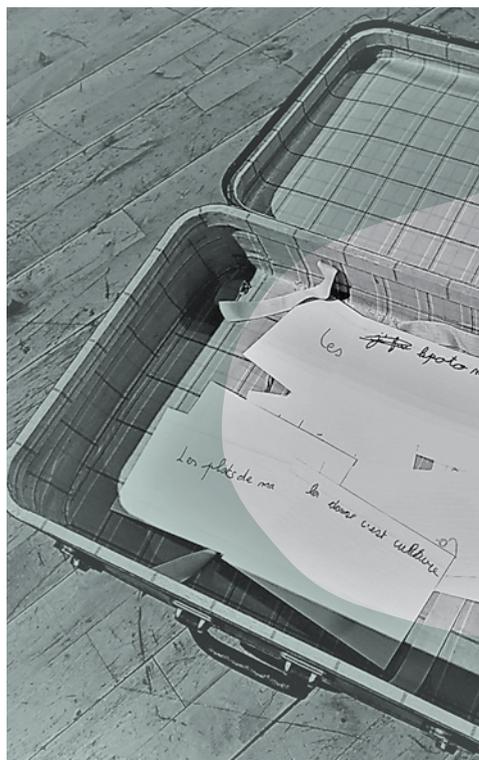
Le groupe lors d'une rencontre mensuelle au Centre Jacques Franck.

Dans le développement de projets culturels, s'associer à un lieu culturel permet d'élargir le champ d'action des participant-e-s, tant au niveau du contenu du projet qu'au niveau géographique. En effet, le lieu de participation n'est plus uniquement l'association dans laquelle ont lieu les cours de français, les ateliers citoyenneté... Le lieu culturel devient un prolongement du centre de formation et cela permet en toute sécurité d'expérimenter d'autres idées, d'autres espaces, en dehors de ses zones de confort. La participation des travailleur-euse-s culturel-le-s au sein du groupe permet de présenter « en direct » l'offre de leur lieu et aussi de créer la mixité qui enrichit la réflexion commune. On voit alors un double mouvement s'opérer : des publics vers les lieux et des lieux vers les publics. Ces déplacements favorisent une appropriation en profondeur des lieux culturels mais aussi et surtout la contribution de tou-te-s à la vie culturelle.

Au fil du projet, les animatrices ont été attentives à varier les types d'animations et les modes d'expression. Des animations comme la silhouette culturelle, l'étoile de la culture, la valise de la culture, les séances autour des objets ou des photos ont amené les participant-e-s à expérimenter des ateliers d'écriture, des échanges de paroles, des activités créatives (dessin, peinture, collage).

Au cours de différentes animations, chacun-e a pu s'exprimer sur ce que représente pour elle-lui la culture et raconter des bribes de sa vie et de sa culture. Par exemple, pour amener chacun-e à partager des souvenirs de sa vie, nous avons proposé un atelier d'écriture au départ d'une photo. Chacun-e a donc amené une image importante pour elle-lui, qui allait lui permettre d'écrire quelques phrases sur son passé, sur ses origines.

Des animations et des modes d'expression varié-e-s.



un objet de ma culture
Dans ma culture, dans les alentours
de Tanger les femmes se couvrent
de "mendile" quand elles vont au
mariage ou a une fête.
Khaddouj



Nous avons proposé la grille suivante aux participants pour faciliter l'écriture en lien avec leur photo. Chaque case du tableau correspond à une « facette » du souvenir.

<p>J'aime cette photo parce que... (Explique)</p>	<p>À quel moment ça s'est passé ? (Année, saison, jour, moment de ma vie...)</p>	<p>Où ce moment s'est-il passé ? (Pays, région, village, ville, montage, mer...)</p>
<p>Qui se trouve sur la photo ? (Présente un peu la/les personne(s))</p>	<p>Présenter ma photo... Raconter un souvenir...</p>	<p>Quelles odeurs ça me rappelle ?</p>
<p>Quelles couleurs me reviennent en tête ?</p>	<p>Qu'est-ce que je ressens quand je regarde cette photo ? (Parle de tes émotions : joie, tristesse, nostalgie, courage...)</p>	<p>Raconte-nous ce qu'il se passe sur cette photo</p>



Après un moment d'écriture individuel, tout à tour, nous avons partagé nos productions avec le groupe. Voici ce que nous a présenté Khaddouj :

« J'ai apporté la photo de ma fille. C'est la première de la famille. Quand je suis arrivée, je n'ai pas aimé la Belgique, le climat, tout ça. Si je n'avais pas eu ma fille, je ne serais pas restée. Mais j'étais ici, il y avait ma fille, mon mari, je n'allais pas la séparer de son père. Quand je recevais une lettre du Maroc,

je préparais d'abord un mouchoir avant de l'ouvrir. Même mes parents, ils ne voulaient pas m'appeler parce qu'on pleurait à chaque fois. Peut-être parce que c'était le 11ème mois de l'année, le mois de novembre. Il y en a qui pleurent pour venir en Belgique et moi, je pleurais parce que j'étais en Belgique. Maintenant, ça fait 40 ans que j'habite ici. »

Tous ces souvenirs partagés ont indéniablement enrichi les liens dans le groupe. Ils ont aussi permis à toutes et tous de prendre conscience que dans ces histoires de vie différentes apparaissaient beaucoup de points communs : l'importance de la famille, les souvenirs heureux de l'enfance, l'attachement à la terre natale...

« C'est bien de parler de ce qu'on a fait avant avec des photos, parce que par rapport à maintenant, c'est très différent. » (Abdelmalek)

« C'est bien de parler du passé, des souvenirs des photos avec la famille. » (Sylvie)

« J'ai eu du plaisir à partager ma photo et mon histoire avec vous. Je n'aurais pas raconté ma photo à n'importe qui en sortant d'ici. Il y a un petit espace de confiance entre nous. » (Muriel)

Décider ensemble

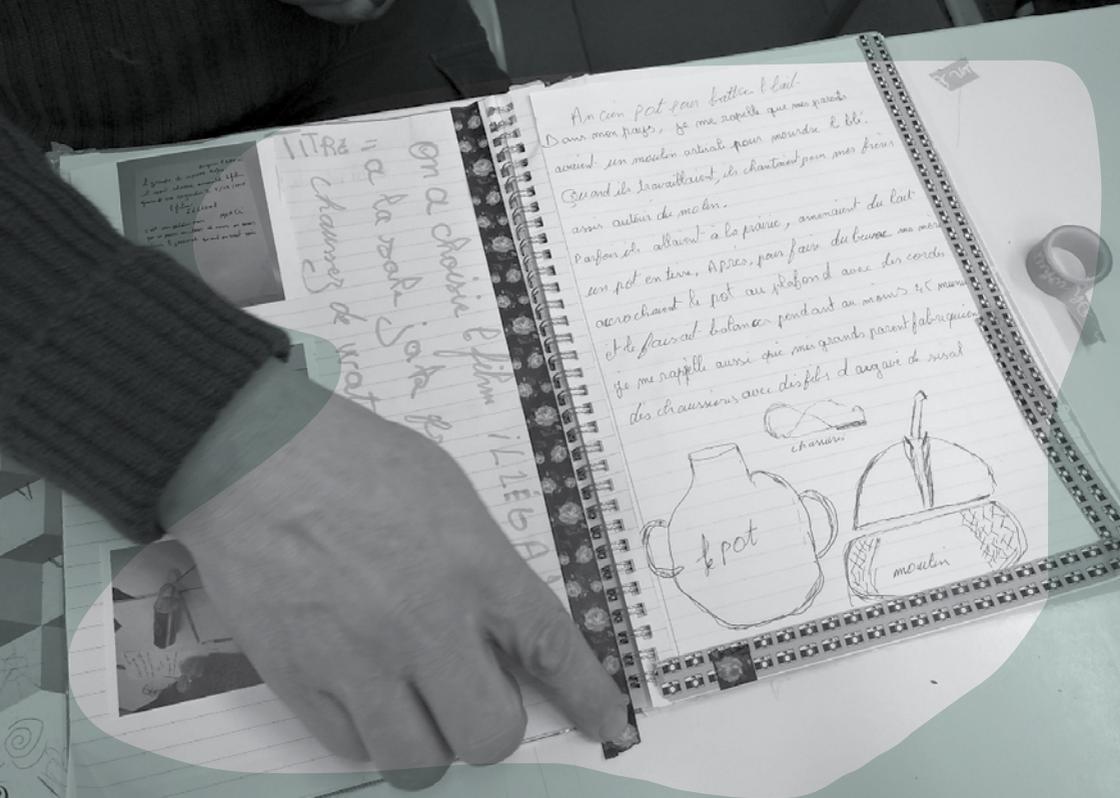
Les trois animatrices réunies par le projet étaient riches d'expériences différentes et complémentaires. Elles partageaient aussi un cap clair, un horizon commun : permettre à tous les membres du groupe d'être pleinement acteurs du processus. Pas seulement en participant aux activités proposées, mais en prenant part à toutes les décisions, sur les objectifs, sur les contenus, sur les visites.

Sous l'impulsion d'Article 27, nous avons mobilisé toute une série d'outils pour faciliter l'*intelligence collective*. Il était essentiel, tant pour la dynamique de groupe que pour l'adhésion de tou-te-s au projet que chacun-e soit écouté-e, pris-e en compte, quel que soit le point de vue exprimé. Nous avons ainsi mis en œuvre des pratiques inspirées de la démocratie profonde, qui implique de prendre en compte les voix minoritaires lors d'un vote par exemple. Cette façon de travailler permet de mener des projets en *coresponsabilité* et où l'égalité des participant-e-s est un parti-pris de départ². Nous nous sommes aussi appuyées sur des outils de la dynamique participative pour faciliter et stimuler le *vivre ensemble* : rituel d'ouverture et de clôture, tour de parole complet systématique...

C'est également en coresponsabilité que les animatrices ont créé le cadre des rencontres, en amont du projet et avant chaque séance (préparation, animation, évaluation). Cette façon de fonctionner a impliqué des réunions de travail régulières. Des liens ont également été créés avec les autres plages de formation du groupe. Par exemple, certains textes écrits dans le cadre d'un atelier d'écriture étaient corrigés et retravaillés dans le cadre du cours d'alphabétisation.

Régulièrement, des temps étaient consacrés à la tenue d'un journal de bord créatif. Chacun-e était invité-e à collecter des traces du projet (photos, mots, textes) dans son cahier pour se souvenir du chemin parcouru.

² Voir une mise en œuvre de la démocratie profonde dans l'article : Muriel BERNARD et Joëlle DUGAILLY (rencontre avec), *Un atelier citoyeneté où les participants font l'expérience de la démocratie profonde*, in *Journal de l'alpha*, n°210, 3^e trimestre 2018, pp. 103-124.



Un journal de bord où chacun-e dépose des traces.

Beaucoup d'idées, quel projet ?

À la rentrée de janvier, en écho à tous les contenus que nous avons brassés jusque-là, nous avons proposé au groupe de créer quelque chose ensemble, en lien avec la culture. Quelque chose de beau, de grand, nous pouvions rêver. Tout (ou presque) était possible.

Dans le groupe, différentes envies ont émergé :

- continuer à *découvrir les cultures des personnes du groupe* : comprendre les coutumes et les traditions de chacun-e (baptême, mariage, cuisine...) et *avoir des connaissances et des idées sur les différentes cultures* ;
- travailler sur la mémoire : *parler, écrire, réfléchir à des choses d'avant et de maintenant* ;
- organiser un moment festif : un jour de fête, *important pour la bonne ambiance* ;

- réaliser une trace, un objet:
 - *écrire sur les différentes cultures,*
 - *écrire le récit de chacun-e ou l'enregistrer,*
 - *réaliser quelque chose avec les matériaux de chaque culture.*

Le groupe a alors décidé d'écrire un livre. Il permettrait de découvrir les cultures des membres du groupe. Chacun-e pourrait partager des choses de sa culture et parler un peu de son histoire. Nous avons jusqu'au mois de juin pour concrétiser notre projet.

Le livre : des témoignages à la construction de la maquette

Que souhaite-t-on trouver dans le livre? Quelle sera sa forme? Quels textes y trouvera-t-on? Quelles illustrations? Rapidement, le groupe s'est mis d'accord sur deux choses: ce sera un vrai livre, relié et mis en page par un-e graphiste, et les illustrations seront réalisées par le groupe avec l'aide d'un-e artiste peintre. Fier-ère-s de leur démarche, les participant-e-s ont invité la coordinatrice d'Hispano Belga pour lui présenter leur projet et tenter d'obtenir des moyens financiers pour le mener à bien. L'intérêt de la coordinatrice fut immédiat, le groupe obtenait son accord, le projet pouvait être lancé!

Après avoir analysé des publications de différents formats et aux sujets variés, nous avons construit une structure de base pour le livre: une couverture comportant un titre et une illustration, une quatrième de couverture avec un court texte de présentation du projet, un texte d'introduction en début de livre, des chapitres, des remerciements, le nom des participant-e-s.

Dans le groupe planait une inquiétude majeure : *comment écrire assez de textes pour remplir un livre?* Ce que les participant-e-s n'avaient pas réalisé, c'est qu'au fur et à mesure des ateliers d'écriture et des échanges de paroles (systématiquement retranscrits par une animatrice), nous avons collecté beaucoup de textes et de récits.

UN LIVRE?

- COUVERTURE → TITRE
 - DES DESSINS
 - DES COULEURS
 - DES MOTS

- DERNIERE DE COUVERTURE

- le nom des associations (partenaires)
- le nom des participants
- le résumé du projet.
- des dessins, de la peinture
- une date

- L'INTERIEUR

- des dessins, des peintures
- des textes
- différentes façons de mélanger les textes et les images.
- des séparations pour différentes parties (chapitres)

- des textes écrits à la main ~~sur~~ et à l'ordinateur
- imprimé en couleur

TA LA FIN

- la liste des participants
- le nom du graphiste, des animateurs
- les remerciements

LE FORMAT

- choisir un format.

La construction de la structure du livre.

AU DEBUT

- une introduction pour expliquer le projet.

il faut choisir
pour le résumé
grande feuille
photos
matériau
de papier

(2)

Abdelmalek
J'ai habité à Anderlecht,
marocaine. J'ai pris
pour l'agriculture. J'ai
Maroc dans le jardin de

Photos langage sur la
Mohamed
J'ai grandi dans la
étaient agriculteurs
dedans, j'aime les pl
J'ai travaillé un peu
les poires.

Pho
Ma
Le
au
ter
qu
cu

Une fois tous les textes rassemblés, à tour de rôle, nous les avons lus à haute voix et les avons organisés par thématiques : le mariage, la famille, le pays, les vêtements, la danse... Les contenus triés étaient progressivement apposés sur de grandes affiches afin de constituer une maquette à taille réelle.



« Dans notre livre, tout le monde est au même niveau. Il y a des chapitres : mariage, famille, pays,... Dans le chapitre 'mariage', il y a des textes mélangés de plusieurs personnes du groupe. » (Khaddouj)

Pour **le titre**, nous avons listé toutes les propositions des participant-e-s et procédé à un vote. Les résultats étaient partagés, nous avons donc cherché ensemble des solutions créatives pour que chacun-e se retrouve dans les propositions finales. Les deux titres remportant le plus de suffrages *Notre groupe* et *Les cultures se rencontrent* ont finalement été choisis, respectivement comme titre et sous-titre du livre. Le groupe a décidé d'attribuer le troisième titre en lice, *Les graines de la rencontre*, au texte de l'introduction. Ceci est un bon exemple de la façon de prendre des décisions au sein du groupe, en tenant compte de l'avis de la minorité.

Nous n'avons finalement pas travaillé avec un-e artiste peintre pour les illustrations. Par contre, Els a initié le groupe à une technique d'illustration qui consiste à décalquer des photos au marqueur fin sur des feuilles de plastique transparent. Cette technique permet d'obtenir de belles illustrations, même réalisées par des dessinateur-ric-e-s débutant-e-s.



Une technique d'illustration qui donne des résultats étonnants.

Nous avons donc travaillé sur les photos prises lors des ateliers ou sur celles que les participant-e-s avaient présentées pour parler de leur culture. Les animatrices ont également proposé d'ajouter des paysages, des textures, des couleurs... pour enrichir les dessins.

Cette technique a permis à chacun-e de gérer son image : être reconnaissable ou non sur les illustrations, mettre certains aspects en évidence, jouer avec des détails, les couleurs...

Deux séances de trois heures nous ont permis de réaliser, avec beaucoup de fierté, l'ensemble des images du livre.

Les allers-retours avec le graphiste

Une fois la maquette finalisée, après avoir effectué tant de choix ensemble, l'heure était venue de rencontrer Nicolas, le graphiste à qui nous allions confier notre travail. Les animatrices avaient au préalable retranscrit les contenus sous format informatique. Les participant-e-s ont expliqué leurs choix et leurs desideratas à leur nouveau collaborateur.

Nicolas est revenu vers le groupe quelques semaines plus tard avec un projet de mise en page. Nous avons alors effectué les derniers choix : pas d'italique pour faciliter la lisibilité des textes, affinage de certains textes, choix d'emplacement des illustrations, etc. Le livre était prêt pour partir à l'impression...

« Avec tout le groupe, on a fait comme un tableau de toutes les couleurs. Même quand on a présenté les objets, il y avait beaucoup des couleurs différentes. Tout le temps, même quand je suis dans la rue, je me demande : 'Quand est-ce qu'il sera fini le livre ?' » (Mahoubo)

« Ce que j'ai vraiment aimé dans le projet, c'est tout ce qu'on a échangé. Je suis riche de tout ce qu'on s'est raconté... des choses très belles, parfois difficiles. C'est très beau ce qu'on a partagé. Ça m'a aussi fait très plaisir de faire du dessin avec vous. Je savais que c'était la première fois pour tout le monde, mais j'avais confiance. C'est tellement beau ce qu'on a fait. Tout le monde a mis tout ce qu'il pouvait pour faire le livre. C'est un projet qui va rester très important pour moi dans ma vie professionnelle. » (Els)

Les souvenirs



40

Cette photo, elle est dans le tiroir. De temps en temps, je l'ouvre, pas toujours. Quand je regarde cette photo, il y a beaucoup, beaucoup de souvenirs avec les garçons. Aujourd'hui, il y en a quatre au Maroc, un aux Pays Bas, un en Allemagne, un à Vilvoorde et moi ici à Bruxelles. Ils sont bien là-bas. Ils ont terminé l'école, ils ont des magasins, des marchés, ils sont fonctionnaires. Ce sont des vrais copains.

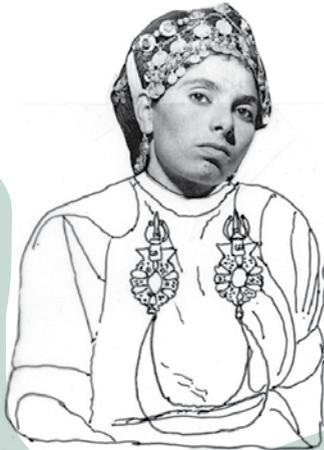
En 1985, nous étions avec ces copains au terrain de football de Midar au Maroc pour nous amuser et regarder le match entre les jeunes du quartier. Un autre copain photographe nous a pris en photo.

Nous allions dans les jardins des voisins cueillir des poires, des raisins et des abricots. Les voisins étaient vieux et nous laissaient manger les fruits mais nous disaient de ne pas abîmer les plantes, les fleurs, les branches.

Je me souviens qu'il faisait chaud, le soleil brillait, le ciel était bleu. **Abdelkarim**

41

Les vêtements



96

J'aime ce bijou qui appartenait à mes ancêtres grands-mères. Il est hérité de mère en fille et je l'ai reçu de ma mère. Mes sœurs, elles ont eu chacune tel ou tel accessoire qui allait avec le collier. Ce bijou, appelé le « tissernass » est un objet de la culture Rif au Maroc. Il se porte comme un collier lors des fêtes de mariage ou de baptême avec des vêtements réservés aux grandes cérémonies. La femme peut aussi le recevoir en cadeau de son mari le jour de son mariage. Je l'ai vu exposé un jour au Musée de la Porte de Hal, comme objet de notre culture du Rif. **Tlaimas**

97

La présentation publique

À qui souhaitions-nous présenter le livre ? Dans quel endroit ? À quel moment ?

Les participant-e-s ont souhaité organiser une rencontre publique où il-elle-s pourraient le présenter à leurs familles, à d'autres personnes du monde de l'alphabétisation et aux équipes d'Hispano Belga et d'Article 27 # Bruxelles. Nous nous sommes naturellement tournés vers le Centre culturel Jacques Franck qui a immédiatement accepté d'accueillir cet évènement !

Il s'agissait d'être le plus grand nombre, de faire la fête et de témoigner de notre expérience. La prise de parole au sein du groupe était l'un des objectifs hebdomadaires, mais la prise de parole en public, c'est une tout autre démarche ! Pour s'assurer d'être dans une position confortable pour témoigner de notre aventure humaine et artistique, nous avons préparé cette rencontre avec l'ensemble du groupe. Les traces conservées tout au long du processus seraient là en support à la prise de parole. Il ne s'agissait pas d'inventer de nouveaux contenus mais d'être capables de présenter les différentes étapes qui nous avaient été nécessaires à la réalisation du livre. Nous nous sommes réparti les rôles pour la prise de parole et finalement, dans le feu de l'action, nous avons fait tout autre chose ! Chacun-e s'est spontanément emparé.e de ce qu'il ou elle avait envie d'exprimer ou de la réponse qu'il ou elle avait envie de donner aux questions des personnes présentes dans la salle.

Le 14 mai 2018, sous les projecteurs, notre livre jusque-là confidentiel est devenu un livre que nous allions partager et qui allait rejoindre d'autres livres sur les étagères de personnes que nous ne connaissons même pas !



Nous sommes heureux de vous inviter
à la présentation du livre que nous avons réalisé

« Notre groupe, les cultures se rencontrent »

Le lundi 14 mai 2018 à 17h
Centre culturel Jacques Franck
Chaussée de Waterloo, 94
1060 Bruxelles

Ce livre est le fruit d'un travail collectif à la recherche de « la culture ».
« Chacun a sa culture mais dans le livre, c'est la culture. » Tlaltimas

Un projet initié par Hispano Belga et Article 27 # Bruxelles
46 en collaboration avec le Centre culturel Jacques Franck.



La présentation a donné lieu à une invitation de la part d'une formatrice du Collectif Alpha à venir présenter le livre et le processus à son groupe de participant-e-s. Au terme de la rencontre, la formatrice a annoncé qu'elle allait utiliser ce livre comme support de lecture pour soutenir l'apprentissage du français dans son groupe l'année suivante! Même retour de la part de l'asbl Le Pavillon, également présente à la présentation. Notre aventure faisait écho...

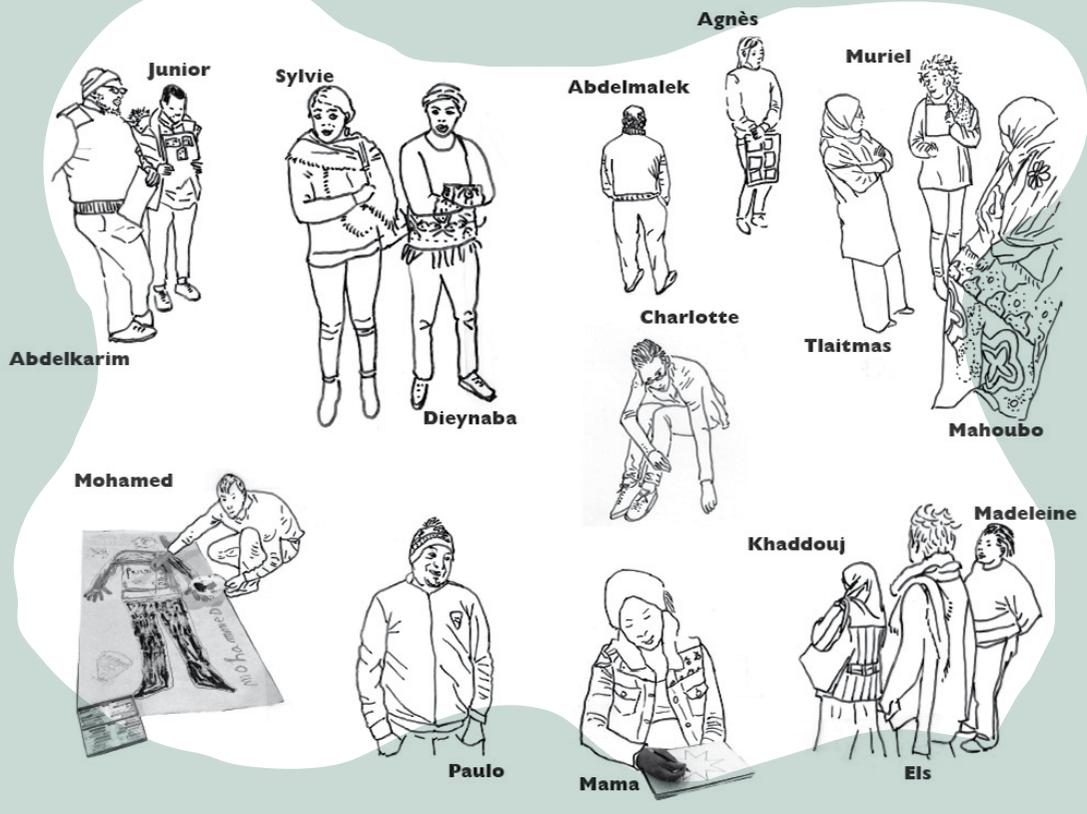
Une mini-société

À chaque séance, nous avons veillé à ce que tout le monde ait sa place et que l'on retrouve un peu de chacun-e dans le projet. C'était l'un de nos enjeux et c'était aussi un défi exigeant. Nous avons parfois traversé des moments de « frottements », des tensions et des désaccords. Nous avons également traversé diverses émotions... de la joie à l'inquiétude, en passant par la surprise, l'agacement, la déception et la fierté. Nous avons régulièrement dû prendre le temps, entre animatrices, d'accorder nos objectifs, nos envies, nos compétences, et de devenir complémentaires. Les absences des uns ou des autres ont parfois mis le groupe en difficulté... Mais durant toute l'aventure, notre mini-société a gardé le cap pour relever le défi qu'elle s'était fixé : réaliser un livre.

« La main dans la main, on est arrivés à ce livre. Notre groupe est très content et j'appartiens à ce groupe. » (Abdlekarim)

« La culture, c'est comme un arbre, il a des racines... Le groupe aussi, c'est comme un arbre, il a des racines. Ça me fait penser à notre livre. On a travaillé ensemble, on a joué. Dessiner, écrire des textes, c'est comme un jeu pour le livre. J'ai dit à ma sœur hier au téléphone qu'on faisait un livre et elle m'a dit : 'Wouah, tu vas faire un livre ?!' » (Tlăitmas)

« Ce qui me vient en tête, c'est la solidarité. Ce qu'on a fait, c'est toujours ensemble. On a commencé à construire ensemble mais au début, je ne voyais pas la fin. Quand aujourd'hui j'entrevois la fin, je pars contente du travail du groupe. Dans ma vie professionnelle, j'avais toujours pensé à des ateliers d'écriture et on l'a fait! Je n'y croyais pas. Je suis heureuse et étonnée! » (Madeleine)



Au départ, il y avait donc des hommes et des femmes qui apprennent à lire et écrire, une formatrice en alpha, une animatrice en éducation permanente, une médiatrice culturelle, et des désirs communs. Aujourd'hui, il y a un groupe. Notre groupe.

Els DE CLERCQ, chargée de projets en éducation permanente
 Hispano Belga asbl
 Muriel BERNARD, médiatrice culturelle
 Article 27 # Bruxelles asbl

Depuis de longues années, **Hispano Belga** favorise l'émergence de la parole citoyenne et la participation de tous à la société. En alphabétisation, l'association met en place des démarches collectives mêlant la réflexion sur les enjeux sociétaux, l'expression artistique et les apprentissages de base.

Site : hispano-belga.be

Article 27 défend ardemment et met en place quotidiennement des pratiques culturelles où l'engagement et la contribution des personnes se construisent à partir de l'exercice de leur liberté.

Nous invitons notamment les participants à se conscientiser, à se connecter à leurs propres élans personnels tout en restant reliés aux autres membres du groupe. Un travail centré sur la dignité humaine et l'émancipation individuelle et collective.

Site : www.article27.be/bruxelles

Les ambassadeurs de la chanson

Ce qu'ils nous disent du métissage et de l'interculturel

Le projet Ambassadeurs de la chanson mené par l'asbl EYAD en 2014-2015, et animé par Pascale Missenheim, était un projet de découvertes et d'échanges autour de « grands classiques » de la chanson française mais aussi de chansons phares des participant·e·s, d'âges différents et de diverses origines. Une brochure, réalisée suite à ce projet, témoigne de cette aventure¹.

Cet article constitue une mise en perspective de l'univers musical de quelques participant·e·s avec les notions de biographie, de métissage et de compétence culturelle (dont l'interculturel est une des composantes), proposées par plusieurs auteur·e·s (Hervé Adami, Pascale Jamouille, François Laplantine et Alexis Nouss, Christian Puren).

Par Sylvie-Anne GOFFINET

À partir de la brochure « Les ambassadeurs de la chanson »
publiée par l'asbl EYAD à la suite du projet éponyme

1 Téléchargeable : www.eyadasbl.be/outils-a-partager

Lors d'une trentaine d'ateliers, 16 personnes originaires d'Afghanistan, de Belgique, du Brésil, de Bulgarie, d'Espagne, d'Indonésie, d'Italie, du Maroc, du Portugal et de Turquie ont partagé leur vécu par rapport à la musique, à partir de chansons françaises proposées par l'animatrice mais aussi des chansons présentées par chacun-e des participant-e-s, pour la plupart composées et interprétées par un chanteur ou une chanteuse de leur pays d'origine. Certaines connaissaient déjà quelques-unes des chansons françaises écoutées, appréciaient un même chanteur ou une même chanteuse...



Le groupe a fait des recherches bio- et discographiques. Il a ainsi découvert la vie des artistes, leur évolution au fil de leur carrière et établi des liens entre les chanteur-euse-s. Il a aussi découvert que certaines chansons sont des reprises de succès étrangers, traduites du français vers une autre langue ou vice versa, ou portent les traces d'un autre style de musique. Les participant-e-s ont également échangé sur les thèmes des chansons et mené des recherches historiques mettant en avant le contexte sociopolitique de chaque époque qui apporte un éclairage sur l'actualité².

² La brochure *Les ambassadeurs de la chanson* présente deux exemples de vie d'artistes et les liens qu'ils ont eus avec d'autres célébrités (p. 3), quelques faits historiques qui ont marqué les participant-e-s (pp. 6-7), des succès repris par d'autres artistes-interprètes (pp. 24-25) et la liste des chansons analysées par le groupe (pp. 41-42).

L'univers musical de quelques participant·e·s³

Mohamed, né à Tanger (Maroc) en 1987



« J'ai présenté la chanson de Serge Lama Je suis malade (1973) parce que je la connaissais bien et que je l'ai redécouverte interprétée par une petite fille de 12 ans, Elena Hasna, gagnante d'une émission de la télévision roumaine Next Star. On peut le visionner sur Youtube, c'est très émouvant.

Quand j'étais petit, je vivais avec ma grand-mère. Elle n'écoutait pas beaucoup la radio. Avec 12 enfants, elle avait d'autres occupations! Mais j'ai grandi avec un oncle maternel qui habitait dans la même maison. Il écoutait beaucoup la musique en anglais: le groupe Boney M, James Brown... Il y a d'ailleurs de nombreuses chansons que je reconnais quand je les entends mais dont je ne connais pas le titre. Il était de 10 ans mon aîné mais je le suivais un peu partout...

J'aimais rester avec des garçons plus âgés, à Tanger, près de la plage Markala. C'était un quartier tranquille. On écoutait les chansons de Piaf, Dalida, Julio Iglesias... sur Youtube. On les téléchargeait sur nos GSM. Il y avait plein de cybercafés.

Plus tard, j'ai eu des amis qui écoutaient aussi les chansons françaises. J'apprécie toutes les anciennes chansons, aussi celles en anglais (Hotel California du groupe américain Eagles, Michael Jackson, Whitney Houston) et même en espagnol (Gipsy King, Julio Iglesias)...

Dans les chansons arabes anciennes, j'aime les chansons de la grande chanteuse égyptienne Oum Kalthoum (1898-1975) mais quand ce n'est pas elle qui chante. Elle, quand elle chante, ça dure des heures! J'aime aussi un autre chanteur égyptien Abdel Halim (1929-1977).

3 L'ensemble des témoignages se trouvent dans la brochure précitée.

Je regarde The Voice en arabe, c'est un programme pour tous les pays arabes sur la MBC. Il y a aussi We've got talent et l'équivalent de beaucoup d'autres programmes américains...

Dans les nouvelles chansons françaises, j'aime bien un jeune qui a remporté la saison 3 de The Voice: Kendji Girac, et notamment sa chanson Andalouse, Fréro Dellavega avec Mon petit pays, Calogero et sa chanson Le portrait, Maitre Gims (One shot, Game over...).

J'aime rarement les chansons marocaines actuelles, celles qui cartonnent par exemple. J'aime les chansons à texte et il faut surtout que le chanteur ait une belle voix. Sinon tout le monde peut chanter! Il y a des voix qui attirent. Je n'ai pas aimé la chanson qu'on a découverte en classe Le coup de soleil à cause de la voix rauque du chanteur (Richard Cocciante).

En arabe littéraire (fousha), j'aime un chanteur irakien, Kazem Al Saher (né en 1957), et son album Ana wa laila en référence à une histoire d'amour très populaire et très ancienne de Majnoun et Leila. Il chante les textes du poète syrien Nizar Qabbani (L'école de l'amour...). Dans ce genre de chansons, l'instrumental est particulier et magnifique.

Dans un autre style, j'aime aussi un rappeur qui vient de mon quartier (à Tanger). Il s'appelle Muslim. Il écrit des textes qui parlent des difficultés de la vie... Avant, ses textes étaient plus violents. Je n'appréciais pas trop. Son style a évolué. Si tu comprends les paroles, c'est bien... Sa chanson Message (précarité, chômage, pauvreté...) est une critique adressée au gouvernement.

Je suis en Belgique depuis septembre 2013. J'aime la langue française et les chansons françaises. J'en ai de nombreuses enregistrées dans mon GSM. J'ai toujours un casque sur les oreilles. J'écoute de la musique toute la journée. Au travail, j'écoute Radio Nostalgie et j'aime beaucoup l'émission Le Good Morning sur Radio Contact.

Quel que soit le chemin qui m'attend, je suis sûr que les chansons françaises resteront toujours dans ma tête... »

Mohamed témoigne d'un univers musical très éclectique: de la chanson française traditionnelle, américaine, espagnole... au rap populaire tangerois ou de Maître Gims⁴ en passant par la chanson arabe traditionnelle... Il est sensible au texte, à la voix. Il découvre aussi de nouveaux talents sur The Voice. Mohamed a vécu jusqu'à l'âge de 26 ans au Maroc. Son goût pour la musique de toutes origines dont la chanson française est bien antérieur à son arrivée en Belgique. Ni les frontières ni l'obstacle de la langue ne semblent avoir freiné ses recherches et découvertes musicales.

La culture musicale de Mohamed est donc une culture métissée dans le sens que donne Pascale Jamouille au terme « métissage » : « *Le métissage est un processus universel de tissage de nos appartenances, qui touche tout individu, toute famille, toute société. Il n'est pas un état, mais un processus, toujours en mouvement, inachevé.* » L'anthropologue dit aussi que la rencontre de l'altérité met « *les identités au travail* » : les personnes « *s'ajoutent des racines et 'rebricolent' constamment leur identité, en tissant entre elles leurs appartenances plurielles* »⁵. C'est l'impression que donne Mohamed qui semble toujours à l'affût de nouvelles découvertes. On ne sait pas dans quelle mesure ces rencontres musicales influencent sa vision du monde, des autres, de lui-même, ni dans quelle mesure cela façonne, transforme, affine sa relation au monde, aux autres, à lui-même... Comme le disent François Laplantine et Alexis Nouss, dans un processus de métissage, « *aucune anticipation, aucune prévisibilité ne sont possibles. Chaque métissage est unique, particulier et trace son propre devenir. Ce qui sortira de la rencontre demeure inconnu.* »⁶

Le témoignage de Mohamed nous montre également qu'on ne peut assigner chacun à une culture qui serait sa culture d'origine, de manière générale, en musique comme dans n'importe quel autre domaine.

4 D'origine congolaise et vivant depuis l'âge de 2 ans en France, les chansons de Maître Gims sont tour à tour ou simultanément qualifiées de rap, pop-rap, pop latino, R&B ou électro.

5 Pascale JAMOUILLE, *Par-delà les silences. Non-dits et ruptures dans les parcours d'immigration*, La Découverte, 2013.

6 François LAPLANTINE et Alexis NOUSS, *Le métissage*, Flammarion, 1997 (dernière réédition : Téraèdre, 2011).

Seniha, née à Ikonomovo (Bulgarie) en 1989



«C'est avec fierté que je vous présente la chanteuse populaire Valya Balkanska (Валя БАЛКАНСКА) car elle a une chanson qui a été gravée sur un disque Voyager Golden Record envoyé dans le cosmos en 1977 à bord de deux navettes spatiales. C'est pour nous une gloire nationale! Cette chanson s'appelle Izlel je Delyo Hajdutin (Излеп е Делю хайдутин) (1977).

J'aime beaucoup écouter les chansons traditionnelles bulgares comme par exemple celles de Nadka Karadzova (Надка КАРАДЖОВА) ou de Todor Petrov Kolev (Тодор КОЛЕВ) qui était aussi acteur. Il y a aussi des chanteurs plus modernes qui font une belle carrière internationale: Lili Ivanova (Лили ИВАНОВА) qui a même sorti un album en français, Au nom de la foi (2010) – tous les Bulgares connaissent sa chanson Vetrove (Ветрове) (2007) –, Slavi Trifonov (Слави Трифонов), Vassil Naydenov (Васил Найденов), ou encore la chanteuse Gloria (Глория).

Cet été, je me suis promenée dans de très belles grottes que nous avons en Bulgarie. C'est un endroit touristique. J'y ai découvert un musicien qui jouait de la cornemuse traditionnelle (gaita). J'étais très émue de l'entendre jouer avec cet instrument. Je l'ai filmé avec mon GSM pour le montrer à mon père. Mon père a vraiment apprécié car cela lui rappelait sa jeunesse et les nombreux bergers qui en jouaient dans les montagnes. Mon frère a aussi fait un remix de la chanson.

En Bulgarie, je n'écoutais jamais des chansons en français. Je me souviens seulement d'une chanson de Lara Fabian qui passait beaucoup à la télé. La chanson disait 'Je t'aime'. À la télévision turque, j'ai entendu une petite fille la chanter. Valentin Poenariu, un petit garçon, chante aussi cette chanson dans un concours à la télévision roumaine (visible sur Youtube).

Maintenant, j'ai plein de chansons dans mon GSM, surtout en anglais et parfois en espagnol. En français, j'aime beaucoup les chansons du rappeur Maitre Gims, comme Bella (2013). »

De même âge que Mohamed mais contrairement à lui, Seniha puise ses références musicales essentiellement dans son pays d'origine, à la fois dans les chansons traditionnelles bulgares et dans des chansons plus récentes. Cette différence s'explique sans doute, au moins en partie, par les histoires différentes de leurs pays d'origine respectifs. Alors que le Maroc a été sous protectorat français et espagnol de 1912 à 1956 et que le français y est depuis très présent, la Bulgarie a été sous influence soviétique depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale et la langue bulgare s'écrit, tout comme le russe, avec l'alphabet cyrillique.

Excepté la chanson de Lara Fabian que Seniha a entendue à la télévision bulgare, c'est vraisemblablement son arrivée en Belgique qui l'a conduite à entrer en contact avec des chansons d'autres origines, chansons en langue française mais aussi en anglais et en espagnol, via son smartphone, petit appareil qu'on emmène partout et qui aujourd'hui rend « gratuitement » accessible une infinité de chants et de musiques du monde. Et ce même si les plus commerciales restent les plus disponibles et les plus accessibles du fait des algorithmes qui gèrent le « big data », ces algorithmes nous proposant toujours ce qui ressemble ou est très proche de ce que nous connaissons déjà, nous empêchant de ce fait de faire des découvertes résolument nouvelles. Néanmoins, sans les possibilités offertes par son GSM, Seniha aurait probablement un univers musical beaucoup plus restreint aujourd'hui. Elle partage d'ailleurs avec Mohamed un goût pour Maître Gims. Ce qui ne l'empêche pas de garder un intérêt et un attachement particulier à la musique de son pays. En témoigne son émotion à écouter, lors de récentes vacances au pays, un joueur de cornemuse traditionnelle et le plaisir qu'elle a eu à la partager avec son frère et son père.

Bien que s'étant élargi plus récemment, l'univers musical de Seniha fait preuve, tout comme celui de Mohamed, d'un métissage mais sur base d'un ancrage « identitaire » qui semble plus marqué. C'est cependant dans le présent, point de tension entre le passé et le futur, qu'est en train de se remodeler son univers musical. *« Le temps du métissage est le présent puisque, constamment renouvelé, il assure la permanence des créations et des rencontres. C'est aussi en lui-même un temps métis puisqu'il accueille la jonction du passé et du futur, tension qui le constitue. Le métissage, cependant, appelle une mémoire*

ou, plutôt, des mémoires.» Mémoires au sein desquelles «chaque élément conserve son identité, sa définition en même temps qu'il s'ouvre à l'autre»⁷.

Homaira, née à Kaboul (Afghanistan) en 1966

«Je vais vous présenter Ahmad Zahir. C'est un chanteur afghan né en 1946 dans une famille pachtoune. Il a été très important dans ma culture.



Il a révolutionné la musique afghane en mélangeant la musique moderne et traditionnelle. On disait de lui qu'il avait une voix en or. Venant d'une famille privilégiée (fils d'un médecin personnel de la famille royale), il a amélioré la situation des musiciens. Avant, dans les familles afghanes, on ne respectait pas beaucoup cette profession. Il a créé une école de musique à Kaboul en 1974. De nombreux musiciens d'Iran, d'Ouzbékistan, de Turkménistan et d'ailleurs sont passés par là pour se perfectionner. Je ne sais pas si cette école existe encore.

Il chantait en dari (le farsi a un accent un peu différent). Je lui connais une seule chanson en pachtoune.

Chaque été, il donnait des concerts à Kaboul. Mes frères partaient au concert de leur côté avec leurs amis. Avec mes parents et mes sœurs, je l'ai vu chanter sur une scène, en plein air sur une grande place (Tchaman Ouzouri). Il chantait très bien. Encore maintenant, j'aime bien l'écouter.

À la télévision, il existe seulement deux enregistrements où on le voit chanter : Laily Laily Jan et Khuda Bowad Yaret (1978).

Peu de temps après, le 14 juin 1979, ce grand chanteur a été assassiné, à l'âge de 33 ans. Une grande foule a participé à ses funérailles⁸. Tout le monde a laissé son travail, les vieux comme les jeunes... C'était un grand scandale, cette

⁷ François LAPLANTINE et Alexis NOUSS, op. cit.

⁸ www.youtube.com/watch?v=WTXydQdDvQo

mort. Sur une vidéo de Youtube qui montre des images de son enterrement, on l'entend chanter une chanson qu'il avait écrite : 'Un jour, je serai mort, je serai séparé de mes amis, de ma famille, je suis triste...' (Marge Man Roze Fara Khahad Rasid'). Sur cette vidéo, on voit un beau monument funéraire blanc qui a été dynamité par les talibans. Maintenant, il est interdit de chanter, c'est 'harām'. Dans une autre vidéo⁹, on entend une chanson où il dit : 'Ne vis pas comme un esclave dans la vie...'

Les talibans ont tout détruit. Avant, nous nous promenions en famille près des palais remplis de fleurs magnifiques et leur odeur nous plaisait beaucoup. Il ne reste rien. Les quartiers résidentiels sont en ruine.

Maintenant, je n'écoute plus souvent les chansons afghanes. Je suis en Belgique depuis 2008. Tous les dimanches, j'écoute des chansons françaises pour améliorer ma connaissance de la langue. J'aime beaucoup Michel Fugain et sa chanson C'est un beau roman. Je l'ai découverte en cherchant sur internet. J'aime aussi sa chanson Jusqu'à demain peut-être. Mes trois fils se moquent un peu de moi car j'écoute des chansons trop romantiques. Ils disent que je suis trop 'vieille' pour ça. Moi, je pense qu'il n'y a pas d'âge!»

D'une vingtaine d'années plus âgée que Mohamed et Seniha, Homaira a, comme Seniha, commencé par développer sa culture musicale dans le contexte de sa culture d'origine. Mais contrairement à elle, elle a vécu une et même deux ruptures politiques et sociales qui ont entraîné des ruptures culturelles. D'abord l'avènement de l'ère communiste en 1978 à l'origine d'une purge des intellectuels contre laquelle Ahmad Zahir, son chanteur favori, protesta dans ses chansons. Lorsqu'il trouva la mort en 1979, le jour de son anniversaire, dans un accident de la circulation, de nombreuses personnes furent convaincues que ce fut un assassinat maquillé en accident, commandité par le régime. Ensuite, l'avènement du régime théocratique des talibans qui prirent le pouvoir en 1996 et imposèrent un profond vide culturel : théâtre, cinéma, télévision et ordinateurs furent interdits tout comme devint illégale la possession d'appareils photo et de magnétoscopes. Les talibans faisaient également vérifier que l'on n'écoutait pas de musique dans les

9 www.youtube.com/watch?v=bi0hthp2_no

maisons ou au cours des mariages... C'est dans ce contexte qu'ils détruisirent le monument funéraire d'Ahmad Zahir.

Aujourd'hui, Homaira semble partagée. Dans son témoignage, à propos d'Ahmad Zahir, elle dit à la fois « *encore maintenant, j'aime bien l'écouter* » et « *maintenant, je n'écoute plus souvent les chansons afghanes* », comme si, bien qu'elle continue à aimer ses chansons, elle s'empêche de les écouter de peur que cela ne réveille chez elle des souvenirs trop douloureux.

L'histoire d'Homaira, comme d'autres, illustre la notion de biographie telle que la conçoit Hervé Adami, non pas simple récit de vie, mais « *mise en perspective sociale et historique de parcours concrets d'individus concrets* » : « *J'entends la biographie comme l'analyse des rapports dialectiques, c'est-à-dire des rapports à la fois d'unité et de contradictions, d'interactions permanentes entre la singularité profonde des individus et de leurs parcours et les déterminations économiques et sociales à l'œuvre dans la construction de leurs vies.* »¹⁰ Autrement dit : « *Il n'est rien dans les individus, fût-ce le plus directement neurobiologique, qui ne porte en profondeur les marques de la formation et de l'histoire sociale qui sont les siennes, mais leur individualité psychique même, dans ce qu'elle a de proprement humain, se constitue à travers l'appropriation inépuisablement originale de cette formation et de cette histoire.* »¹¹ Le parcours d'Homaira est effectivement fait de continuité et de ruptures, d'unité et de contradictions où interfèrent des éléments qui lui sont imposés par le contexte sociopolitique, et peut-être aussi socioéconomique (nous n'avons pas d'information là-dessus). Il porte les marques de l'histoire sociale de l'Afghanistan.

Homaira dit également qu'aujourd'hui elle écoute de la chanson française pour améliorer sa connaissance de la langue. Elle fait des recherches sur internet pour découvrir de nouvelles chansons. À travers l'extension de son univers musical, elle développe des compétences linguistiques qui lui permettront d'entrer plus facilement et plus qualitativement en contact, en

¹⁰ Hervé ADAMI, *Parcours migratoires et intégration langagière*, in Jean-Marc MANGIANTE (dir.), *L'intégration et la formation linguistique des migrants. État des lieux et perspectives*, Artois Presses Université, 2011, pp. 37-54 (en ligne : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00576868/document>).

¹¹ Lucien SÈVE, *Penser avec Marx aujourd'hui. T2 : « L'homme » ?*, La Dispute, 2008, p. 111. Cité par Hervé Adami, op. cit.

relation avec l'environnement extérieur. Le témoignage suivant, celui d'Ayse, sera essentiellement axé sur le développement des compétences linguistiques.

Ayse, née à Karaman, près de Konya (Turquie) en 1989



«J'ai rencontré mon mari chez mon oncle. Il habitait en Belgique mais venait souvent en vacances en Turquie. Je ne parlais pas du tout français. Je me suis mariée et je suis venue vivre à Bruxelles. Mon mari écoute beaucoup les chansons françaises. Il écoute toujours la radio dans la voiture, surtout Radio Nostalgie et La première aussi. Il écoute aussi parfois du jazz. À la maison, on regarde la télévision en français. Dans notre appartement, il n'y a pas les chaînes turques. C'est mieux pour moi, sinon je pourrais regarder la télévision en turc et je ne parlerais toujours pas français. C'est mon mari qui a eu cette bonne idée. Il en a parlé avec moi et j'ai été d'accord. Par contre, ma belle-famille a les chaînes turques.

Je regarde des émissions en français, par exemple des anciennes séries comme la série américaine Colombo. Mon fils aussi apprend beaucoup de choses avec les dessins animés.

Quand je suis arrivée en 2007, il y avait encore les cassettes audio. Après, on a acheté des CD. Mais on aime bien garder nos anciennes cassettes!

Dans ma famille, personne ne parle français, donc je ne connaissais pas les chansons françaises. En Turquie, après les fiançailles, j'ai entendu des chansons françaises. J'ai demandé à la lune (2002) du groupe Indochine est une des premières chansons que j'ai entendues. Ça reste une chanson que j'aime bien. Dans la voiture, mon mari m'en a fait écouter beaucoup. Je n'arrive pas à retenir tous les titres.

Mon mari m'a poussé à être autonome. Il me demandait d'aller toute seule à la commune. Il me poussait à sortir de la maison, me conseillait de suivre des cours. Pour l'instant, je n'écoute plus beaucoup les chansons turques.

La chanson Avec le temps chantée en 1971 par Léo Ferré me plaît. C'est parfois un peu difficile mais quand je ne comprends pas les mots, je cherche leur signification. Dalida la chante aussi en italien: Col tempo (1972). Ne me quitte pas (1959) de Jacques Brel est aussi une très belle chanson.

J'adore L'été indien (1975) qui est une chanson que mon mari m'avait fait découvrir. J'aime aussi la chanson de Dalida Paroles, paroles. Cette belle chanson est traduite en turc Palavra, palavra (1975) par Adja Pekkan. Elle la chante en compagnie de l'acteur Cuneyt Turel. J'avais présenté en classe sa chanson très populaire en Turquie Petrol (représentant la Turquie au Concours Eurovision de 1980) ainsi que la version qu'elle chante en français Le roi du pétrole (1980).

Sezen Aksu est également une autre superstar en Turquie. Elle doit venir en concert au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles dans le cadre du Festival Euro-palia Turquie.

De temps en temps, je vais voir sur internet les chansons qu'on a découvertes en classe! J'adore la voix d'Edith Piaf. Je me souviens de La bohème, La vie en rose, Alexandrie Alexandra...

J'ouvre les vidéos, je regarde les chanteurs. J'écoute quand je suis dans la cuisine. J'ouvre l'ordinateur et je les écoute en préparant le repas.

J'habite dans la chaussée de Haecht. Il y a beaucoup de bruit, surtout le week-end. J'aimerais habiter dans un endroit plus calme. Mais mon mari est le dernier enfant de la famille ; traditionnellement, c'est celui qui reste habiter avec sa famille. On n'a pas vraiment le choix. Alors, dans mon appartement, j'oublie tout en écoutant des chansons...»

De 23 ans plus jeune qu'Homaira (elle pourrait être sa fille) mais arrivée en Belgique juste un an avant elle, Ayse est encore plus clairement orientée vers l'apprentissage de la langue. Poussée et encouragée par son mari, elle est très engagée dans un processus de prise d'autonomie et d'intégration. Les chansons qu'elle cite, celles qu'elle dit aujourd'hui aimer, sont toutes des chansons écoutées et analysées avec le groupe: signe qu'Ayse participe à ce projet avec beaucoup d'enthousiasme? qu'elle trouve du plaisir à découvrir de nouvelles chansons? que leur écoute lui permet d'améliorer son français?

Contrairement à Homaira, si Ayse n'écoute plus beaucoup les chansons de son pays, cela ne semble pas être la conséquence d'une tension douloureuse avec son histoire, mais parce qu'elle est tout entière orientée vers l'intégration en Belgique, intégration freinée du fait qu'elle ne peut pas choisir son lieu d'habitation puisque la tradition familiale veut qu'elle habite chez ses beaux-parents, dans un quartier où les Belges d'origine sont plutôt rares¹². Elle dit vouloir habiter un quartier plus calme, mais est-ce la seule raison pour laquelle elle aimerait déménager ? En effet, quand elle dit qu'elle « *oublie tout en écoutant des chansons* », ce « tout » signifie-t-il seulement un lieu bruyant ? ne désigne-t-il pas aussi un environnement qui l'étouffe, qui ne lui permet pas l'intégration et l'autonomie dont elle rêve ? Seule Ayse pourrait répondre à ces questions...

Roby, née à Lierneux (Belgique) en 1944



Parmi les participant-e-s, il y avait aussi Roby, la doyenne du groupe, âgée de 70 ans au moment du projet. Elle a présenté une chanteuse et un chanteur belges : Tonia, une chanteuse peu connue qui, avec *Un peu de poivre, un peu de sel*, a gagné le Concours Eurovision de la chanson en 1966, et Jacques Brel... bien plus connu mais que certains du groupe ont découvert à travers le projet. Choisie par Roby, sa chanson *Ne me quitte pas* (1959) a eu ensuite plusieurs interprètes, par exemple le chanteur turc Zeki Müren qui l'a reprise sous le titre *Beni Terketme* en 1972.

Dans la brochure, Roby décrit beaucoup plus largement son univers musical¹³, principalement francophone, de *J'ai sauté la barrière*,

¹² Voir la vidéo *Où sont les Belges ?* réalisée par les participantes aux tables d'expression citoyenne de l'asbl EYAD (en collaboration avec l'asbl Média Animation) qui témoigne de la non-mixité de certains quartiers bruxellois (téléchargeable : www.eyadasbl.be/outils-a-partager). Voir également l'article présentant le projet qui a abouti à la réalisation de cette vidéo, pp. 94-105 de ce numéro.

¹³ Le témoignage de Roby, trop long pour être reproduit ici, se trouve pp. 38-40 de la brochure.

hop-là (1938) de Charles Trenet, son premier disque, à *Phébus et Borée* (1971) de Robert Charlebois. De la chanson en anglais ? Roby en a aussi écouté mais, à l'époque, « *il n'y avait pas tellement de chansons anglaises* ». Elle cite notamment Harry Belafonte, les Peter Sisters, Joan Baez... Et ajoute : « *Quand les Beatles et les Rolling Stones ont explosé, j'étais déjà casée et un peu calmée.* »

Pour Roby, c'est davantage la participation à ce groupe qui témoigne de son ouverture à d'autres univers, alors qu'elle semble avoir vécu dans un espace-temps plutôt homogène, lui donnant beaucoup moins qu'aux autres l'occasion de se frotter et se confronter à l'altérité.

La compétence culturelle

Dans son article *La compétence culturelle et ses composantes*¹⁴, Christian Puren propose une « définition par extension » de la compétence culturelle, c'est-à-dire une définition par l'énumération de ses composantes : transculturelle, métaculturelle, interculturelle, pluriculturelle, coculturelle.

Le projet *Ambassadeurs de la chanson* a-t-il été l'occasion pour chacun-e des participant-e-s de développer une ou plusieurs des composantes de la compétence culturelle telles que définies par cet auteur ? À la lecture des différents récits, les conditions semblaient réunies pour que les composantes suivantes puissent se développer :

– *la composante transculturelle: partage de valeurs générales au-delà des valeurs spécifiques à chacun, ce qui nécessite d'avoir préalablement reconnu l'autre comme un être humain et un être culturel à part entière, comme soi-même, et de considérer que toute culture est susceptible d'enrichir toute autre, ce qui correspond à la mise en œuvre de valeurs universelles (d'où le terme « transculturel »).* Cette composante est un préalable à la composante interculturelle. *Activité de référence: reconnaître.*

Par ce projet, tou-te-s ont pu se reconnaître comme ayant des connaissances

¹⁴ Christian Puren, *La compétence culturelle et ses composantes*, in *Savoirs et Formations*, AEFTI, n°3/2013, pp. 6-15 (en ligne : www.christianpuren.com/mes-travaux/2013c).

et des goûts musicaux¹⁵. Et, même si les connaissances et les goûts respectifs divergeaient, tou-te-s ont pu se reconnaître comme partageant un intérêt pour la musique, source de plaisir mais aussi porteuse de messages, source d'apprentissage sur l'histoire, la vie d'ici et d'ailleurs, utile également dans l'apprentissage d'une langue étrangère ou seconde.

– *la composante métaculturelle: développement de sa connaissance de la culture des autres, en mobilisant les connaissances déjà acquises. Activités de référence: repérer, analyser, interpréter, extrapoler, réagir, juger, comparer, transposer.*

Les échanges réalisés au sein des ateliers ont notamment eu comme effet de permettre à chacun-e d'améliorer sa connaissance d'autres cultures, plus précisément d'univers musicaux différents du sien, voire de se trouver des points communs avec d'autres.

– *la composante interculturelle: établissement de contacts positifs entre des personnes ayant des référentiels culturels différents. Activités de référence: rencontrer, découvrir.*

Les ateliers ont permis de rencontrer l'autre, d'apprendre à le connaître par et sans doute aussi au-delà de ses références musicales.

Dans ce projet, la multiculturalité n'était pas que le fait de la diversité des origines des participant-e-s mais aussi de la diversité des âges (de 18 à 70 ans). L'existence de goûts communs était peut-être davantage un fait générationnel que la résultante d'une origine commune. Ainsi, outre Mohamed (marocain de 27 ans) et Seniha (bulgare de 25 ans), Saloua (19 ans, d'origine marocaine mais ayant vécu en Espagne dès l'âge de deux ans) dit aussi apprécier

¹⁵ À l'exception d'une participante, Döne, qui n'a jamais fréquenté la musique, ni par l'écoute (« Je n'ai pas écouté de musique quand j'étais jeune»), ni par la pratique (« Je ne chante jamais, ça ne vient pas de l'intérieur de moi»). Dans son témoignage, elle raconte que sa vie a toujours été orientée vers le devoir, les tâches à accomplir – dans son enfance, la préparation du repas, le ménage et le repassage à faire après l'école ; ensuite, l'éducation des enfants après un mariage arrangé par les parents – sans jamais penser à elle, sans jamais s'autoriser à se faire plaisir. C'est sur le conseil de son psychiatre que Döne a participé aux ateliers. Gageons qu'elle ait pu, à l'écoute des chansons et du partage des univers musicaux des uns et des autres, s'être découvert une envie musicale...

le rappeur d'origine congolaise, Maître Gims, appartenant à la même génération que Mohamed et Seniha. Assez logique dans un monde où la diffusion musicale n'a plus de frontières, comme c'était davantage le cas du temps de la jeunesse de Roby dont le référentiel musical s'arrête au début des années 1970, soit avant l'avènement des « nouvelles technologies de l'information et de la communication ».

Que s'est-il concrètement passé dans le groupe au niveau trans-, méta- et intergénérationnel? Quel écho l'univers musical de Saloua, qui écoute du reggae, du ska, du rap, du rock en espagnol mais aussi en anglais, ainsi que des rappeurs français, a-t-il eu sur ses ainé-e-s? Comment les slams *Midi 20* et *Voyage en train* (2006) de Grand Corps Malade, amenés par l'animatrice, comment les chansons *Vetrove* (2007) de Lili Ivanova, présentée par Seniha, et *Las estrellas del cielo* (2014) de Green Valley, présentée par Saloua, ont-elles été reçues par les plus âgé-e-s? Inversement, quel écho l'évocation des chanteurs que Roby écoutait dans sa jeunesse – Maurice Chevalier, Luis Mariano dont le groupe a écouté et analysé *Le chanteur de Mexico* (1951), Line Renaud,... – a-t-il eu auprès des autres participant-e-s? Des ponts transgénérationnels se sont-ils construits? Jusqu'où les participant-e-s ont-il-elle-s pu partager¹⁶ leurs préférences musicales respectives, mettre en perspective les différences de contextes musicaux, mais aussi peut-être plus largement de contextes sociaux et culturels, passés comme présents? Avec quelles ouvertures et/ou quelles limites, quels fossés franchis ou non franchis par les uns et les autres?

Revenons à F. Laplantine et A. Nouss¹⁷ qui disent à propos du métissage que « *n'étant pas identité, il n'est pas non plus altérité, mais identité et altérité entremêlées, y compris en liaison avec ce qui refuse le mélange et cherche à démêler.* » « *Il suppose non pas du plein et du trop plein, mais aussi du vide, non pas seulement des attractions, mais [aussi] des répulsions, non pas exclusivement des conjonctions, mais [aussi] des disjonctions et de l'alternance.* *Le*

¹⁶ Au double sens du terme : mettre en partage mais aussi s'intéresser à ce que l'autre met en partage, et au-delà à ce qui le porte ou l'a porté vers ses choix musicaux.

¹⁷ Op. cit.

métissage n'est pas la fusion, la cohésion, l'osmose, mais la confrontation, le dialogue. » « *Transitoire, imparfait, inachevé, insatisfait, le métissage est toujours dans l'aventure d'une migration, dans les transformations d'une activité de tissage et de tressage qui ne peut s'arrêter. C'est dire combien cette notion est éminemment contradictoire. Elle ne peut être mobilisée comme une réponse, car elle est la question elle-même qui perturbe l'individu, la culture, la langue, la société dans leur tendance à la stabilisation.* » C'est cela aussi qui est en jeu dans l'interculturel et c'est cela qui fait que ce qui sort d'un projet comme *Les ambassadeurs de la chanson* est quelque part indéterminé et en devenir.

Dans son travail de décodage de la compétence culturelle, Christian Puren distingue encore deux composantes, indispensables « *pour être culturellement compétent dans un agir de longue durée comme peut l'être le 'faire société' avec d'autres citoyens, le travail professionnel ou encore l'apprentissage collectif d'une langue-culture étrangère* » :

– *la composante pluriculturelle: lorsqu'ils se maintiennent dans la durée au sein d'une société ou d'un groupe multiculturel, les contacts interculturels amènent à devoir gérer le vivre ensemble, à se mettre d'accord sur des attitudes et des comportements acceptables par tous. Activité de référence: cohabiter.*

Un projet qui se déroule sur 30 ateliers amène inévitablement des questions de vivre ensemble, quel que soit le groupe et quel que soit le projet. Difficile en effet d'imaginer que le groupe n'ait dû, à un moment où l'autre, établir des règles de vie, discuter d'attitudes ou de comportements qui posaient problème au groupe, qui le freinaient ou l'empêchaient de fonctionner...

– *la composante coculturelle qui consiste à adopter et/ou à créer une culture d'action commune avec des personnes de cultures différentes devant mener ensemble un projet commun. Activité de référence: coagir.*

Si mener ensemble ce projet et le faire aboutir constitue une action commune, si le groupe a été copporteur du projet avec l'animatrice du groupe, si ses membres se sont sentis engagés et se sont investis personnellement tout au long du processus, même si, comme dans tout groupe, l'énergie investie différait de l'un-e à l'autre, alors on peut penser que la dimension coculturelle a également été mise en travail au sein du groupe.

Cultures, biographies et métissage musical·e·s

Les participant·e·s au projet, devenu·e·s pour un temps « ambassadeur·rice·s de la chanson », témoignent d'univers musicaux diversifiés. Il·elle·s développent leurs goûts musicaux en puisant dans différents horizons sans se soucier des frontières culturelles ou langagières. Même si leurs premiers contacts avec la musique sont liés à leurs lieux de vie, aux goûts de leurs parents, à ce que diffusait la radio ou la tv de leur enfance et de leur jeunesse, presque tous ont élargi leurs horizons en lien avec la migration, l'abolition des « frontières musicales » par l'arrivée du numérique, le mariage, etc. On ne peut donc parler de « cultures » musicales¹⁸ mais plutôt de « biographies » musicales, au sens donné par Hervé Adami, et de « métissage » musical, dans la filiation des propos de Pascale Jamouille, François Laplantine et Alexis Nouss.

Dans l'atelier, chacun a partagé cet univers personnel, l'a communiqué aux autres par la parole et en leur faisant écouter une chanson de son choix. Cette mise en partage était source de nouveaux métissages, indéterminés puisque le choix d'une chanson par un membre du groupe ne dit rien, ne prédit rien de la manière dont les autres la réceptionneront, dont elle entrera en résonance ou en dissonance avec leur propre univers musical : « *Dans la communication, la construction des messages est peut-être volontaire et prévisible mais le sens qu'ils prendront ne l'est pas puisqu'il est soumis aux aléas de la transmission et de la compréhension. Tout acte de parole ou d'écriture est donc métis puisqu'il y a une inter-locution.* »¹⁹

Enfin, le fait même de la rencontre de l'autre, des autres, du groupe est source de métissages, tout autant imprévisibles car on ne peut préjuger de ce qui sortira d'une rencontre : « *La rencontre surgit, comme l'évènement, et assure la parité des partenaires. (...) Le modèle de la rencontre n'a rien de l'art du rendez-vous. La rencontre ne s'annonce pas plus qu'elle ne se prépare. (...) On n'arrive jamais à une rencontre, une rencontre, toujours, vous arrive.* »²⁰

¹⁸ Ce qui n'enlève évidemment rien au fait qu'à travers ce projet, les participant·e·s ont développé des compétences culturelles.

¹⁹ François LAPLANTINE et Alexis NOUSS, op. cit.

²⁰ Ibid.

Dans le métissage, tout est donc mouvement, décomposition/recomposition, devenir... : « *La dimension temporelle est ce qui distingue le métissage d'autres formes de mélange, telles le mixte ou l'hybride, qui peuvent être saisies statiquement. Parce qu'il n'est pas état mais qu'il est une condition, une tension qui ne doit pas être résolue, le métissage est toujours en mouvement, animé alternativement par ses diverses composantes. Sa temporalité sera celle du devenir, constante altération, jamais achevée, une force qui va, le vecteur des changements incessants qui font l'homme et le réel. (...) S'il est tourné vers l'avenir, le métissage ne saurait y compter ni préjuger des résultats : une rencontre peut ne pas avoir de lendemain. Qui se ressemble ne s'assemble pas forcément et qui s'assemble ne se ressemble pas nécessairement. Le devenir jamais ne se devine : telle est la dynamique, vibrante et fragile du métissage.* »²¹

Sylvie-Anne GOFFINET

Lire et Écrire Communauté française

À partir de la brochure « Les ambassadeurs de la chanson »

publiée par l'asbl EYAD à la suite du projet éponyme

Un autre projet d'EYAD – La Maison de Turquie asbl est présenté dans la brochure **Motifs kilims. Héritage culturel.**

Ce projet autour s'est déroulé en trois phases, de 2011 à 2015.

Le travail autour des motifs kilims, patrimoine plus vaste que la seule Turquie, a été à l'origine d'une prise de conscience de cet héritage culturel par les participantes, turques nées ici ou arrivées très jeunes en Belgique, qui en ignoraient souvent la valeur.

Il a également permis des échanges interculturels, en particulier avec des femmes originaires du Maroc.

Enfin, le projet a donné lieu à des expositions, notamment dans le cadre d'Europalia Turquie Schaerbeek, invitant les visiteurs à découvrir la richesse de cet art ancestral.

Brochure également téléchargeable : www.eyadasbl.be/outils-a-partager

21 Ibid.

Quelques balises pour rendre plus interculturel un projet d'intégration à dimension collective

Dans le cadre de sa politique d'intégration des personnes étrangères, la Région wallonne propose un appel à projets d'Initiatives Locales d'Intégration (ILI) qui comporte plusieurs axes de travail dont le FLE, la citoyenneté et l'interculturalité.

Afin d'aider les porteurs de projets du secteur à élaborer et mettre en œuvre des projets interculturels, les Centres Régionaux d'Intégration (CRI), ont décidé, via le Dispositif de soutien des CRI (DisCRI), d'offrir aux professionnels du secteur, une formation intitulée *Comment rendre un projet d'intégration plus interculturel*. Cette formation, qui se base sur les principes de l'andragogie, valorise l'intelligence collective et la coconstruction des connaissances et des pratiques à partir des représentations et des expériences des participants.

Par Dr. Dina SENSI

Cet article présente une synthèse des résultats obtenus après six modules de formation intitulés *Comment rendre un projet d'intégration plus interculturel*, qui se sont déroulés dans les différents territoires des Centres Régionaux d'Intégration (CRI).

Une définition partagée de l'interculturalité

Grâce à la technique d'élaboration de cartes conceptuelles, les groupes ont construit une définition de l'interculturalité partagée par les professionnels participant à la formation.

En préalable, il est nécessaire de distinguer les concepts de **multiculturalité** et d'**interculturalité** :

- La multiculturalité est un FAIT social : toutes les sociétés actuelles sont multiculturelles car elles se composent de personnes et de groupes porteurs de cultures différentes et multiples.
- L'interculturalité va au-delà – puisqu'elle constitue un PROJET social qui sous-entend et implique une vision sociétale – des valeurs, des résultats concrets, des processus à mettre en place et des aptitudes et des compétences à développer.

La **vision sociétale** s'exprime par un renforcement de la démocratie et de la cohésion sociale, l'acquisition des droits fondamentaux pour tous et de manière durable, le respect de la déclaration universelle des Droits des Êtres Humains, la lutte contre les préjugés, les stéréotypes et toute forme de discrimination...

Les **valeurs** défendues par l'interculturalité sont l'humanisme, l'équité, l'égalité, la justice pour tous, la solidarité, le respect de la vie, « la terre n'appartient pas aux hommes, elle les accueille », la diversité est vécue comme une richesse...

Les **aptitudes** nécessaires à l'interculturalité sont l'ouverture, la bienveillance, l'écoute, la curiosité bienveillante, le non-jugement, la reconnaissance de la valeur de l'Autre et des cultures qui le traversent...

Les **processus** à mettre en œuvre demandent de l'engagement de la part des acteurs en présence. Ils se caractérisent par la rencontre, le dialogue,

l'échange, le partage, la coconstruction collective d'un changement social, l'identification et la valorisation tant des ressemblances que des différences entre les personnes d'origines culturelles différentes. Et surtout, ils se caractérisent par les trois mouvements fondamentaux de la démarche interculturelle proposée par Margalit Cohen-Emerique: la décentration, la compréhension du système de l'Autre et la négociation du vivre ensemble.

Lors des formations, il est apparu clairement que certains participants, qui n'avaient pas suivi de formations préalables à l'interculturalité, avaient une représentation incomplète des processus à mettre en œuvre en les réduisant au deuxième mouvement de la démarche, c'est-à-dire « écouter, comprendre et accepter l'Autre »¹.

Bien que déjà positive, cette représentation oublie néanmoins deux fondements de la démarche :

– Le premier est que « je ne peux comprendre la complexité de l'Autre que si je comprends ma propre complexité », c'est pourquoi il est nécessaire de pratiquer de manière constante la décentration, c'est-à-dire s'interroger sur qui je suis, d'où je viens, quelles sont mes valeurs, mes préjugés, mes zones sensibles (les sujets qui me font basculer dans mes émotions), les sujets sur lesquels je suis prêt-e ou pas à négocier...

– Le second est que l'Autre est le partenaire avec lequel je vais négocier le vivre ensemble, c'est-à-dire que l'Autre n'est pas celui qui doit s'adapter à ma manière de vivre mais nous allons ENSEMBLE décider comment nous allons créer un NOUVEAU vivre ensemble riche de nos besoins communs et de nos apports mutuels.

Cela nous amène à identifier les résultats concrets attendus par la démarche interculturelle: il s'agit bien de construire un vivre ensemble commun ou « *l'intégration est un processus dynamique, à double sens, de compromis réciproque entre tous les immigrants et résidents des États membres* »².

1 Ce constat nous a dès lors amenée à proposer aux participants des exercices de décentration tout au long des trois jours de formation.

2 Il s'agit du premier des principes communs de base de la politique d'intégration des immigrants dans l'Union européenne définis par le Conseil Justice et affaires intérieures en novembre 2004 (europa.eu/rapid/press-release_MEMO-05-290_fr.htm?locale=FR).

Et c'est notamment grâce à des projets d'intégration interculturels que des résultats concrets seront visés et atteints.

L'interculturalité dans un projet d'intégration

Le partage des projets amenés par les participants a permis d'identifier deux types de projets :

1. Les projets spécifiquement interculturels (approche dite spécifique) : il s'agit de projets proposant des actions visant spécifiquement l'amélioration du vivre ensemble dans la diversité.

Exemples :

- Un projet d'éducation à la diversité et à la lutte contre les préjugés et le racisme dans une maison de jeunes ou dans une maison de quartier.
- Un projet de formation visant l'acquisition de compétences interculturelles pour un groupe de professionnels dans une administration ou un CPAS.

2. Des projets d'intégration que l'on veut rendre plus interculturels (approche dite mainstreaming) : il s'agit de projets concernant l'intégration des personnes étrangères auxquels on ajoute (ou renforce) la dimension interculturelle.

Exemples :

- Introduire plus de pédagogie interculturelle dans un projet de formation en alpha, en FLE ou en citoyenneté.
- Revisiter les contenus et les modes de communication vers un public diversifié.
- Transformer une fête multiculturelle en rencontre interculturelle dans un quartier.
- Utiliser la démarche interculturelle dans la mise en œuvre d'un projet d'action collective dans un quartier (un jardin communautaire, la réhabilitation d'un espace public...).

Différents niveaux de complexité d'actions interculturelles

Le partage d'expériences nous a également permis d'identifier différents niveaux de complexité d'actions pour travailler avec la démarche interculturelle dans un projet.

La liste suivante permet de comprendre ces différents niveaux de complexité, du plus simple au plus complexe :

- Organiser une rencontre, un évènement ponctuel entre différents groupes (tout évènement festif dans une institution ou dans un quartier).
- Transformer de manière durable les pratiques de professionnels travaillant avec des publics diversifiés.
- Transformer un organisme/une institution afin qu'elle devienne plus interculturelle.
- Transformer de manière pérenne le vivre ensemble d'un quartier multiculturel grâce à des actions telles que:
 - Améliorer la sécurité des enfants aux abords des écoles.
 - Améliorer les relations entre les familles et l'école.
 - Mener des actions intergénérationnelles.
 - Créer des activités récurrentes intergénérationnelles et interculturelles.
 - Organiser annuellement un festival du monde.
 - Rendre la bibliothèque de quartier plus interculturelle et en favoriser l'accès à tous.

Une liste d'indicateurs d'interculturalité dans un projet d'intégration à dimension collective

Cette formation n'avait pas pour objectif d'apprendre aux participants à élaborer un projet mais bien à rendre un projet d'intégration à dimension collective plus interculturel. Il a donc été décidé de construire ensemble une liste d'indicateurs qui permettrait d'aider à introduire l'interculturalité dans un projet.

En séance plénière, les participants ont identifié les différentes phases d'élaboration d'un projet. Ensuite, en sous-groupes et pour chacune des phases, ils ont écrit ensemble les indicateurs à partir d'une part des principes de la démarche interculturelle et d'autre part des bonnes pratiques mises en œuvre dans leurs propres projets. Chaque sous-groupe a ensuite présenté son travail aux autres afin de permettre des clarifications, des discussions et l'ajout de dimensions supplémentaires. La grille actuelle reprend les propositions des six modules de formation³.

En voici quelques extraits choisis.

Phase de l'analyse des besoins auxquels veut répondre le projet

Indicateurs d'interculturalité :

- Appliquer la démarche interculturelle dans l'analyse des besoins du public: la décentration, la compréhension du système de l'autre, la négociation du vivre ensemble.
- Se décentrer :
 - Identifier et analyser ses propres besoins en tant que professionnels, en tant qu'équipe et en tant qu'institution (organisme).
 - L'analyse de ces besoins n'est pas le fait d'une seule personne, elle se fait en équipe de manière participative.
 - Faire émerger et analyser les représentations que l'on a, en tant que professionnels, des besoins et des problématiques vécues par les publics visés :
 - Les publics sont considérés comme sujets de leur histoire (c'est-à-dire ni victimes, ni bourreaux, ni infantilisés...).
 - On ne retient pas uniquement les besoins des publics qui rencontrent nos propres besoins de survie.
- Comprendre le système de l'Autre :
 - Faire émerger l'expression des besoins, problématiques et demandes grâce à une démarche participative permettant aux différents groupes visés de s'exprimer.

3 Elle peut être obtenue en contactant le DisCRI (www.discricri.be).

- Intégrer les partenaires potentiels du projet dans cette analyse.
- Ne pas sélectionner ou induire chez le public les besoins qui nous arrangent.
- Négocier le vivre ensemble :
 - Les résultats de l'analyse des besoins et des problématiques sont négociés entre les promoteurs du projet et les représentants des publics concernés.
 - La négociation doit permettre un équilibre gagnant-gagnant entre les différentes parties.

Phase de description des publics visés

Indicateurs d'interculturalité :

- Les publics concernés sont multiples.
- On ne désigne pas le public concerné en utilisant des termes généralisants tels que le public cible, les jeunes, les primo-arrivants... car ces termes sont porteurs de stéréotypes.
- On identifie les différents groupes de publics concernés par le projet selon différents critères tels que l'âge, l'origine, le genre, le statut, la parentalité...
- Les différents groupes sont décrits dans leurs spécificités, leurs difficultés ET aussi leurs ressources.

Phase de définition des finalités, buts et objectifs généraux du projet

Indicateurs d'interculturalité :

- Faire référence aux valeurs et principes fondateurs de la démarche interculturelle : l'égalité, le renforcement de la démocratie directe, l'humanisme, le refus de l'ethnocentrisme, la lutte contre les préjugés, les stéréotypes et le racisme, l'authenticité, l'accueil, l'acceptation des différences, l'ouverture, la curiosité, l'empathie...
- Pour les finalités, utiliser les expressions telles que :
 - Vivre ensemble.
 - Société interculturelle.
 - Cohésion sociale.
 - Intégration comme processus à double sens qui indique les responsabilités tant de la société d'accueil que des migrants.

- Parmi les objectifs généraux:
 - Faire acquérir des compétences interculturelles: la décentration, la connaissance de l'Autre, le décodage culturel, la négociation du vivre ensemble...
 - Valoriser la diversité comme une richesse.
 - Lutter contre les préjugés, les stéréotypes et les discriminations.

Phase du choix des objectifs spécifiques et des résultats attendus

Indicateurs d'interculturalité :

- Ils sont directement issus de l'analyse des problématiques et des besoins à laquelle ont participé les publics.
- Ils expriment des changements concrets dans le vivre ensemble et dans l'acquisition de compétences interculturelles.
- Ils précisent les changements espérés par type/groupe de publics visés et/ou par niveau d'intervention (les personnes, l'équipe, l'institution, le quartier...).

La liste complète des indicateurs (trop longue pour être présentée ici) est revisitée à chaque nouvelle formation et utilisée pour rendre plus interculturels les projets amenés par les participants. Des propositions très concrètes sont élaborées grâce à l'intelligence collective du groupe.

Conclusions

Au terme des six modules de formation, les conclusions les plus fréquemment évoquées par les participants étaient les suivantes :

- Ils ont pris conscience qu'avant la formation, leurs représentations d'un projet interculturel étaient trop réductrices et se limitaient à mettre en place des actions pour « venir en aide » aux personnes migrantes.
- Ce positionnement « d'aide aux personnes » entraîne une relation hiérarchique verticale qui place « l'aidant » en position haute par rapport à « l'aidé », et renvoie systématiquement les migrants à leurs problèmes et difficultés. La démarche interculturelle bouleverse cette représentation et nous amène à penser les relations entre êtres humains de manière horizontale, et à

imaginer des partenariats d'égal à égal entre citoyens actifs et responsables où ni les uns ni les autres ne sont ni VICTIMES, ni BOURREAUX, ni INFANTILISÉS.

– Enfin, la complexité et les implications d'un projet interculturel à dimension collective est telle que les projets ne peuvent plus être rédigés par une ou deux personnes, quelques jours avant la date limite d'un appel d'offre. Ils doivent être préparés plusieurs semaines, voire plusieurs mois à l'avance afin de permettre à tous les acteurs de travailler ensemble et se définir des objectifs communs et fédérateurs.

Dr. Dina SENSI
DisCRI

«Toi, moi et tous les autres, tissons le vivre ensemble»

Il y a quelques années, Lire et Écrire a élaboré une série de huit malles pédagogiques, intitulées *Bienvenue en Belgique*. Ces malles offrent des animations abordant chacune un aspect de l'organisation sociale de la vie en Belgique afin d'«aider les primo-arrivants à s'ouvrir sur leur nouveau lieu de vie, à acquérir des connaissances élémentaires sur son histoire, ses institutions et le fonctionnement de celles-ci, sur ses caractéristiques socioéconomiques, sa vie culturelle, ses normes et ses valeurs fondamentales».

La première malle, *Vivre ensemble*, était davantage destinée à faire découvrir divers aspects de la Belgique qu'à mener une réflexion sur ce que recouvre la notion de vivre ensemble et sur les moyens d'y parvenir. La neuvième malle, dont il est question ici, propose quant à elle de s'atteler collectivement à sa construction.

Par Claire KUYPERS

« Nous devons apprendre aux enfants à vivre ensemble, dans un milieu sans compétition. C'est à travers la rencontre de l'autre que nous nous formons. Sinon, nous ne sommes qu'un vulgaire tas de protons et neutrons. » (Albert Jacquard¹)

Vivre ensemble. On dirait une rengaine, déjà galvaudée. Pourtant, c'est bien la question, ici et maintenant, au sein de la société multiculturelle où nous sommes, dans cette époque chahutée par les crises de toutes natures. L'urgence ne se satisfait pas de bons sentiments.

Lors de la construction des mallettes *Bienvenue en Belgique*², l'objectif était que ces outils contribuent à permettre aux nouveaux arrivants de *« se débrouiller le plus facilement possible dans leur vie quotidienne et qu'ainsi les différences culturelles soient comprises, analysées et vécues comme une source d'enrichissement mutuel »*.

Or, les mallettes distribuées, les formations ad hoc dispensées et évaluées ont fait naître le besoin d'examiner une nouvelle fois ces outils, de les compléter et de les actualiser, mais également d'adopter d'autres angles de vue, de varier les éclairages.

*« Nous vivons un paradoxe : l'Européen d'aujourd'hui voyage beaucoup, l'euro est devenu une réalité dont la plupart se félicitent, Internet est entré dans les mœurs et la dimension de la mondialisation domine la pensée contemporaine. Cependant, les citoyens semblent beaucoup plus attachés à leur identité nationale qu'il y a vingt ans, au point que partout se développent des tentations communautaristes. »*³

Les huit premières mallettes sont conçues dans une visée amplement informative. En outre, si les animations qu'elles contiennent encouragent certainement les échanges, le partage, la découverte et l'ouverture à l'autre, elles ne sont pas exemptes de contenus plus normatifs.

1 Conférence à Laval, 4 novembre 2008.

2 Avec le soutien du Fonds européen Asile, Migration et Intégration (AMIF) et de la Fédération Wallonie-Bruxelles.

3 Simone VEIL, *Une vie*, Stock, 2007.

Ce sont ces constats, notre contexte socioéconomique, politique et environnemental, la démocratie en question(s)⁴, ici comme ailleurs, qui ont présidé au choix de l'édition d'une neuvième mallette: *Toi, moi et tous les autres, tissons le vivre ensemble.*

Destiné à travailler avec des publics très divers – adultes primo-arrivants, scolarisés ou non, personnes analphabètes, élèves du secondaire... –, cet outil pédagogique s'ancre dans les principes de l'éducation permanente « *visant l'analyse critique de la société, la stimulation d'initiatives démocratiques et collectives, le développement de la citoyenneté active et l'exercice des droits sociaux, culturels, environnementaux et économiques dans une perspective d'émancipation individuelle et collective (...)* »⁵.

Au fil des animations, l'intérêt et la créativité stimulés par la diversité des activités (du jeu de rôle à la création de traces pour les archéologues du futur) et des supports (de la chanson française au reportage animalier), il est tout à la fois question pour les participants d'aiguiser leur regard sur le monde, d'interroger pour comprendre, d'échanger, de chercher et de construire ensemble de nouveaux savoirs, préalables essentiels à l'édification de l'analyse et de la pensée critique, et à l'acquisition des langages fondamentaux (oral, écrit, mathématique...).



De nombreux supports à disposition des formateurs.

⁴ Allusion à la série *Démocratie en Question(s)* proposée par Arnaud Ruysen sur La Première de la RTBF durant l'été 2018.

⁵ Extrait du *Décret relatif au soutien de l'action associative dans le champ de l'Éducation permanente, 17 juillet 2003, article 1^{er}, § 1^{er}* (www.gallilex.cfwb.be/document/pdf/27856_004.pdf).

Tandis que l'animateur garantit le cadre démocratique et éthique de la formation, seul capable d'assurer la sécurité des échanges et la coconstruction, cet outil invite les groupes à sonder les règles qui régissent leur fonctionnement et à explorer ce faisant les champs *du Juste et de l'Injuste*⁶.

Puisqu'il s'agit de vivre ensemble, d'imaginer collectivement des manières pour y parvenir et d'œuvrer à l'établissement d'une société plus juste, les participants sont également invités à se pencher sur les chocs culturels: afin d'identifier les malentendus à l'origine de ces chocs et d'échafauder des issues possibles, ils (participants et animateurs!) sont amenés à prendre conscience de leur propre cadre de référence et à s'enquérir de celui des autres afin d'en inventer un qui leur soit commun⁷.

Comment dès lors concevoir les formations à l'utilisation de cet outil pédagogique: comment mener les animations, adapter celles-ci aux divers publics, tirer parti des thèmes en vue d'installer les savoirs de base? Chemin faisant, en les imaginant, il nous est clairement apparu que cette découverte devait être assortie d'une initiation à l'approche interculturelle, comportant aussi des apports théoriques, et la mise en lumière de la posture du formateur en éducation populaire, sans quoi l'essence et les objectifs de la démarche seraient déçus.

Les CRI en Wallonie, le CBAI à Bruxelles ont ainsi apporté leur concours au projet, collaborant à la composition du déroulement de la formation, tissant les contenus théoriques avec les animations à vivre « en vrai », les mises en situation, les moments d'échange, de projection, d'analyse, autant d'étapes pour ancrer les concepts et les articuler avec l'expérience et les expertises de chacun.

⁶ Voir: Majo HANSOTTE, *Le Juste, l'Injuste et les intelligences citoyennes*, in *Journal de l'alpha*, n°192, 1^{er} trimestre 2014, pp. 12-31 (www.lire-et-ecrire.be/ja192) ; Majo HANSOTTE, *Mettre en œuvre les intelligences citoyennes*, *Le Monde selon les femmes*, 2013 (www.rcentres.qc.ca/files/mettre-en-oeuvre-intelligences-citoyennes.pdf).

⁷ Lire entre autres: Margalit COHEN-EMERIQUE, *Pour une approche interculturelle en travail social. Théories et pratiques*, Presses de l'EHESP, 2011. Voir aussi: Annie AMOUREUX, *Une initiation citoyenne qui passe par une démarche interculturelle*, in *Journal de l'alpha*, n°193, 2^e trimestre 2014, pp. 16-22 (www.lire-et-ecrire.be/ja193).

« L'évolution actuelle pourrait favoriser, à terme, l'émergence d'une nouvelle approche de la notion d'identité. Une identité qui serait perçue comme la somme de toutes nos appartenances, et au sein de laquelle l'appartenance à la communauté humaine prendrait de plus en plus d'importance, jusqu'à devenir un jour l'appartenance principale, sans pour autant effacer nos multiples appartenances particulières. »⁸

Depuis quelques mois déjà sont dispensées les formations⁹. Ces temps-là sont l'occasion de discussions, encourageantes, éclairantes, éprouvantes parfois, interpellantes toujours. Comme cette confrontation survenue récemment au sein même d'une équipe de formateurs, tandis qu'il s'agissait de se pencher sur les groupes d'appartenance – variés et variables – aux quels chacun adhère, pour une saison ou pour longtemps, modulant cette adhésion au fil de son curriculum et des contextes au sein desquels il évolue¹⁰.

Ainsi, alors que nous avons amené le groupe à traiter l'aspect composite des groupes d'appartenance, survint un choc culturel semblable à ce qu'ont vécu la plupart des formateurs et animateurs en milieu multiculturel, avec des apprenants ou des collègues : une participante ayant évoqué les familles homosexuelles, son collègue est intervenu en niant que ce soit possible, argüant du fait que les couples homosexuels ne peuvent pas avoir d'enfants. Elle lui a répondu premièrement que c'était faux, deuxièmement que sa remarque relevait d'une vision restrictive de la famille, considérée comme « organe de reproduction » obligatoire. Exprimant à tout le moins sa désapprobation, le collègue a rétorqué que, quoi qu'il en soit, « ce n'est pas naturel ».

⁸ Amin MAALOUF, *Les identités meurtrières*, Grasset, 1998.

⁹ Les formations durent quatre jours lorsqu'elles sont destinées à des formateurs non formés à l'approche interculturelle. Pour les personnes déjà initiées à cette approche, elles durent deux jours, principalement centrés sur les outils de la mallette.

¹⁰ Cette animation, issue de la mallette, propose d'identifier les différentes formes que peuvent revêtir les groupes d'appartenance. Par exemple, à propos de la famille, on peut distinguer la famille hétérosexuelle, homosexuelle, élargie, polygame, monoparentale, recomposée...



Lors d'une formation, des participantes mettent en scène un choc culturel.

« (...) il y a des gens qui ont toutes les bonnes raisons de croire qu'ils n'ont pas tort. »¹¹

Toute opinion est-elle acceptable? Faut-il laisser dire l'injustifiable, l'inadmissible? Au contraire, doit-on exiger le silence pour éviter les heurts, et dénier par suite toute possibilité d'évolution personnelle et collective vers plus de justice, le respect des valeurs de liberté et d'égalité? Partant, considérer qu'il ne peut exister d'espace commun, de vivre ensemble: trop de différences, d'antagonismes. Au mieux, « on ne se comprendra jamais »; au pire, « ces gens-là » – qu'il s'agisse d'« eux », que ce soit « nous » – seront exposés au mépris, à la discrimination et à l'exclusion.

Mais comment faire en sorte que le croisement des points de vue, l'expression des opinions particulières ne blesse, sans éviter absolument d'aborder des zones sensibles, de crainte – compréhensible – de « ne pas savoir gérer »?

¹¹ Raymond DEVOS, *À tort ou à raison*, in album éponyme, Philips, 1973.

Comment démonter ce qui est fermement et de longue date établi, afin de saisir la complexe intrication des valeurs et croyances, visions du monde, modes de pensée, normes, stéréotypes et préjugés qui constituent les êtres ?

Et d'ailleurs, peut-on changer de valeurs, de mode de pensée ?

« Le contraire de la connaissance, ce n'est pas l'ignorance, ce sont les certitudes. »¹²

Mettre en question son propre cadre de référence, se renseigner sur celui des autres, sur les sujets que l'on débat et ce qui fonde les propos disputés, mettre au jour les arguments qui les sous-tendent afin de s'accorder pour fonder un cadre à partager, prendre aussi conscience des métissages dont on est le produit sont – dans la foulée notamment du travail de la psychosociologue Margalit Cohen-Emerique – quelques-uns des chemins que les animations proposent d'emprunter pour chercher ensemble des réponses.



Des participantes en réflexion à propos de la posture du formateur/de la formatrice en éducation populaire.

¹² Rachid BENZINE, *Nour, pourquoi je n'ai rien vu venir ?*, Seuil, 2016.

En somme, appelant à la prise en compte que «chacun porte en soi un bagage», cette neuvième mallette se veut un moyen d'interroger les cultures – familiales, de classe, professionnelles... – les identités et les appartenances, lesquelles sont multiples, en interaction avec les autres et le contexte. Mouvantes, sous influence, sous domination parfois, elles s'adaptent : l'être culturel que nous sommes est en évolution constante.

Claire KUYPERS
Lire et Écrire Communauté française

Aurélie AUDEMAR, Cécile BULENS et Claire KUYPERS,
Toi, moi et tous les autres. Tissons le vivre ensemble,
Lire et Écrire Communauté française, 2017

Outre les livrets explicatifs, la mallette contient les supports matériels nécessaires aux animations. Voir la présentation de son contenu sur le site de Lire et Écrire : www.lire-et-ecrire.be/Toi-moi-et-tous-les-autres-Tissons-le-vivre-ensemble

Cette mallette n'est pas disponible à la commande mais elle est fournie lors des formations à son utilisation. Voir la programmation des formations sur le site de Lire et Écrire : www.lire-et-ecrire.be/Formations-mallette-Toi-moi

L'interculturel, une exigence à vivre

Prendre soin de l'autre qui est en moi, de l'autre qui est avec moi. Je suis moi, avec mon empreinte, mon héritage, ma culture, mes cultures. Mon histoire, mais pas que... chacune de mes histoires est intimement liée à celles des autres. Le sang de l'Histoire coule dans mes veines.

Trop souvent l'autre est reconnu comme « l'étrange étranger », celui qui ne me ressemble pas, celui qui est porteur d'une autre culture que la mienne, voire celui qui vient chahuter ma propre culture. Mais réduire l'autre à son altérité culturelle ne permet pas de regarder ce qui nous relie, cet entre-nous...

L'article qui suit explore la notion d'interculturalité, appliquée ici à l'expérience *Coup de pouce*, déjà présenté dans le *Journal de l'alpha*¹.

Par Charlotte FAURE

1 Voir : Charlotte FAURE, **Un laboratoire de formation non formelle mis en place avec les apprenants**, in *Journal de l'alpha*, n°199, 4^e trimestre 2015, pp. 61-71 (en ligne : www.lire-et-ecrire/ja199) ; Charlotte FAURE, **Homogénéité ? Oui, s'il s'agit de s'accorder dans la diversité, de transcender les différences**, in *Journal de l'alpha*, n°209, 2^e trimestre 2018, pp. 60-68.

Si je considère l'autre comme animé par des liens qui me rappellent à la singularité et à l'universalité, alors il devient soudainement plus proche de moi... Il devient celui avec qui je peux tricoter une nouvelle histoire, celui dont la rencontre va me permettre de dépasser le moi enfermé et isolé pour me sentir intimement relié à l'humanité.

N'est-ce pas là le rôle de l'éducateur que de tisser des liens entre les différentes cultures, faire émerger des passerelles, sésame incontournable pour accéder à la complexité du monde ?

Comment alors créer des espaces qui permettent la rencontre de l'autre ? Comment vivre et faire vivre l'expérience de l'altérité pour travailler cet interculturel, indispensable au vivre ensemble ? Comment sortir du schéma binaire et simpliste de situations de communication ratées, théâtre de l'incompréhension, voire de négation de l'autre ?

C'est bien là tout l'enjeu de la formation : former à la diversité, apprendre à se décentrer pour s'ouvrir à l'autre, en tant que sujet porteur d'une histoire qui le relie, tout comme moi, à l'Histoire. Faire ensemble pour vivre ensemble, pour permettre la rencontre avec cet autre qui transforme.

Une action interculturelle : « Coup de pouce », ou comment apprendre à se rencontrer ?

Avant toute chose, rappelons que l'action *Coup de pouce* portée par l'association Par Chemins² est née d'une expérience extrêmement douloureuse et excluante de non-communication que vivait une administratrice de l'association, mère d'un élève en situation de décrochage. Impossible pour elle alors d'entrer en relation avec le lycée, et de son côté, l'institution scolaire était dans l'incapacité d'accompagner cet élève du fait d'un nœud de communication.

² Maillon de la Chaîne des Savoirs (France), l'association Par Chemins, composée de personnes en situation d'illettrisme ou ayant été en situation d'illettrisme, et d'alliés bénévoles, milite pour le droit de réapprendre les savoirs de base à tout âge. Pour en savoir plus sur l'action *Coup de pouce*, lire le premier article référencé dans la note ci-contre.

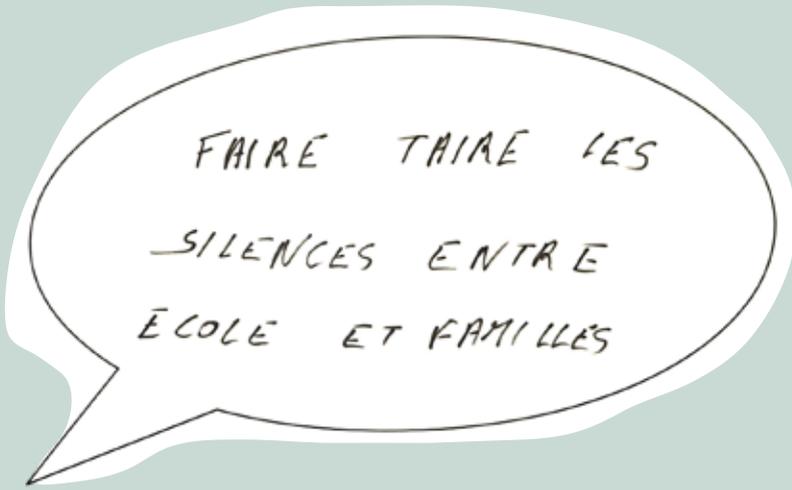


Deux mondes parallèles qui ne se connectaient pas. Problème de langue ? Problème de codes ? Problème lié à la propre histoire de chacun avec l'école ? Problème lié au regard posé sur sa propre culture ?

Un peu tout cela, très probablement. Effectivement, il ne suffit pas de parler la même langue pour avoir la même culture... Et quand des cultures ne sont rencontrent pas, elles peuvent devenir excluantes.

« Moi aussi, j'aurais aimé être comme ces familles, être à l'aise pour parler à l'école, de l'école et avec l'école. Mais ce n'était pas le cas... Quand mes filles allaient à l'école ou au lycée, je ne pouvais pas passer la porte. J'avais trop peur et je n'y comprenais rien. Je ne voulais pas que mes filles aient honte de moi parce que je ne comprenais pas... Du coup, je me faisais oublier, trop peur du regard et des commentaires que pouvaient faire les gens de l'école », nous confie Bernadette, militante à Par Chemins et en difficulté avec l'écrit.

Ces « gens de l'école » qui n'ont pas les même codes, pas la même histoire que moi, pas la même culture que moi, comment faire pour qu'ils me comprennent, et surtout qu'ils comprennent, sans me juger, que je ne les comprends pas ?



L'action *Coup de pouce* avait cette intention exigeante et ambitieuse, peut-être utopique, de croiser les cultures pour favoriser une meilleure compréhension mutuelle famille/école et ouvrir de nouveaux possibles : comprendre et être compris pour agir ensemble, en coopération. Faire AVEC.

En bref : croiser les regards pour changer de regard, et modifier des pratiques à partir des différents points de vue... Mais encore fallait-il expliciter et conscientiser ses propres points de vue...

Pas si simple en effet de faire émerger ce qui, individuellement, personnellement, humainement, émotionnellement, historiquement, culturellement, oriente, de façon consciente ou non, nos choix et nos positions.

Pour des personnes en situation d'illettrisme, comment réussir à regarder l'école de façon positive et constructive, quand le présent porte encore les stigmates des blessures du passé ? Comment accepter, au-delà des histoires douloureuses, l'idée que d'autres histoires peuvent s'écrire ? Comment faire de ces traumatismes subis une opportunité pour l'école d'imaginer d'autres possibles ? En d'autres termes : comment entrer dans un dialogue interculturel pour créer du commun à partir des différentes identités culturelles ?

Un groupe pilote interculturel

Conscients du risque de «l'entre-soi» et de la nécessaire pluralité de regards, nous avons invité les acteurs de l'éducation (enseignants, proviseurs, conseiller principal d'éducation...) à réfléchir avec nous à cette épineuse question de la communication école/famille. C'est ainsi qu'est né le groupe de pilotage réunissant des représentants de l'institution et des représentants des familles, dont certaines étaient en difficulté avec l'écrit. Ce groupe était l'incarnation même de la diversité culturelle...

J'avais très peur que les différentes cultures s'entrechoquent sans jamais se rencontrer.

Voici un extrait de mon journal de bord qui témoigne de mes peurs de cette « non-rencontre » :

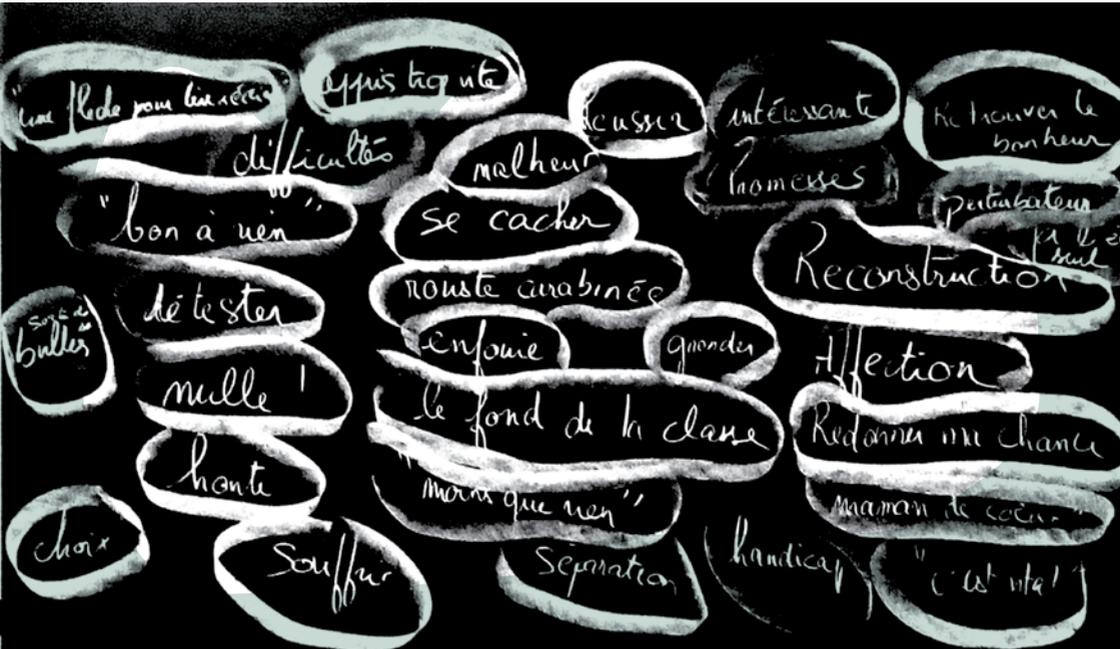
DATE	ACTION	RESSENTI
Mercredi 04/02/15 à 17h30, après une journée exténuante pour tout le monde	Première réunion « Coup de pouce »	<p>Avant la réunion : Un peu d'angoisse... Pas facile de réunir autant d'univers différents, de fonctions différentes, d'histoires différentes. Comment faire pour que chacun ait sa place ? Nécessité de prendre le temps de lever les peurs.</p> <p>Pendant la réunion : Très vite, ma trame vole en éclats... La parole se libère, le groupe se sent en confiance et a besoin de se connaître... Je suis étonnée de sentir autant d'écoute, un besoin de comprendre, de se comprendre... La bienveillance est là, ouf !</p> <p>Après la réunion : Envie d'agir, envie de voir agir... On en parle et reparle, avec Martine (mère d'élève), avec Sylvie (enseignante)... Plein d'idées commencent à émerger, c'est vraiment chouette, il y a de l'envie. Je ne sais pas où on va, mais on y va !</p>

Nous avons pris le temps de croiser les regards, les histoires, les savoirs, les cultures, en posant comme principes :

- Chacun est expert de son expérience.
- Les savoirs de l'expérience ont autant de valeur que les savoirs théoriques.
- La parole des familles a autant de valeur que celle des professionnels.

Ces principes ont été formalisés dans une charte.

Le fait que chacun ait eu un temps pour parler de ses peurs, de ses envies, de son histoire a fait naître un puissant désir de se comprendre... Pour le dire autrement, cette première réunion a provoqué des prises de conscience, des changements de regards, et la décentration nécessaire à toute rencontre interculturelle.



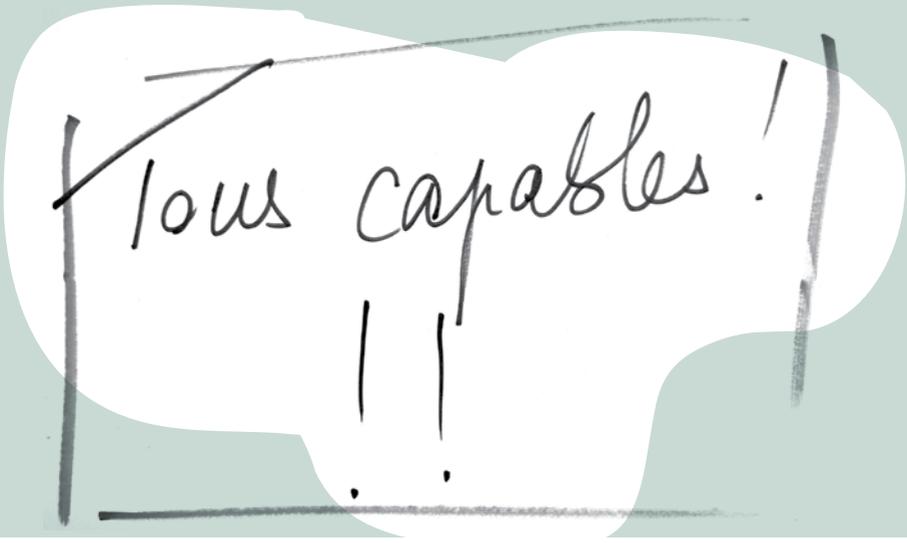
D'une part, les vécus douloureux exprimés par les membres de Par Chemins. D'autre part, leurs attentes d'un avenir meilleur.

C'est parce que la culture de chacun était reconnue dans un rapport de parité et d'estime réciproque que le dialogue interculturel a pu avoir lieu. Pas de culture inférieure, juste des cultures qu'il est indispensable de prendre en compte et de comprendre pour envisager de nouvelles formes d'actions coopératives qui transcendent les différences.

Le fait, pour les lycées, d'avoir rencontré les familles, avec leurs cultures, leurs savoirs, leurs histoires, leurs souffrances, mais aussi leurs possibles et leurs envies leur a permis de les reconnaître en tant qu'expertes quant à l'analyse des nœuds de communication famille/école.

De leur côté, les familles, qui avaient pris conscience de la ferme volonté des lycées de ne laisser personne de côté, parvenaient à transcender leurs histoires singulières pour s'autoriser à participer à l'écriture d'une nouvelle histoire entre les familles en difficulté avec l'écrit et l'école, associant chacun à part égale dans cette nouvelle aventure. Chacun devenait un partenaire potentiel, un allié qui, au-delà des différences, allait participer à son niveau au mieux-être individuel et collectif visé par l'action commune. Mieux encore, c'est parce que les différentes identités culturelles ont pu se croiser et que chacun a pris conscience de sa propre réalité, que cette nouvelle histoire écrite à plusieurs a été rendue possible.

Il ne s'agissait donc plus de cultures qui s'affrontent ou qui s'ignorent, au risque d'en écraser certains, mais d'une conjonction de cultures qui transforme littéralement les rapports de force entre groupes sociaux, de même que les rapports entre individus. C'est ce que souligne Bernadette qui pointe les changements opérés dans l'environnement scolaire suite à l'action *Coup de pouce*: « *Je vois que les choses bougent... Maintenant, il y a des réunions par téléphone pour les familles qui ont peur de venir, un numéro de téléphone pour aider à remplir les dossiers... et surtout une volonté de communiquer avec les gens qui se cachent.* »



Tous capables !

Cette action coopérative et incluante a permis de faire vivre la mixité culturelle dans l'action, et à travers elle, à chacun d'avoir une place, une place non assignée qui fait sens pour soi et pour les autres, bref une place qui permet de se sentir relié au monde et qui donne envie d'agir.

Charlotte FAURE, animatrice
Par Chemins

« Où sont les Belges ? »

Pour se connaître, encore faut-il pouvoir se rencontrer

« *En venant habiter en Belgique, nous pensions côtoyer beaucoup de Belges mais on en rencontre finalement très peu.* » « *On ne parle français avec personne !* » Tels sont les constats que posaient les participantes du groupe Éducation permanente de l'asbl EYAD et qu'elles ont voulu questionner à travers la réalisation de la capsule vidéo *Où sont les Belges ?* Après un questionnement sur le thème de l'identité, six séances d'éducation aux médias, animées par Média Animation, ont abouti à la finalisation de cette capsule qui a ensuite été diffusée auprès d'un large public.

Auparavant, le groupe était déjà allé à la rencontre de l'autre en participant à la Fête de l'Iris¹ et en rencontrant des membres de l'association Âges & Transmissions...

Par Pascale MISSENHEIM

1 Fête de la Région de Bruxelles-Capitale qui a lieu chaque année au mois de mai.

En continuité des tables d'expression citoyenne débutées en septembre 2016, le groupe Éducation permanente de notre association a choisi en 2017 de travailler sur le thème *Où sont les Belges?* Suite à l'étonnement des participantes² de ne rencontrer que très peu de Belges d'origine, le groupe s'est questionné sur « pourquoi les différentes cultures se rencontrent si peu à Bruxelles? » et sur « comment et où rencontrer des personnes belges de souche? ».

Différentes étapes ont jalonné le travail du groupe avant d'aboutir à la réalisation d'une capsule vidéo et à sa diffusion.

Tenue d'un stand dans le parc de Bruxelles à l'occasion de la Fête de l'Iris

L'année précédente, notre groupe EP avait préparé la présentation de la visite de deux lieux de la commune de Saint-Josse (où se trouvent les locaux de notre association) dans le cadre de *Bruxelles Bienvenue 2016*³. Fier de cet engagement citoyen et y ayant rencontré des Belges, le groupe a voulu réitérer l'expérience en répondant à l'appel à projets *Le Parc en Fête* lancé dans le cadre de la Fête de l'Iris 2017⁴. Comprendre collectivement l'appel à projets, prendre connaissance du règlement de participation, décider de s'engager à tenir un stand le dimanche 7 mai dans le Parc de Bruxelles, signer une convention de participation, imaginer une animation ludique et interactive ont été les premières étapes qui ont permis au groupe d'être sélectionné par les organisateurs. Il a ensuite fallu signer une convention de participation, respecter les deadlines indiquées dans le planning général, remplir les fiches signalétiques, se renseigner sur le matériel qui pouvait être mis à notre disposition, être prêt et présent le jour de l'évènement, et répondre ensuite à l'enquête de satisfaction.

² Même si quelques hommes étaient ponctuellement présents, les personnes qui ont participé régulièrement aux travaux du groupe étaient exclusivement des femmes.

³ Organisée dans le cadre de la Fête de l'Iris, l'opération *Bruxelles Bienvenue* propose des activités qui emmènent les visiteurs à la découverte d'un Bruxelles hors des sentiers battus. Les artistes, les artisans, les lieux culturels, les associations... peuvent poser leur candidature pour organiser une ou plusieurs visites.

⁴ L'objectif était d'offrir une vitrine aux acteurs de la vie culturelle bruxelloise, artistique et associative.

Le jour J, toutes les femmes n'ont malheureusement pas pu être présentes. Certaines avaient des obligations familiales, programmées ou imprévues. La famille de l'une de celles qui étaient les plus investies est venue lui rendre visite à l'improviste et elle n'a pas pu se libérer alors qu'on comptait sur elle.

Pour les autres, la tenue du stand a été l'occasion de rencontrer le public via :

- l'animation de notre outil *La corde à proverbes* ;
- un grimage de coccinelles pour petits et grands (la personne la plus âgée qui a « adopté une coccinelle » avait 75 ans !)
- une récolte et transmission de comptines sur les coccinelles en plusieurs langues avec explication sur l'importance des comptines pour l'apprentissage d'une langue par les tout-petits ;
- des échanges sur l'éducation des enfants et le bilinguisme à la maison ;
- une invitation à découvrir nos « outils à partager » sur notre site⁵.



Le 7 mai, le stand dans le Parc de Bruxelles lors de la Fête de l'Iris.

5 www.eyadasbl.be/outils-a-partager

Voici quelques témoignages de participantes récoltées lors de l'évaluation :

– « *Malgré une bonne campagne de publicité (RTBF,...), nous étions étonnées que toutes les personnes étrangères résidant en Belgique depuis de nombreuses années à qui nous avons parlé de notre participation à l'évènement ne connaissaient pas cette fête.* »

– « *Dans le public, il y avait de nombreux enfants et parents qui ne parlaient pas français, donc la communication n'était pas toujours facile pour faire jouer à la 'corde à proverbes'. Heureusement, on avait [des personnes parlant] différentes langues étrangères dans notre groupe (russe, arménien, turc, anglais, italien...).* »

– « *Ce jour-là, il faisait très froid et on se rend compte que certaines journées peuvent être très longues, même en étant bien occupées.* »

– « *Nous avons été contentes d'avoir réussi les différentes épreuves de sélection [de l'appel à candidature]. C'était difficile mais instructif. L'année prochaine, nous ne souhaitons plus postuler. C'était une lourde responsabilité. On a vu combien il est difficile de s'engager pour des journées du weekend. Néanmoins, nous avons passé une bonne journée, pleine de rencontres. Lors de la prochaine édition, nous irons comme public nous balader en famille. Nous avons très envie d'aller voir les autres stands, découvrir les activités proposées. C'est une très belle fête et nous l'avons recommandée à tout le monde sur les réseaux sociaux.* »

Rencontres avec des seniors

Ayant grandement apprécié des collaborations antérieures avec des seniors de l'asbl Âges & Transmissions, nous leur avons proposé une rencontre pour partager nos comptines. Lors de cette rencontre, les seniors ont également puisé dans leur mémoire de nombreux trésors de l'oralité à partager. Ce fut un moment très riche et porteur d'inspiration pour notre projet de rencontre avec des Belges.

Réalisation de panneaux sur l'identité

Parallèlement à la préparation du stand pour la Fête de l'Iris et à cette rencontre avec les seniors de l'asbl Âges & Transmissions, durant le premier trimestre 2017, le groupe s'est questionné et a débattu sur « quelle est l'identité belge? », « que pensions-nous faire en Belgique et comment imaginions-nous notre vie ici? », « qui avons-nous rencontré en Belgique? », « quelles ont été nos premières impressions? », « et maintenant, comment les rencontres se font-elles ou ne se font-elles pas? »,...

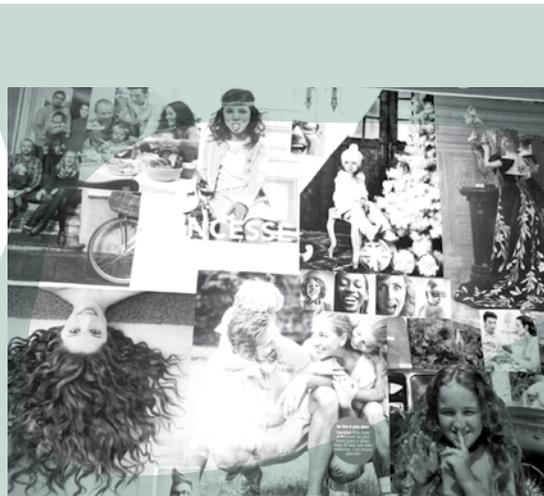


Premiers panneaux issus des débats sur l'image que l'on a des Belges et de la Belgique.

Voici deux des réponses données par les participantes :

- « Au début, quand je sortais de la maison, j'étais étonnée de rencontrer autant de femmes qui portaient le voile. Je n'imaginai pas que c'était le cœur de l'Europe, ce n'était pas ce que j'avais pensé de Bruxelles. »
- « Comment se faire rencontrer des cultures différentes? Les gens ne se connaissent pas et se méfient des autres. Les Belges d'Uccle ont-ils des amis étrangers? Les personnes de la Commission européenne ont-elles facilement des amis arabes ou turcs? Leur reproche-t-on [aussi] de ne pas s'intégrer? »

Les participantes ont ensuite rédigé des textes et les ont mis en images sur des panneaux en utilisant la technique du collage. L'idée est née d'un premier panneau réalisé à partir d'un grand plan de la STIB sur lequel elles avaient collé des éléments qui leur semblaient représentatifs de Bruxelles et de la culture belge (chocolat, chicon, cuberdon, Atomium, frites, choux de Bruxelles, bières). À partir de là leur est venue l'envie de reprendre cette technique pour la réalisation de panneaux où la culture de chacune serait présentée. Des cartes de leurs pays d'origine où étaient aussi indiqués les pays limitrophes et la distance qui les sépare de la Belgique ont également été réalisées.



Bruxelles, les Belges et la culture belge vus par les participantes.



Des panneaux à la capsule vidéo

Le groupe était en tâtonnement. Une première tentative s'est concrétisée sous la forme d'un powerpoint créé à partir du texte d'une des participantes. Manquant d'expérience en audiovisuel, le groupe est tombé dans de nombreux pièges : texte trop long, images non libres de droits, manque de rythme, absence de musique d'accompagnement... Fin juin 2017, malgré un travail acharné du groupe, qui souffrait par ailleurs de l'abandon de plusieurs personnes, le résultat était décevant, il ne mettait pas en valeur les questionnements et le travail accompli par les participantes. Nous avons donc décidé de nous faire aider pour finaliser ce projet qui nous tenait à cœur.

Après des contacts avec différentes asbl, nous avons conclu une collaboration avec Média Animation pour aboutir à une mise en forme satisfaisante, sous forme de capsule vidéo, qui serait une trace du travail du groupe, qui pourrait aussi être diffusée largement et susciter des débats sur le thème de la difficulté de rencontre entre personnes de cultures différentes. En septembre, le groupe a repris le projet et intégré de nouvelles personnes. Ensemble, nous avons revu tous les textes et rédigé un texte collectif reprenant des extraits de chacun des textes individuels.

Le partenariat avec Média Animation et l'apport de leur animatrice, Laura, a permis de réorienter le projet et de lui donner une dimension d'éducation aux médias. Laura faisait réfléchir les participantes sur les clés d'une bonne communication audiovisuelle : « Quel est le public cible ? », « Quel message voulez-vous transmettre ? », ... Les femmes ont appris des techniques d'animation, de photo, de prise de sons... Elles ont décidé en groupe du choix des images, du fond sonore, de la façon d'organiser la communication et de la présentation du projet sur la page *Facebook* de notre association, de la publicité auprès de nos groupes de FLE et d'autres publics. La capsule vidéo reprend un maximum des questionnements soulevés et des photos initialement présentes sur les panneaux des participantes, elle témoigne du travail réalisé et met à l'honneur l'implication du groupe et de chacune.



Réorientation du projet avec Laura, l'animatrice de Média Animation.

Lors de l'évaluation, les participantes ont fait part de ce qu'elles avaient appris et de leur fierté d'avoir pris part à un tel projet :

- « On a appris plein de choses en faisant le projet. D'abord sur des cultures qu'on ne connaissait pas, et aussi sur la Belgique. Et aussi sur la vidéo, les photos, les enregistrements de sons... On n'avait jamais fait ça. »
- « On est fières de le montrer à nos familles avec le lien sur le site. »
- « De nombreux messages de félicitations nous sont parvenus ! »

Diffusion de la capsule

Afin que cette « bouteille à la mer » atteigne l'objectif de diminuer le repli sur soi, les participantes se sont donné comme mission de la diffuser largement et par différents canaux.

Soirées de projection

Lors d'une soirée organisée par notre asbl au Sazz'N Jazz (quartier du Botanique à Bruxelles) le 21 novembre 2017, les participantes sont montées sur scène pour présenter leur projet, ses tenants et aboutissants, les panneaux qu'elles avaient créés. Elles ont aussi témoigné de leur ressenti d'avoir participé à ce projet. Cette présentation ne s'est pas faite sans stress mais leur motivation a montré l'impact du travail réalisé en termes de prise de parole et d'émancipation.

Après la projection de la capsule, la soirée s'est poursuivie avec une conférence de l'historienne Anne Morelli⁶, spécialiste de l'immigration, sur le thème *Y-a-t-il un Belge dans la salle?* Lors de cette conférence, Anne Morelli nous a raconté avec passion comment les migrations ont toujours fait partie de l'histoire. Le débat qui a suivi était animé par Nathalie Caprioli, responsable de rédaction à l'*Agenda interculturel*⁷ et journaliste au magazine *Micmag*⁸.

L'ensemble du groupe a participé de A à Z à la préparation de cet événement. Non seulement les femmes sont montées sur scène mais elles ont aussi contribué à la préparation et la promotion de la soirée, la décoration de la salle, la confection du buffet, l'accueil du public et le bon déroulement de la soirée. Sur les plus de 300 personnes invitées par l'asbl (politiques, partenaires, autres contacts...) et toutes celles invitées par les participantes (familles et entourage) ou touchées via les réseaux sociaux et autres modes de communication⁹, environ 60 personnes étaient présentes à la soirée. Toutes et tous ont été conquis par la qualité du projet et nous ont transmis de très bons retours.

⁶ Anne MORELLI a dirigé l'ouvrage *Histoire des étrangers et de l'immigration en Belgique, de la préhistoire à nos jours* (Couleur Livres, 2004).

⁷ Publication du CBAI (Centre Bruxellois d'Action Interculturelle).

⁸ Magazine sur les migrations, l'interculturel et la coopération au développement.

⁹ Promotion sur divers sites partenaires, dans l'*Agenda interculturel*, le journal de la commune de Saint-Josse,...

L'évaluation réalisée avec le groupe à la suite de cette soirée a été très positive comme le montrent ces témoignages :

– « Lors de la présentation publique, nous avons vécu beaucoup d'émotions. On a toutes lu un texte qu'on avait préparé pour présenter notre implication dans le projet. C'était difficile de parler devant un public nombreux avec le micro. Mais les réactions du public sont une belle récompense. Tout le monde nous a félicitées. »

– « Moment très convivial. Nous avons observé les gens qui regardaient la vidéo. Vu leurs réactions, nous étions très contentes. On a terminé notre travail et on est fières du résultat. »

– « Anne Morelli connaît bien son sujet. Elle est passionnante. La conférence était instructive et parfois drôle. On se souviendra toujours de sa question : 'Y-a-t-il un Belge dans la salle?' Quelques 'Moi!' se font entendre. Question suivante de la malicieuse spécialiste : 'Ah oui? Et depuis combien de temps?' J'avais le sentiment d'être 100% belge, mais en cherchant plus loin dans ma famille, j'ai effectivement des ancêtres qui viennent d'ailleurs. Ce petit coin de terre a déjà vécu bien des passages et des migrations! »

– « Nous avons l'habitude d'apporter et de partager nos préparations culinaires venues d'ailleurs. Pour ce buffet, nous sommes parties à la recherche de spécialités belges et nous avons appris à les préparer. C'était notre petit clin d'œil à notre pays d'accueil. »

Une deuxième présentation sur scène avec projection de la capsule a eu lieu lors de l'évènement *Dynamique associative 1001*, organisé sur le thème de la diversité à l'initiative de l'asbl Sima en partenariat avec différentes associations de la commune de Saint-Josse, le 20 décembre 2017 au centre culturel Le Botanique¹⁰.

¹⁰ Voir la vidéo *1001 voi(es)x de la diversité à Saint-Josse* : www.youtube.com/watch?time_continue=46&v=n5T6Xmc034U



Le 21 novembre 2017 au Sazz'N Jazz, la soirée de présentation et la conférence d'Anne Morelli.

MARDI 21 NOVEMBRE 2017

17h30 : Accueil

18h : **Présentation du projet** porté par les participantes des tables d'expression citoyenne et de la capsule vidéo réalisée avec Média Animation asbl

19h : «**Y A-T-IL UN EXCEDENT ASIL ?**», conférence d'Anne MORELLI, présidente de l'immigration - ULB, suivie d'un débat



Deuxième présentation le 20 décembre 2017, lors de l'évènement *Dynamique associative 1001.*



Continuer à faire connaître la capsule

Pour diffuser la capsule auprès d'un plus large public, nous l'avons mise en ligne sur notre site¹¹ et en avons informé nos contacts par l'envoi d'un courriel.

Au côté de notre asbl, le groupe s'est engagé à poursuivre son action de promotion de la capsule afin de favoriser les rencontres et les alternatives au rempli sur soi. C'est ainsi que nous avons proposé à d'autres associations d'inviter notre groupe à présenter le projet et la capsule à leurs publics respectifs et à en débattre avec eux. De janvier à mai 2018, elles ont ainsi été une dizaine à répondre favorablement à notre invitation : Maison de la famille de Saint-Josse, Turkish Lady, AlterBrussels, CréACtions, Centre alpha de Schaerbeek (Lire et Écrire), L'Esperluète, Comité des femmes (Le Méridien),...

Nous avons également été présentes lors de divers événements (en mai et juillet 2018) : projection au Festival du Faire Ensemble *Schaerbeek KWA!*, lors de l'exposition *Assoc'Solidaires* à la bibliothèque communale de Saint-Josse, avant la projection du film *Le sens de la fête* au parc Saint-François à Saint-Josse dans le cadre du *Festival Bruxelles fait son cinéma*. Et, le 27 septembre, nous avons organisé dans nos locaux la projection de différentes vidéos concernant « le vivre ensemble », dont *Où sont les Belges?*

Nous avons encore d'autres idées en attente d'être concrétisées. Pour celles et ceux que cela intéresse, rendez-vous sur notre site...

Pascale MISSENHEIM, animatrice
EYAD asbl

¹¹ www.eyadasbl.be/wp-content/uploads/2017/11/film_ou_sont_les_belges.mp4

Rencontres interculturelles et intergénérationnelles à la bibliothèque

En octobre 2017 a commencé le partenariat entre notre association, CTL – La Barricade, la Bibliothèque communale de Saint-Josse et l'asbl Âges & Transmissions, initiatrice du projet *Lire à deux*. Notre groupe d'alpha a pu aller à la rencontre de bénévoles qui ont accompagné les apprenant-es dans des lectures d'ouvrages adaptés à leur niveau. Les rencontres, qui reprendront en octobre 2018, se déroulaient un jeudi par mois de 10 heures à midi.

Les témoignages qui suivent ont été récoltés à la bibliothèque de Saint-Josse en juin 2018 lors d'une réunion de fin de projet, et à La Barricade lors de discussions avec les apprenant-es sur leur expérience par rapport aux différentes activités proposées pendant l'année écoulée.

Par Bouchra EZZAHIR

Le groupe d'apprenant-es est constitué de 16 femmes et un homme (8 Guinéennes, 7 Marocain-es, une Syrienne et une Sénégalaise) ayant entre 24 et 57 ans. C'est un groupe de niveaux 1 et 2 (débutants en lecture-écriture).

La plupart des bénévoles de l'asbl Âges & Transmissions sont des femmes pensionnées belges ou européennes d'origine, d'un niveau de scolarité et d'un milieu socioéconomique supérieur à celui de notre public.

Chaque séance commence par un moment de retrouvailles autour d'un café. Ensuite, un album choisi par une bénévole ou un membre de l'équipe est lu à l'ensemble du groupe. Nous échangeons sur cette lecture pendant quelques minutes. Puis vient le moment du tirage au sort pour former les duos accompagnant-e/lecteur-riche. Chaque duo tiré au sort va choisir un premier album. Des moments de pause, nécessaires, seront l'occasion d'échanges autour des livres ou simplement de conversations plus informelles.



Chaque duo fait son choix parmi une série d'albums proposés par le bibliothécaire.

© Sylvie Lerot, responsable du projet « Lire à deux » pour l'asbl Âges & Transmissions.

En fin de séance, les apprenant-es empruntent le livre qui les a le plus intéressé-es afin d'en parler en classe la semaine suivante. C'est toujours un moment d'échanges très riche où nous abordons à la fois le contenu de l'album (souvent des albums jeunesse), mais aussi les raisons de leur choix et

tout ce que cette lecture a pu générer comme réflexions et émotions. Le plus souvent, comme chez tout lecteur, les histoires qui les touchent font écho à des histoires intimes, des expériences personnelles et c'est l'occasion d'un beau moment de partage dans le groupe.

Au-delà du renforcement linguistique qu'une telle activité apporte, j'ai pu apprécier l'intérêt et l'enthousiasme des apprenant-es pour ces rencontres du jeudi et pour les échanges que ces lectures peuvent générer dans l'enceinte de la bibliothèque et en classe. Cet intérêt est d'ailleurs réciproque. En effet, que ce soit du côté de notre public ou de celui des bénévoles, chacun a fait remarquer l'importance et la richesse d'une telle initiative pour aller à la rencontre de l'autre.

Madeleine (bénévole): *« J'aime la rencontre, la diversité, voir la motivation... Rencontrer des personnes différentes avec des motivations différentes ; des liens se sont créés au-delà de la lecture. »*

Ouafila (apprenante): *« J'aime la bibliothèque. Je me sens en famille. »*

Annunziata (bénévole): *« C'est très important pour moi, je rencontre des personnes de différents horizons avec des parcours personnels ; on apprend avec tout le monde... C'est une aventure humaine fantastique ; cela m'apporte beaucoup. »*

Fatima (apprenante): *« J'aime les gens ici. Même si c'est difficile, je veux faire des efforts. L'ambiance est bonne. »*

Véronique (bénévole): *« Je suis impressionnée par le courage des femmes, d'apprendre des histoires personnelles. Elles m'ont beaucoup touchée... le fait qu'elles ne savent pas lire... »*

J'ai rejoint l'équipe de l'asbl CTL – La Barricade en mars 2018 et, dès les premières semaines de travail avec les apprenant-es, j'ai pu constater que la question du rapport à l'autre, des conditions de la rencontre avec des Belges ou Européen.ne.s d'origine était très présente. Les relations avec des personnes hors de leur communauté d'origine se limitent en effet trop souvent à des rapports avec des personnes ayant un pouvoir d'autorité : enseignants, assistants sociaux, employés administratifs, personnel médical... Et, en même temps, trop souvent, il-elles semblent préférer avoir affaire à des personnes originaires de leur pays dans les magasins et chez le médecin de famille par

exemple. Il-elles apprécient la familiarité que ces contacts permettent grâce à la langue et aux codes culturels communs, et se sentent en confiance. Il est d'ailleurs souvent question de confiance gagnée lorsqu'on demande aux apprenant-es ce qu'il-elles apprécient le plus dans ces rencontres.

Fatoumata: *« J'ai aimé venir ici parce que ça m'aide à parler plus simplement avec les personnes, d'égal à égal. J'ai pris confiance et je peux parler simplement avec des personnes que je ne connais pas. Je suis moins gênée. Avec la lecture aussi, je prends confiance, comme lorsque j'ai lu 'Tibili'. Ma petite fille était fière de moi quand je l'ai lu avec elle: 'Tu vois, tu es comme Tibili' [Tibili est un petit garçon qui doit apprendre à lire]¹. »*

Maferen: *« Au début, j'étais très intimidée, je n'osais pas lire, je ne pensais pas que je pouvais lire. Véronique m'a donné du courage. Je suis tellement contente de venir ici, je connais tout le monde. C'est aussi l'occasion de parler en public... »*

Aïssata: *« C'est important d'être ici pour pouvoir lire et écrire, pour mes enfants. J'avais peur au début mais maintenant j'apprécie de rencontrer des gens, ça me donne du courage pour parler avec des personnes à l'extérieur. J'aime beaucoup aller à la bibliothèque ; ces personnes nous aident, prennent leur temps. »*

Khatima: *« Dommage que je n'ai pas pu être là plus souvent parce que j'ai vraiment appris des choses. Ça m'a donné confiance aussi pour parler avec les gens ; ça m'a donné vraiment beaucoup de confiance. Avant j'étais pas comme ça, j'étais vraiment timide, dans mon coin. J'avais peur de pas bien parler français, j'avais peur de rentrer dans des bureaux, de parler même avec ma famille. Dans ma famille, il y en a qui parlent très bien français et avant, quand je parlais devant eux, ils me disaient: 'Tu parles pas bien, parle arabe, c'est mieux.' Maintenant, je parle, je m'en fous ; si je fais des erreurs, je m'en fou. Ça m'a vraiment beaucoup aidée... »*

Il-elles sont d'autant plus en demande qu'il-elles sentent parfois un gouffre entre leur expérience à l'extérieur où il-elles côtoient indifférence ou rejet...

¹ Marie LEONARD et Andrée PRIGENT (illustrations), *Tibili, le petit garçon qui ne voulait pas aller à l'école*, Magnard, 2001.

Doussou: « *Pour moi, c'est intéressant parce que les Belges n'approchent jamais des étrangers ; ils parlent toujours par derrière. Je ne sais pas s'ils ont peur de nous...* »

Ibtissem: « *Ils sont racistes, ils n'aiment pas les Arabes et les musulmans. Et si tu es voilée...* »

... et les rencontres qu'il-elles font via ce projet, grâce auquel il-elles sont en contact avec des Belges et Européen.ne.s bienveillant.e.s, à l'écoute...

Nagnouma: « *J'ai aimé les rencontres, parler avec des personnes que je ne connais pas. Filippo [Filippo Virgilio, bibliothécaire à la Bibliothèque communale de Saint-Josse] m'a très bien accueillie le premier jour où je suis venue à la bibliothèque.* »

Ibtissem: « *Ici, à l'école, j'ai aussi appris par les rencontres. D'abord, j'ai rencontré la première formatrice, Émilie², qui donnait un cours très bien, c'était une fille magnifique. Après, j'ai rencontré Monsieur Olivier [bénévole, table de conversation] et j'étais très contente. Et puis, avec Monsieur Alain [animateur de l'atelier théâtre], c'était très bien aussi ; il y avait des mots que j'arrivais pas à dire, et lui, il m'a fait crier. J'ai vraiment appris avec lui, je n'oublie pas.* »

Il-elles semblent aussi apprécier la *mixité culturelle* présente au sein de l'asbl. D'une part, une équipe composée de personnes d'origine marocaine, africaine et européenne, de musulmans et de non-musulmans,... D'autre part, des groupes d'apprenants rassemblant des personnes de différentes cultures.

Saida: « *J'aime connaître d'autres personnes, pas juste des Marocains. J'aime rencontrer des Guinéennes aussi. Il n'y a pas de différence pour moi... il y a beaucoup d'entraide entre nous.* »

Aïssata: « *Avant, je ne fréquentais que des Peuls mais maintenant que je viens ici, c'est bien de se rapprocher de personnes de différentes cultures comme des Marocains, des Belges. Ça nous aide à comprendre l'autre.* »

² Ndlr: voir notamment l'article d'Émilie dans le *Journal de l'alpha* où elle se propose d'analyser son métier de formatrice selon les mêmes critères que ceux utilisés pour les personnes en formation : Émilie PELLIN, *Se positionner en tant que formatrice. Attention, grosses questions*, in *Journal de l'alpha*, n°207, 4^e trimestre 2017, pp. 32-36 (www.lire-et-ecrire.be/ja207).

Ces rencontres sont de vraies rencontres, pas de simples contacts furtifs de la vie quotidienne. Mais cela va encore plus loin dans l'expérience à la bibliothèque car c'est un rapport privilégié, un tête-à-tête qui favorise une forme d'intimité. C'est sans doute ce dispositif qui permet cette qualité d'écoute et de bienveillance...

Aïssata : « L'année passée, je n'ai pas aimé les premiers jours [à la bibliothèque]. On est venus avec Émilie, je ne comprenais pas ce qu'on avait à faire avec la bibliothèque, puis j'ai pris confiance. Pour moi la bibliothèque, c'était pour les gens qui ont beaucoup étudié... J'ai commencé à lire un peu et ça me motive. J'aime les personnes qui viennent ici pour nous aider et pour parler avec nous. »

Doussou : « Accueillantes et souriantes... quand on va là-bas, tout le monde est content. Pour moi, elles sont incroyables ! »

Halima : « J'aime venir ici pour la gentillesse, la patience, l'échange ; je peux parler de moi. »

Khatima : « C'est des femmes qui ont vraiment de la patience ; elles font ça vraiment bien. J'ai vraiment appris des choses avec elles, j'ai appris beaucoup de choses. C'était bien, c'était vraiment quelque chose de bien. »

Nagnouma : « Je sors peu ; alors quand je viens à la bibliothèque, je me sens bien. »

Des rencontres qui changent donc le regard qu'il-elles portent sur les Belges...

Doussou : « Quand je vois des bénévoles belges qui font quelque chose pour moi, je peux dire bravo. Je tire mon foulard pour elles ! »



Tou-te-s apprécient ces moments de lecture partagée et les échanges auxquels ils donnent lieu. © Sylvie Lerot

Il est intéressant de relever qu'au-delà de l'aspect interculturel, réjouissant pour nous, il ne faut pas négliger l'aspect intergénérationnel qu'offre une telle démarche (qui est d'ailleurs l'un des objectifs principaux d'Âges & Transmissions). On a trop souvent une image des personnes originaires d'Afrique et du Maghreb, entourées d'une famille nombreuse où plusieurs générations se côtoient au quotidien comme au pays, avec grands-parents, tantes, cousins et cousines... Ce n'est pas le cas de notre public, bien au contraire...

Saida: «*La vie n'est pas toujours bien en Belgique ; parce que je suis seule, c'est parfois triste. J'aime la bibliothèque pour lire avec les femmes ; j'aime bien parler avec elles.*»

Fatoumata: «*J'aime bien rencontrer des personnes âgées ; ça m'aide pour améliorer mon français et cela m'ouvre des portes vers la culture. Je n'ai pas l'occasion de rencontrer des gens.*»

Khatima: «*J'ai des contacts avec des Belges comme ma belle-sœur par exemple, mes petites nièces. Mais j'aime rencontrer des femmes de cette génération parce qu'elles ont de l'expérience ; elles nous apprennent des choses qu'on ne connaît pas.*»

Mariama: «*En Afrique, les vieilles femmes ne sortent pas après un certain âge. J'aime discuter, on se raconte des histoires. Grâce à elles, on a compris que les livres peuvent nous apprendre des choses. Avant, je croyais que ce n'était pas intéressant un livre pour quelqu'un comme moi, que je ne vais rien comprendre. Mais les images déjà nous aident à comprendre.*»



© Sylvie Lerot

J'ai pu constater que ces femmes bénévoles, par leur âge et leur position, représentent des figures maternelles que la plupart des apprenant-es ont perdues en quittant leur pays... Par la qualité de leur écoute, sans jugement, elles ont su instaurer un climat de confiance.

Khatima: « Avec l'une d'elles, parfois on a vraiment bien parlé. J'avais des problèmes à ce moment-là avec mon fils et elle m'a dit de ne pas m'inquiéter, d'être patiente, que tout le monde a des problèmes. Elle m'a dit: 'Moi aussi j'ai des problèmes, moi aussi je suis divorcée.' Et ça m'a vraiment aidée. »

Doussou: « Elles sont vraiment magnifiques, avec beaucoup de conseils aussi. Même parfois, elles nous questionnent sur notre vie privée ; tu parles et elles te donnent des conseils, te parlent de leur vie... Pour moi, je trouve ça super bien. Elles parlent aussi de choses personnelles, ce qu'elles font dans leur vie, ce qu'elles n'ont pas aimé, ce qu'elles ont fait faux, leur travail. Beaucoup des personnes que j'ai vues ont expliqué leur expérience. Elles me disent: 'Vas-y, fais ci, fais ça, concentre-toi, un jour toi aussi tu sauras lire et écrire comme nous ; il faut continuer, continuer et tu vas réussir un jour.' »



En résumé, des moments d'apprentissage, de détente et de rencontre qui font l'unanimité.

© Sylvie Lerot

Et elles peuvent même en inspirer certaines...

Khatima: *« Ce sont des femmes qui parlent bien, qui s'expriment bien, pas comme les gens qu'on rencontre dans la rue. Elles se comportent bien. Ces femmes, c'est des exemples pour moi ; j'adore ces femmes-là, j'aime leur personnalité. J'aimerais bien être comme elles quand je serai vieille, c'est des modèles pour moi. »*

Conclusion

Le *compagnonnage* se poursuivra en 2018-2019 pour une deuxième année avec quasiment le même groupe d'apprenant-es et de bénévoles. J'imagine... de beaux progrès en lecture, des découvertes littéraires, des échanges d'idées, des conseils, des confidences... Cette expérience est réjouissante non seulement pour les apprenant-es mais aussi pour moi, leur formatrice, et toute l'équipe de La Barricade qui voit enfin une activité hors cours d'alpha qui fait l'unanimité! Et cela nous inspire pour la conception d'autres activités favorisant l'interculturalité. Pourquoi pas un projet où ce serait les apprenant-es qui transmettent un savoir, une compétence ou qui apportent une aide, un soutien à des Belges en demande ?

Bouchra EZZAHIR, formatrice
CTL – La Barricade

Au-delà de l'interculturel et de la diversité, nous libérer d'abord nous-mêmes !

L'idée de départ était de voir de quelle manière les notions d'interculturel et de diversité, dans le contexte économique, social et politique de notre société actuelle, sont à leur façon des éléments définissant le cadre de pensée, et donc le logiciel idéologique dominant dans lequel l'action associative agit, notamment dans le domaine de l'alphabétisation¹. Sans écarter cette idée, je souhaiterais partir de l'expérience personnellement vécue durant ces douze dernières années au cœur de l'ISP et de l'éducation permanente à Bruxelles. La réflexion qui suivra ne sera donc pas le résultat d'une étude ou d'une synthèse de divers points de vue, mais plutôt ce que révèle pour moi l'analyse de ma propre situation et des conditionnements et déterminations qui font mon cadre de vie quotidien de citoyen belge et de travailleur de l'action associative.

Par Mathieu DANERO

¹ Ndlr : l'auteur fait ici référence à la présentation de la problématique jointe à l'appel à contributions. Ce document est disponible auprès de la rédaction (journal.alpha@lire-et-ecrire.be – 02 502 72 01).

Qu'en est-il ?

Quelles sont les approches interculturelles existantes ? Qu'est-ce que la culture ? Comment intégrer la diversité des langues et valoriser les identités culturelles de chacun ? Comment garantir co-construction réellement égalitaire et principe démocratique entre apprenants illettrés et formateurs lettrés ? À la lecture des thématiques proposées pour ce numéro autour de la question de l'approche interculturelle et de la gestion de la diversité en alphabétisation, et la multiplication des interrogations² pour lesquelles, je pense, nous pourrions apporter une infinité de réponses, m'est apparu le fait que l'espace de réflexion n'est en définitive occupé que par la question méthodologique et pédagogique de l'accès aux savoirs dans le contexte que nous connaissons. En revanche celle des savoirs en tant que tels n'est pas posée. La focalisation est ainsi mise essentiellement sur la forme en abandonnant étrangement ce que pourrait être le fond. Ainsi, cette obsession pédagogique ne cache-t-elle pas justement en trame de fond une mise au placard du questionnement des savoirs auxquels il faut pouvoir donner accès, parce que, quelque part... nous n'en savons plus grand-chose. Les savoirs étant devenus de plus en plus confus et démultipliés *en apparence* dans la complexité exacerbée du monde globalisé de ce début de millénaire. Aussi lettrés qu'on puisse être, il est de plus en plus difficile de comprendre précisément ce qui se passe aujourd'hui à la fois dans le monde et dans la ville ou le quartier où l'on vit.

Vu la complexité du parcours de formation, la difficulté accrue de trouver un emploi décent pour les personnes que nous voyons chaque jour dans nos associations, vu le manque de place pour les gens déjà présents et l'engorgement à prévoir pour les futurs primo-arrivants, vu la prolongation de la crise économique et les signaux alarmants d'un prochain effondrement au niveau mondial, vu la multiplication des conflits armés sur la planète et la paupérisation croissante de la population ici et ailleurs, et la certitude d'une explosion démographique sur le continent africain dans les décennies à venir... je me demande en tant que travailleur, jusque tout récemment, d'une

2 Voir ndlr (note de la p. 115).

association telle que la Chôm'Hier ce que nous pouvons encore promettre à tous ces apprenants et ce que nous allons bien pouvoir faire concrètement avec eux en termes d'émancipation effective ou de transformation réellement sociale. D'aucuns diront qu'il s'agit là d'un constat bien pessimiste, j'espère pour ma part tenter de formuler une idée objective de la situation en tenant compte au plus près du principe de réalité.

Je suis aujourd'hui convaincu que le moindre espoir de changement ne pourra venir d'abord que de nous-mêmes et de notre propre travail *difficile* et *complexe* de conscientisation des situations que nous vivons, nous travailleurs du social. Je crois fermement qu'avant de vouloir travailler à la libération de qui que ce soit, il est indispensable de se concentrer avant toute chose sur ce qui pourrait nous libérer nous-mêmes.

Que suis-je...?

Prenons la situation telle qu'elle est. Moi, directeur, coordinateur, formateur, peu importe, ne suis au bout du compte qu'un salarié parmi d'autres, soumis aux conditions reprises dans mon contrat de travail où se retrouvent mes droits et devoirs en tant qu'employé d'une structure associative. Même si j'estime ma profession essentielle pour *changer le monde*, à moins de devenir indépendant, je n'ai pas d'autre option que de trouver un travail pour subvenir à mes besoins et ceux de la famille que j'ai en charge. Ainsi soumis à l'impératif du salariat, la professionnalisation et l'institutionnalisation du secteur de l'action sociale me poussent en fin de compte à œuvrer à la transformation sociale dans le cadre strict de mon temps de travail et de mes heures prestées et rémunérées. Hors de ce cadre professionnel, je redeviens citoyen au même titre que n'importe quel employé de quelque secteur d'activités que ce soit, marchand ou non : je profite de mes week-ends bien mérités et du repos d'une vingtaine de jours annuels de congés payés que m'octroie gracieusement le système grâce aux luttes sociales (non négligeables) de nos prédécesseurs. Mais voilà tout.

... Et où est-ce que je travaille ?

Parallèlement, l'associatif qui me fait vivre est aujourd'hui structurellement et totalement dépendant des subventions octroyées par les pouvoirs publics à travers les institutions qui les représentent à des niveaux de pouvoirs divers : Fonds social européen, COCOF, FWB et la Région, notamment, que l'on peut difficilement qualifier de contre-pouvoirs au régime économiquement et idéologiquement dominant. Notre cadre associatif n'est donc pas un îlot de résistance à l'écart du système, mais fait bien intégralement partie de celui-ci puisque financièrement lié et ainsi assurément subordonné au décret des cabinets ministériels. Peu importe que la concertation ou que l'avis du secteur soient reconnus, le pouvoir de décision en dernière instance n'appartient qu'aux représentants de la classe politique. Pour revenir rapidement au point qui nous occupe, nous pourrions indéfiniment chercher ici une seule de ces institutions qui ne mette pas en priorité, comme critère de subventionnement (devenu aujourd'hui obligatoire) l'approche interculturelle et la prise en compte de la diversité culturelle. Ce survol synthétique mais certain indique par l'objectivation des mécanismes du financement de l'associatif subsidié que notre travail social prolonge, qu'on le veuille ou non, les axes politiques mêmes du système, de l'Europe au local, que nous nous promettons *chaque jour ouvrable* de transformer.

Et les apprenants ?

Qui sont les personnes qui arrivent dans nos classes d'alphabétisation ? Les profils sont multiples, des hommes, des femmes, venus en grande majorité du Maghreb, d'Afrique centrale ou de l'Ouest. Les plus anciens sont souvent issus des zones rurales et très peu instruits, les plus jeunes, urbanisés sont plus scolarisés, ont en tête un imaginaire migratoire différent et arrivent chez nous dans l'espoir d'améliorer leurs conditions de vie matérielles et celles de ceux restés au pays. Tout cela est certes tiré à très grands traits mais il est certain qu'aucun d'entre eux n'a décidé de faire ce voyage, qu'il ait été pénible ou non, dans la perspective de changer quoi que ce soit à la société d'accueil. Aucun d'entre eux ne vient avec l'idée d'une quelconque

transformation sociale en Belgique ou ailleurs, mais justement dans la perspective inverse, attisée par l'imaginaire libéral, de profiter eux aussi d'un système qui fera d'eux des consommateurs aussi heureux que les Européens qu'ils se représentent. L'Europe où il suffit de se pencher à terre pour trouver de l'argent est un mythe qui existe toujours, et la déception qui suit face à la réalité doit être aussi grande que les espérances que ces gens avaient nourries avant de quitter leur terre: pas de boulot, pas d'argent, parcours de formation obligatoire, CPAS, chômage, logement exigu et insalubre, incompréhension de la langue et des codes culturels, isolement terrible pour certains et déracinement³ total pour tous.

Dans quel contexte tout cela arrive-t-il ?

Impossible ici d'étudier avec précision le contexte social et économique du moment, et sans doute que des millions de pages ne pourraient pas non plus le faire entièrement. Néanmoins tentons malgré tout de repérer une ligne directrice. Tout comme les migrations de populations ouvrières ont commencé à exister avec le développement industriel de la marchandise dans les sociétés appelées à se moderniser (des paysans vers les villes jusqu'aux migrants qui se noient en Méditerranée), celles qui poussent des personnes majoritairement africaines vers l'Europe procèdent du même mouvement du capitalisme contre la baisse du taux de profit et son expansion dans les moindres recoins de la planète.

À moins que l'on estime que la généralisation des échanges marchands soit un élément essentiel, au sens propre du terme, du mouvement naturel des choses et de l'humanité, ces mouvements de populations n'ont absolument rien de naturel et ne pourraient être comparés, comme on le fait trop facilement, au nomadisme des communautés humaines depuis la nuit des temps. Les migrants du jour sont les représentants de la dernière des sous-classes de l'esclavage moderne, prêts à accepter n'importe quel travail, dans n'importe

³ À propos de ce que peut signifier le déracinement, il n'est pas que géographique mais peut également être culturel. Si ce postulat est entendu, les populations européennes occidentales ont également été déracinées depuis l'ère industrielle et les premières concentrations urbaines, ou au moins plus récemment depuis l'invasion culturelle américaine d'après-guerre. Lire à ce sujet *L'enracinement* (1949) de Simone Weil.

quelles conditions, et servent ainsi, en même temps qu'ils cassent le coût du travail, à empêcher tout mouvement de contestation sérieux des classes laborieuses et moyennes des pays d'accueil.

L'immigration comme clé de voûte de la division

On le voit depuis les années 80, depuis le tournant libéral et sociétal de la gauche française mitterrandienne (conséquence logique de la mythologie du Mai 68 libéral libertaire portée aux nues et à l'écran), et particulièrement avec l'idéologie érigée institutionnellement par la création d'SOS Racisme, qui a achevé la rupture de cette nouvelle gauche avec la question sociale⁴, l'immigration est l'un des éléments clés de la systémique actuelle et cristallise toutes les tensions : elle divise les membres de l'Union européenne à un point encore jamais connu ; elle distingue politiquement ce qu'on désigne aujourd'hui comme le *populisme* ou l'*extrême droite* des partis dits *démocratiques* selon le point de vue sur la question⁵ ; elle crée pour le combat des mouvements et des associations de gauche l'imaginaire de la lutte antiraciste et antifasciste...⁶ Le traitement médiatique de la question migratoire devenue *spectacle télévisé*⁷ maintient parallèlement l'emballage idéologique, en désignant qui sont les *bons* et qui sont les *méchants*, et la division nécessaire pour rendre impossible toute réflexion approfondie, sereine et collective des populations sur ce qui est en train de se jouer. Et on ne rentre même pas encore ici dans tout ce que les vagues d'attentats terroristes ont pu semer comme angoisse et confusion dans nos esprits...

4 Pour une explication critique et agréable à lire sur la chose, *La double pensée* (2008) de Jean-Claude Michéa est une excellente entrée en matière.

5 Un récent article sur ce sujet : Finian CUNNINGHAM, *Western Elites Decrying 'Populism' Betrays Fear of Democracy*, 11.07.2018. Voir ici pour la traduction française : www.zejournal.mobi/index.php/news/show_detail/15545

6 Sur le « silence absolu sur les caractères 'scandaleux' du nouveau fascisme, qui rendent inutile l'antifascisme classique », les *Écrits corsaires* de Pier Paolo Pasolini (1973-1975) sont toujours d'une redoutable actualité.

7 Sur le spectacle médiatique de la dictature de la marchandise, *La société du spectacle* (1967) de Guy Debord reste indispensable ; et sur la valorisation spectaculaire de la crise migratoire par les médias dominants, j'invite à découvrir d'urgence Francis Cousin, *L'immigré, marchandise vedette du Capital!* (www.youtube.com/watch?v=xwz4xyYUa6M).

Quelle approche interculturelle pour quelle co-construction dans la diversité ?⁸

Là n'est pas la question !

Dans un tel contexte de crise tout azimut, dont la violence devient de plus en plus concrète, et tenant compte de ma propre situation (qui correspond à celle d'un certain nombre de travailleurs autour de moi) et de celle des personnes qui occupent nos classes d'alphabétisation, il me semble malheureusement que nous demander comment valoriser nos différences culturelles ou si telle ou telle activité pédagogique est bien démocratique ou non ne nous mènera pas très loin... et risque surtout de ne jamais changer grand-chose. D'autant plus que cette focalisation sur les aspects interculturels de la question migratoire suit exactement, depuis déjà un certain temps, le courant idéologique dominant, soit celui servant les intérêts financiers des grandes puissances bancaires et des multinationales qui dictent aujourd'hui les règles du jeu économiques aux États comme le nôtre. Et qui, soit dit en passant, ont sans doute pu profiter d'une façon ou d'une autre du pillage toujours actuel de l'Afrique et de la destruction des pays *victimes* des derniers printemps arabes... Mais c'est un autre sujet... quoique.

Quels savoirs pour quoi faire ?

C'est là, je pense, que doivent se concentrer nos efforts. Tant que nous n'avons pas d'autre choix que de fonctionner et de vivre comme nous le faisons, nous et les apprenants, tant que nous sommes amenés à nous retrouver entre collègues sur nos lieux de travail et entre formateurs et apprenants dans nos classes, nous devrions passer la majeure partie de notre temps à approfondir cette étude des conditions de vie objectives dans lesquelles nous existons⁹. L'erreur, me semble-t-il, est de ne concentrer la réflexion que sur

⁸ Voir ndlr (note de la p. 115).

⁹ Paulo Freire, dans *La pédagogie des opprimés* (1974 pour cette édition en français), ne parlait-il pas des situations de 'non-être' devant être conscientisée pour se diriger vers ce qui pourrait être un 'plus être'? En attendant, 'être' tout court, ce serait déjà pas mal...!

les trajectoires et les situations des apprenants parce qu'ils ne seraient que les seuls opprimés ou les premiers concernés. À force de vouloir les libérer d'on ne sait plus trop quoi, libérons-nous d'abord de nos représentations, de celles que nous projetons sur eux et partons de nos trajectoires et situations propres. Ce travail sur nous-mêmes, s'il est réalisé sérieusement et honnêtement, nous permettra, j'en suis convaincu, de déterminer au fur et à mesure les savoirs à développer pour tendre vers notre propre libération et c'est par le partage et le dialogue¹⁰ sur ces choses-là avec les personnes qui arrivent ici, et en installant au mieux les conditions matérielles qui permettraient de le faire, que nous pourrions créer quelque chose qui ressemblera peut-être à ce qu'on appelle l'égalité ou la démocratie avec nos semblables illettrés.

Évidemment, dialoguer implique que nous ayons un langage commun pour le faire qui soit le plus efficace possible. La question linguistique ne peut dès lors se poser qu'en ces termes-là : il n'est plus question de valoriser quelque langue que ce soit, ni d'en condamner une autre parce qu'elle serait dominante, mais de nous parler le mieux possible pour tendre vers un dialogue véritable. L'accès à l'écriture et à la lecture procède alors d'une dynamique identique. Il n'y a pas de bonne ou de mauvaise langue, mais une langue qui nous permet de dire, soit d'exister par le dialogue et de faire quelque chose ensemble¹¹.

D'ailleurs, c'est tout ce que ce texte pourrait oser revendiquer : la volonté de dialoguer.

10 Le dialogue prôné par Paulo Freire, encore lui, n'est-il pas la confrontation et l'échange sur les représentations que nous avons chacun de nos propres vies et du monde comme nous le voyons ? Cela implique donc que mon point de vue est indispensable à la discussion. Ne valoriser que le point de vue de l'autre est tout aussi inutile que de ne valoriser que le mien... Si le fait que les hommes s'éduquent entre eux par l'intermédiaire du monde signifie autre chose, alors la discussion est ouverte !

11 S'il s'agit de communiquer à Bruxelles, les langues les plus populaires étant le français et le néerlandais, le choix sera vite fait.

L'associatif de première ligne comme territoire privilégié de l'action

Pour conclure ce qui devra faire encore l'objet d'un chantier de réflexion gigantesque mais salubre, j'estime que les mouvements et les associations qui, justement, sont en première ligne comme La Chôm'Hier ou Lire et Écrire, ainsi que les réseaux dans lesquels elles s'inscrivent historiquement, occupent une place privilégiée pour amorcer et mener ce travail de dialogue, de conscientisation et de libération pour eux-mêmes, et d'abord pour eux-mêmes ! Faire cet effort extrêmement exigeant de la critique de notre propre cadre de travail, de nos propres pratiques, de notre propre cadre idéologique, de tenter de voir et de juger le contexte global, et donc mondialisé, dans lequel tout cela s'insère pour dessiner, peut-être, un jour, le début d'un chemin, inévitablement long, vers une transformation sociale réelle des rapports sociaux vécus qui lient nos mains... et nos esprits.

**Mathieu DANERO, coordinateur du service pédagogique
Lire et Écrire Bruxelles**

Sélection bibliographique

Aujourd'hui, plus personne ne remet en cause le bienfondé d'une perspective interculturelle dans la mise en œuvre d'une pédagogie émancipatrice. C'est d'autant plus vrai dans les cours d'alphabétisation où « *la présence dans les groupes d'alpha de personnes de multiples cultures crée une situation interculturelle de fait ; les différences ne peuvent pas ne pas se manifester, les relations en sont transformées, l'image de soi et des autres évolue inmanquablement* »¹. Ainsi, une longue pratique pédagogique, déjà bien théorisée, montre tous les effets positifs qu'implique la prise en compte de la dimension interculturelle dans l'apprentissage des savoirs de base².

Toutefois, nous ne pouvons simplement nous contenter des impacts bénéfiques sur le plan pédagogique et relationnel pour définir une approche interculturelle correcte dans une optique d'éducation permanente. En effet, afin de ne pas se fourvoyer idéologiquement, il faut clairement avoir conscience des « *limites d'une politique de la diversité lorsqu'elle est séparée de la réflexion sur les inégalités sociales* »³. Comme le souligne Walter Benn Michaels, depuis le début, le néolibéralisme a instrumentalisé le combat pour la diversité en le liant à l'affirmation de l'égalité des chances. Ce discours sert à défendre une vision d'un monde libéral idéal où chacun a des chances égales de réussite en dehors de tout déterminisme socioéconomique. Il sert également à neutraliser les conflits de classes auxquels devraient conduire les logiques du développement capitaliste qui mènent à un accroissement constant des inégalités économiques et à une détérioration des conditions

1 ARRIJS Omer, **Interculturel et apprentissage d'une langue autre** in *Journal de l'alpha*, n°110, avril-mai 1999, p.5 (en ligne : www.lire-et-ecrire.be/ja110).

2 Lire, par exemple : ABDEL SAYED Edris, **De l'apport des pratiques culturelles en formation d'adultes peu scolarisés**, in *Journal de l'alpha*, n°180, septembre-octobre 2011, pp.65–84 (en ligne : www.lire-et-ecrire.be/ja180).

3 Introduction de la traduction de la dernière partie de : BARBEROUSSE Paulette et al., **De la conceptualisation de la pédagogie à la construction d'une pédagogie critique pour la diversité**, in *Educare*, 2004. En ligne : piresmo.jimdo.com/2016/12/23/p%C3%A9p%C3%A9dagogie-critique-multiculturalisme-et-diversité

de travail et de vie d'une part croissante de la population. En somme, nous devons reconstruire et repenser la pédagogie « *depuis la diversité pour l'égalité* »⁴.

Le fil de notre sélection suivra le raisonnement que nous venons de faire : avant de construire et d'utiliser des outils pour l'apprentissage, il faut en saisir la finalité et l'utilité. Les deux premiers ouvrages sont en tension et pourtant bien complémentaires. Si Walter Ben Michaels déconstruit le discours sur la diversité en montrant ses origines et ses effets, Saïd Bouamama recentre de manière magistrale la question de la place des discriminations raciales, mais aussi de genre, dans le processus de reproduction des inégalités sociales. Pour lui, il ne peut y avoir une action conséquente sur ce dernier sans articuler les dominations de classe, de « race » et de sexe. Avec *Philosophies du multiculturalisme* (Paul May), nous verrons ensuite que de nombreux courants idéologiques, des plus réactionnaires aux plus progressistes, se sont saisis de la question du multiculturalisme et comment ils l'ont interprétée dans leur vision du monde. Les trois ouvrages suivants abordent l'approche interculturelle au sein de la formation des adultes et des pratiques pédagogiques en alphabétisation. Enfin, les deux derniers partent de démarches particulières et montrent que la conflictualité de l'interculturel peut apporter du dynamisme et de l'originalité au sein des apprentissages.

Par Eduardo CARNEVALE

4 BARBEROUSSE Paulette et al., traduction en ligne, op. cit.



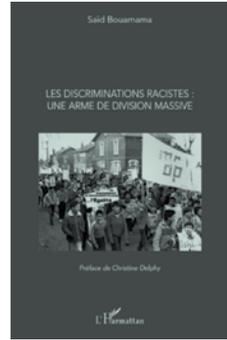
BENN MICHAELS Walter, *La diversité contre l'égalité, Raisons d'agir*, 2009, 158 p.

L'auteur constate que, depuis la fin des années 70, le combat pour le respect de la diversité (culturelle, ethnique) est devenu une priorité aussi bien pour une grande partie de la droite que pour une majorité de la gauche, tant dans les entreprises privées que dans les institutions publiques. La lutte contre les discriminations racistes et sexistes, et pour le respect des diversités culturelles fait désormais partie du discours dominant. Or, c'est à la même époque que se situe le tournant néolibéral et que la courbe de l'inégalité économique ainsi que le taux de pauvreté commencent à monter en flèche. L'auteur écrit à ce propos : « *Mon intention ici (...) [est] de montrer que la conception de la justice sociale qui sous-tend le combat pour la diversité – nos problèmes sociaux fondamentaux proviendraient de la discrimination et de l'intolérance plutôt que de l'exploitation – repose (...) sur une conception néolibérale. Il s'agit (...) d'une parodie de justice sociale qui entérine l'élargissement du fossé économique entre riches et pauvres (...). Une justice sociale qui, en d'autres termes, accepte les injustices générées par le capitalisme. Et qui optimise même le système économique en distribuant les inégalités sans distinction d'origine ou de genre. La diversité n'est pas un moyen d'instaurer l'égalité ; c'est une méthode de gestion de l'inégalité.* » (pp. 9-10). En conclusion, il est essentiel que la gauche renoue avec le combat pour l'égalité économique et sociale, et qu'elle refasse de la revendication d'une redistribution équitable des richesses son combat fondamental.

Bien que la démonstration soit pertinente et salutaire, il nous paraît cependant que le combat pour l'égalité économique ne peut être gagné en négligeant le rôle des discriminations racistes et sexistes dans le processus de reproduction des inégalités sociales dans le capitalisme (mise en concurrence économique, division politique et aliénation idéologique des travailleurs...). Sans une lutte conséquente contre le racisme et le sexisme, il sera impossible d'obtenir l'unité du monde du travail afin de réaliser une transformation radicale de la société.

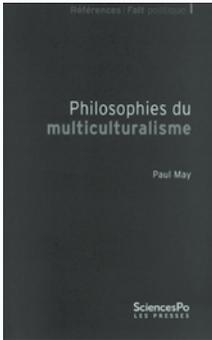
BOUAMAMA Saïd, *Les discriminations racistes : une arme de division massive*, L'Harmattan, 2011, 214 p.

La volonté de l'auteur est d'analyser les causes réelles (institutionnelles, idéologiques, historiques...) des discriminations racistes, travail sociologique incontournable pour lutter efficacement contre le racisme et l'ensemble des inégalités sociales. Sa démonstration est structurée en deux parties.



La première partie examine les différentes conceptions qui expliquent les inégalités vécues par les populations issues de l'immigration. Trois grandes conceptions se confrontent de manière inégale sur cette question. La première, nommée «culturalisme», est largement dominante et sert de substrat théorique aux multiples discours sur l'intégration. Elle postule que les inégalités ne sont pas liées au système sociopolitique mais aux différences d'identité culturelle qui freinent ou empêchent une bonne intégration des immigrés. La seconde, dénommée «ouvriériste», interprète le racisme comme un instrument de la classe dominante pour diviser les classes populaires. Puisque les questions de discriminations racistes sont analysées comme secondaires par rapport à la lutte contre les inégalités sociales, les tenants de cette conception ont tendance à se distancier des luttes des victimes du racisme ou même à s'abstenir afin d'éviter une division des classes populaires. Or, cette conception aboutit également à une fragmentation politique des classes populaires. La troisième conception voit dans l'accroissement de la concurrence entre forces du travail la raison d'être principale des discriminations racistes. Cette conception qui se centre sur l'articulation des dominations – de classe, de genre et de « races » – est la seule qui permet une mobilisation militante significative des groupes sociaux victimes de discriminations.

La seconde partie s'attèle à déconstruire les discours qui dominent la question des discriminations : la victimisation, la diversité, les exemples de réussites, l'égalité des chances, etc. L'auteur explicite la fonctionnalité sociale de ces discours car, sans en comprendre les implicites, il est impossible de développer une lutte cohérente contre les discriminations racistes.



MAY Paul, *Philosophies du multiculturalisme*, Les Presses de Sciences Po, 1999, 313 p.

Cet ouvrage est un excellent résumé de tout ce qui s'est publié, depuis des décennies, sur la philosophie du multiculturalisme, ses origines, ses principaux courants, les débats théoriques qui l'animent et les différentes critiques dont elle est l'objet. Ainsi, Paul May y présente les principaux théoriciens

– tels Bhikhu Parekh, Charles Taylor, Will Kymlicka ou encore James Tully – qui ont élaboré et discuté la notion de multiculturalisme et dont la plupart des travaux n'ont jamais été traduits en français.

Un des points forts est de montrer comment le multiculturalisme philosophique procède d'une critique de la notion libérale d'État neutre, conçu comme arbitre entre les intérêts privés. Neutre parce qu'il a progressivement limité son rôle à la régulation et à la gestion, et parce que s'est développé, face à lui, l'individu autonome de la modernité, désireux de faire ses propres choix. Mais cet État neutre et sécularisé, et cet individu autonome et désaffilié ont tous deux une histoire, celle de l'Europe dont ils ne veulent pas voir combien elle est particulière. Ils se sont pensés comme universels. L'Occident confond son histoire propre avec le destin du monde. Or, les personnes provenant d'autres horizons culturels ne se reconnaissent pas dans ce sujet désincarné. Et elles soupçonnent la prétention à la neutralité de l'État de dissimuler un projet de dissolution de leurs communautés d'appartenance, d'éradication de leurs cultures. Cette position, souvent taxée de manière péjorative de communautarisme, met cependant en lumière, selon l'auteur, une préoccupation positive : la tentative de contrebalancer l'atomisation de la société moderne sous l'effet du consumérisme. Car il s'agit aussi d'une manière de refaire société, de relever le sens civique.

À partir de cette analyse, l'auteur interroge les façons de penser les modèles d'intégration nationaux, le droit des communautés face aux droits des individus et la reconnaissance des différentes cultures.

**HAUTECŒUR Jean-Paul, Construire la diversité :
une approche interculturelle de la formation des adultes,
Ibis Rouge, 2007, 284 p.**

Dans cet ouvrage, Jean-Paul Hautecœur propose de définir l'approche interculturelle comme « *un processus collectif de construction de la diversité, une nouvelle culture décentrée et composite, une nouvelle forme de composition du savoir, horizontale et démocratique* » (p. 242). Pour lui, pratiquer l'interculturalité est un chemin qui n'est pas balisé, tant les éléments qui entrent en jeu sont multiples mais aussi changeants : « *C'est prendre le risque de s'aventurer dans un espace ouvert et flou, sans fond, un peu comme dans la tourbière irlandaise sous un crachin bruineux, sans traces de clôtures, sans couleurs manifestes, où les sentiers disparaissent dans l'eau, la pierre et l'éponge. Un lieu qui invite à se défaire des certitudes, à affiner les sens, laisser divaguer l'attention, décaper la sensibilité. (...) Avec l'interculturalité, on quitte des territoires d'apparente tranquillité pour s'avancer dans des zones de turbulences, des risques de transformations, des combinaisons insoupçonnées.* » (pp. 93-94).

Rendant compte d'une recherche-action menée de 2001 à 2005 en Guyane française, l'ouvrage explore la question interculturelle à partir des pratiques de terrain relatives à la formation de base. Les questions suivantes ont guidé la recherche : où et comment la pluriethnicité a pu changer les pratiques de formation de base ? quelles compétences interculturelles les formateurs et les participants ont-ils acquises ou développées durant les formations ? quelles pratiques pédagogiques ont-ils mises en œuvre ? ces nouveaux savoir-faire peuvent-ils être réinvestis dans les programmes pédagogiques ? L'ouvrage alterne témoignages et analyse qui dépasse largement, par son cadre de réflexion, la problématique guyanaise.





ABDEL SAYED Edris (coord.), *Apprentissage du français et dialogue interculturel* [actes du colloque du 5 octobre 2017], Initiales, 2018, 84 p.

Dans la première contribution, Hamid Brohmi pose les questions suivantes : « *La diversité et le dialogue interculturel sont-ils une menace ou un enrichissement, un mythe ou une réalité ? Faut-il enseigner une langue ou une langue culture ?* »

Ensuite, Marie Treps montre comment la langue française s'est enrichie de mots d'autres langues qui nous relient souterrainement à d'autres cultures : ils évoquent des modes de vie, des manières d'être, des connaissances ou des croyances autres, que nous avons faits nôtres. Hervé Adami critique quant à lui la notion de « culture » et surtout son « essentialisation ». Il pointe, d'une part, la difficulté de définir précisément ce qu'est une culture et, d'autre part, la prégnance du relativisme culturel, poussé jusqu'à la « totémisation » des cultures qui finit par rendre le dialogue interculturel impossible puisque « *le strict respect des différences culturelles interdit de fait le dialogue et à fortiori un travail de conviction* » (p. 40). Vincent Trovato suit avec une réflexion basée sur l'expérience d'Alpha Mons-Borinage qui propose aux primo-arrivants de construire la langue à partir de ce qu'ils sont, c'est-à-dire d'élaborer une langue qui leur permet de s'exprimer, et non d'apprendre une langue qui les enferme dans des carcans institutionnels. Dans le retour d'expérience suivant, Aurélie Audemar (Lire et Écrire) et Charlotte Faure (Par Chemins) croisent leurs regards et leurs expériences sur les différences entre la culture de l'école et celle des familles populaires, et proposent un théâtre d'objets comme outil de sensibilisation. À la suite, Annie Janicot, du Réseau Canopé, présente des supports pédagogiques qui favorisent le dialogue entre personnes de cultures différentes. Enfin, Hugues Lenoir conclut par une synthèse sur les enjeux sociopolitiques et pédagogiques de l'apprentissage du français et du dialogue interculturel.

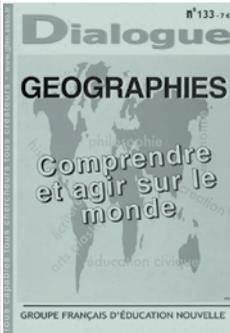
GILIS Anne (coord.), Pratiques pédagogiques en alphabétisation et objectifs interculturels. Résultats d'une recherche-action menée à Lire et Écrire, Lire et Écrire en Wallonie, 2004, 96 p.



Comment envisage-t-on la diversité dans les pratiques en alphabétisation et français pour non-francophones peu scolarisés ? Comment entretient-on et reconstruit-on en permanence le dialogue et la communication interculturelle ? Face à ces questions, il est assez simple de s'accorder sur des présupposés théoriques et sur des principes de démarches interculturelles adoptant une vision large du terme « culture ». Mais il s'avère aussi évident de percevoir les tensions entre ces principes et la réalité de leur mise en œuvre.

Par sa méthodologie, la recherche-action qui est ici présentée a permis d'aller plus loin que ce simple constat. Suivant le cadre préalablement défini, sept formateurs de Lire et Écrire se sont ainsi lancés dans l'aventure du questionnement de leurs pratiques au cours de deux phases d'observations d'environ six mois (janvier 2002-juin 2002 et septembre 2003-janvier 2004). Ce document relate l'ensemble du cheminement de la recherche, et cela depuis la définition du concept d'interculturalité dans un dispositif de formation jusqu'à l'analyse des pratiques.

Ajoutons que ce travail s'ancre dans un horizon plus large : celui d'un projet de société. Une attention est dès lors également portée sur le fait que la diversité doit être prise en compte par l'ensemble des acteurs de l'association et que l'interculturel doit traverser tous les niveaux et tous les domaines de son action car une action isolée au sein d'un groupe ou d'une composante du dispositif de formation perd de ce fait tout son poids. Il est également impératif que cette attention transversale soit portée par l'ensemble des politiques menées au sein de la société. À elles aussi de donner une impulsion à la communication interculturelle...



PETRI Julia, ALLAL Chafik, *Le cinéma : outil de conflictualisation interculturelle ?*, in *Dialogue*, GFEN, n°133, juillet 2009, pp. 52-56

Écrit par une formatrice et un formateur en éducation permanente pour adultes, cet article souligne les opportunités d'application pratique de la construction d'une démocratie participative à travers des démarches cinématographiques.

Construit à partir de l'expérience des *Jeudis du cinéma* de Lire et Écrire Bruxelles⁵, destinée aux groupes bruxellois d'alphabétisation et de français langue étrangère – essentiellement composés de personnes d'origines sociales populaires et d'origines nationales mélangées –, son principal intérêt réside dans le fait qu'il donne les clés d'une méthodologie de lecture interculturelle qui peut s'appliquer à d'autres supports, utilisés en éducation populaire, que le cinéma de fiction. Que ce soit à travers des ateliers théâtre, des visites de musées, l'étude d'extraits de grandes œuvres littéraires, des débats sur des processus historiques ou d'actualité..., on peut se saisir des opportunités intéressantes : *« d'abord, de celles de construire du dialogue dans les groupes et, ainsi de contribuer à la construction du vivre ensemble ; ensuite de celles permettant de conflictualiser les situations en vue de mieux se connaître à partir des lieux d'où on parle et d'où on vit, et finalement, la grande opportunité d'avoir des moments pour avancer vers les objectifs initiaux du projet – conscientisation et émancipation »* (p.52).

Article en ligne : www.iteco.be/IMG/pdf/Cinema_outil_interculturel.pdf

Cet article a ensuite été publié en version réduite sous le titre *Le conflit interculturel à la base de toute démarche cinématographique*, dans le *Journal de l'alpha*, n°181, novembre-décembre 2011, pp. 21-27 (en ligne : www.lire-et-ecrire.be/ja181).

⁵ Voir : Monique ROSENBERG, *Le cinéma comme outil d'éducation permanente*, in *Journal de l'alpha*, n°181, novembre-décembre 2011, pp. 10-20 (en ligne : www.lire-et-ecrire.be/ja181).

BAUDELLOT Christian et al., Comment vivre ensemble quand on ne vit pas pareil ?, La Ville brule, 2016, 62 p.

Qu'est-ce qu'une culture ? À quoi servent les mythes ? Les hommes ont-ils besoin des dieux ? Qu'est-ce qui fait que nous formons une « société » ? Que partageons-nous vraiment ? Comment faire quand on vit entre deux cultures ? ...

Cet ouvrage présente 20 réflexions autour de 20 questions qui tentent de faire le tour du sujet. Grâce à ces questions, qui peuvent par exemple faire l'objet d'ateliers philosophiques, l'ouvrage permet d'ouvrir le débat et propose des pistes d'échanges pour enrichir toujours plus notre réflexion et aiguïser notre esprit critique.

Très accessible, ce petit livre est le résultat d'un an de travail mêlant les élèves d'un lycée de Seine-Saint-Denis (en banlieue parisienne) et des chercheurs en sciences sociales. Ils ont débattu autour des cultures et des origines de chacun dans le but de répondre à la question « comment vivre ensemble quand on ne vit pas pareil ? ». Les illustrations satiriques d'Étienne Lécroart apportent un supplément de réflexion.



Eduardo CARNEVALE

Centre de documentation du Collectif Alpha

Centre de documentation du Collectif Alpha :
rue d'Anderlecht, 148 – 1000 Bruxelles
tél : 02 540 23 48 – courriel : cdoc@collectif-alpha.be
Catalogue en ligne : www.cdoc-alpha.be

LIRE ET ÉCRIRE COMMUNAUTÉ FRANÇAISE

rue Charles VI, 12 - 1210 Bruxelles

tél : 02 502 72 01

lire-et-ecrire@lire-et-ecrire.be

www.lire-et-ecrire.be

LIRE ET ÉCRIRE BRUXELLES

rue de la Borne, 14 (3e étage) - 1080 Bruxelles

tél : 02 412 56 10 - fax : 02 412 56 11

info.bruxelles@lire-et-ecrire.be

LIRE ET ÉCRIRE EN WALLONIE

rue Artoisenet, 7 - 5000 Namur

tél : 081 24 25 00 - fax : 081 24 25 08

coordination.wallonnie@lire-et-ecrire.be

LES RÉGIONALES WALLONNES**LIRE ET ÉCRIRE BRABANT WALLON**

boulevard des Archers, 21 - 1400 Nivelles

tél : 067 84 09 46 - fax : 067 84 42 52

brabant.wallon@lire-et-ecrire.be

LIRE ET ÉCRIRE CENTRE-MONS-BORINAGE

place communale, 2a - 7100 La Louvière

tél : 064 31 18 80 - fax : 064 31 18 99

centre.mons.borinage@lire-et-ecrire.be

LIRE ET ÉCRIRE CHARLEROI-SUD HAINAUT

rue de Marcinelle, 42 - 6000 Charleroi

tél : 071 30 36 19 - fax : 071 31 28 11

charleroi.sud.hainaut@lire-et-ecrire.be

LIRE ET ÉCRIRE LIÈGE-HUY-WAREMME

rue Wiertz, 37b - 4000 Liège

tél : 04 226 91 86 - fax : 04 226 67 27

liege.huy.waremme@lire-et-ecrire.be

LIRE ET ÉCRIRE LUXEMBOURG

rue du Village, 1 - 6800 Libramont

él : 061 41 44 92 - fax : 061 41 41 47

luxembourg@lire-et-ecrire.be

LIRE ET ÉCRIRE NAMUR

rue Relis Namurwès, 1 - 5000 Namur

tél : 081 74 10 04 - fax : 081 74 67 49

namur@lire-et-ecrire.be

LIRE ET ÉCRIRE VERVIERS

bd de Gérardchamps, 4 - 4800 Verviers

tél : 087 35 05 85 - fax : 087 31 08 80

verviers@lire-et-ecrire.be

LIRE ET ÉCRIRE WALLONIE PICARDE

rue des Sœurs de Charité, 15 - 7500 Tournai

tél : 069 22 30 09 - fax : 069 64 69 29

hainaut.occidental@lire-et-ecrire.be

Le Journal de l'alpha est publié avec le soutien
de la Fédération Wallonie-Bruxelles
et du Fonds social européen



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES



UNION EUROPÉENNE
Fonds social européen

La dimension multiculturelle traverse l'ensemble des espaces d'alphabétisation. Ils sont lieux de rencontre de personnes de 18 à plus de 65 ans, d'origines géographiques et culturelles diverses, qui ont chacune leur propre parcours personnel et familial, leurs croyances philosophiques et religieuses... S'alphabétiser, c'est donc aller à la rencontre de l'autre. Mais s'alphabétiser, c'est aussi passer d'une culture de l'oral à celle de l'écrit, s'approprier un nouveau rapport à l'apprentissage, vivre des expériences de groupe, réfléchir et questionner le monde, s'autoriser et s'accorder la confiance de comprendre et d'agir, individuellement et collectivement. C'est vivre une expérience culturelle et sociale.

Dans ce *Journal de l'alpha*, vous trouverez à la fois des apports théoriques, des contributions réflexives développées à partir de différentes pratiques professionnelles et des récits d'expériences. Réflexions et pratiques qui ont en commun d'avoir mis l'interculturalité au centre du travail.

ILLUSTRATION

« Botaludique » : nouveau projet interculturel de l'asbl EYAD,
en partenariat avec l'asbl Média Animation
Crédit photos : EYAD/Média Animation

